
ARDEO · PERSEVERO · SPERO





LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS,

RUE DE LA COLOMBE, N° 4, DANS LA CITÉ.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE,

DEPUIS COMTE D'ORFORD,

Écrites dans les années 1766 à 1780 ; auxquelles sont jointes

DES

LETTRES DE MADAME DU DEFFAND

À VOLTAIRE,

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1759 À 1775.

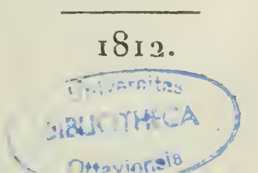
Publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Lille, n° 17 ;
Et à Strasbourg, même Maison de commerce.

1812.



LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

MONSIEUR H. WALPOLE.

LETTRE CCXC.

Paris, 21 janvier 1778.

Je suis peut-être trop exacte à ne laisser échapper aucune occasion de vous écrire. Votre ambassadeur se charge volontiers de mes petits paquets.

Je soupai hier chez les Necker, avec un certain duc de Bragance (1), grand parleur. Il a été dans toutes les cours d'Europe, dans quelques-unes d'Asie et d'Afrique ; il est charmé

(1) Le duc de Bragance était proche parent du roi de Portugal; il voyageait alors en France, et fut fort fêté dans toutes les premières sociétés de Paris.

qu'on le questionne ; on m'avait proposé de me l'amener; il désirait, me disait-on, faire connaissance avec moi. Je m'y étais refusée, n'aspirant en nulle façon à la célébrité de la Geoffrin ; mais il me fit hièr tant de politesses, et je le trouvai de si facile conversation, que j'ai accepté très-volontiers l'honneur qu'il me voulait faire ; il viendra ce soir chez moi.

Vous ne devineriez pas où j'irai cette après-dînée? à la répétition de Roland, tête à tête avec l'ambassadeur de Naples ; c'est son protégé Piccini qui en a fait la musique sur les paroles de Quinault ; il y a deux partis fort animés l'un contre l'autre, les Picciniens et les Glukistes : le Naples et Marmontel sont à la tête du premier ; le public n'a point encore décidé; mais l'Armide de Quinault, de la musique de M. Gluck, a eu vingt-huit représentations. Nous verrons ce que produira le Roland; je n'aimerai vraisemblablement ni l'un ni l'autre.

Que vous dirai-je sur la guerre? Je la crains très-fort; votre assemblée du 2 février nous apprendra ce qu'il faut en penser.

Avez-vous su la nouvelle qui a couru? Il y a eu des gens assez fous pour la croire, c'est que milord Mansfield avait fait à Paris un petit

voyage incognito ; c'était de Londres qu'on en avait appris la nouvelle; le baron de Castille me montra une lettre de mademoiselle Wilkes (2) qui le lui mandait.

La tragédie de Mustapha et Zéangir (3) est imprimée; je n'en ai encore lu que trois ou quatre scènes, je suis persuadée qu'elle ne vaut rien.

L'abbé Millot (4) a été reçu à l'académie; son discours a été très-plat, celui de d'Alembert est, dit-on, charmant; s'il me le paraît, je vous l'enverrai.

J'allais oublier de vous répondre sur M. de Lauzun. Je ne sais pas quelle est la manière de se ruiner *à l'anglaise;* mais je sais quelle est la sienne. Il a perdu tout son bien; il est séparé de biens d'avec sa femme, à qui il ne restera pendant quelques années que trois mille cinq cents livres de rente; elle en aura quatorze par la suite. Il ne veut pas qu'elle quitte

---

(2) La fille du célèbre Wilkes.

(3) Par M. de Champfort.

(4) L'abbé Millot a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire, et mourut à Paris en 1785. D'Alembert disait, en parlant de lui, que de tous les hommes qu'il avait connus, c'était celui qui avait le moins de préventions et de prétentions.

actuellement la maison qu'elle habite; mais comme il ne paye pas le loyer, et qu'elle court à tout moment le risque de voir ses meubles saisis, il sera forcé à consentir qu'elle aille loger avec sa grand'mère (*madame de Luxembourg*), laquelle ne l'abandonnera pas. Il fait apparemment de nouvelles dettes en Angleterre; ceux qui lui prêtent sont bien dupes, car il ne sera jamais, je crois, en état de s'acquitter. Avec qui vit-il? n'est-ce pas avec Charles Fox? Ils ont tous deux les mêmes principes et la même conduite.

Vous nous avez renvoyé M. Smith (5); il n'avait gagné que sept cent mille francs, il vient compléter le million. Il a fait faire un habit à son coureur, de trois cents louis; ce coureur demandait à ceux qui en examinaient la magnificence, s'ils reconnaissaient leurs rouleaux.

LETTRE CCXCI.

Dimanche 1er février 1778.

La poste a été exacte aujourd'hui, aussi recevrez-vous de mes lettres deux courriers de suite.

---

(5) Le général John Smith.

Je prends à bon augure de ce que vous ne croyez pas à la guerre ; mais moi qui fais des cachots en Espagne, je crois qu'elle se fera. Un certain M. du Bucq (1) dit que nous ne la voulons pas et que vous la désirez ; que vous ne ferez rien pour l'avoir, et qu'elle arrivera par nous, parce que, dit-il, nous ne pouvons pas nous dispenser de traiter avec l'Amérique, et que vous ne pouvez ni ne le devez souffrir. Ces raisonnements sont trop sublimes pour moi, je vous laisse à juger s'ils sont vraisemblables. J'espère en nos ministres ; je veux croire qu'ils prendront le parti que vous pensez, qui sera de chanter, *tu as le pied dans le margouilli, tire-t'en, Pierre, si tu peux* (2).

Il vous sied moins qu'à personne de dire que vous êtes bête. Vous avez beaucoup d'idées ; il n'y a presque point de vos lettres où il n'y ait quelques pensées, réflexions, maximes ou apophthegmes de la plus grande vérité ; vous avez des yeux de lynx pour dénicher tous les défauts de vos amis ; quand vous vous mettez à m'examiner et à me peindre, vous me faites sentir de la haine contre moi ; je me crois tous

(1) Le même dont il est parlé dans la lettre CCXLV.
(2) Ancien proverbe français.

les défauts que vous me reprochez, et je reste tout étonnée que les gens qui m'environnent puissent me supporter : vous me les faites soupçonner de fausseté, et puis je m'étonne que vous daigniez entretenir notre correspondance. Il faut que vous ne m'ayiez pas toujours vue de même ; car vous m'avez marqué estime et amitié, et c'est à vous que je dois l'estime vraie ou fausse que l'on me marque : enfin, quoi qu'il en soit, je me crois bien avec vous, et quoique souvent vous ne voyiez en moi qu'une espèce de monstre, je crois que vous m'aimez un peu, mais pas assez pour que cela vous fasse mettre un pied l'un devant l'autre.

Je ne vois la grand'maman qu'une fois la semaine, le samedi, que je soupe avec elle avec cinq ou six personnes, le grand abbé, M. de Castellane, les évêques de Tours, d'Arras (3) et de Metz (4), de Stainville, de Gontault, le Caraccioli, tantôt les uns ou les autres.

Je soupe deux fois la semaine chez moi, le mercredi et le vendredi. Quand on a des jours marqués, on n'est plus maître de restreindre

(3) MM. de Conzié, frères.

(4) L'abbé de Laval-Montmorency.

sa compagnie ; j'ai quelquefois dix-huit ou vingt personnes, j'en suis désolée ; mais dans l'hiver il n'y a pas moyen d'y apporter remède : le mois de mai arrivé, cela change, on court alors le risque de n'avoir personne. Je compte toujours faire venir mon neveu ; il n'est ni piquant ni charmant, mais il est très-supportable ; je l'aime assez, et je suis si peu liée avec tout le reste de ma famille, que cela me le rend plus cher.

LETTRE CCXCII.

8 février 1778.

J'ai bien de la peine à m'empêcher de vous gronder. Vous avez eu un assez gros rhume pour consentir à vous faire saigner, et vous ne me mandez rien. Je ne puis donc plus avoir de sécurité de vous croire en bonne santé, quand vous ne m'en parlez pas. C'est aujourd'hui l'unique reproche que vous recevrez de moi. D'ailleurs je suis assez contente de vous ; je crois que, sans me flatter, je puis compter sur votre amitié, et que vous en avez autant pour moi qu'on en peut avoir pour une sempiternelle. Mais vous avez raison

de vous étonner qu'à mon âge mon âme ne vieillisse point ; elle a les mêmes besoins qu'elle avait à cinquante ans, et même à quarante. Elle était dès-lors dégagée de ces sortes d'impressions des sens, dont M. de Crébillon a été un si vilain peintre. J'avais alors, et j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie, besoin d'aimer et désir de l'être ; mais c'est un secret qui vous est réservé, et dont je n'ai pas la moindre envie d'instruire personne.

J'ai eu autrefois des plaisirs indicibles aux opéras de Quinault et de Lully, et au jeu de Thevenart, et de la le Maur. Pour aujourd'hui tout me paraît détestable ; acteurs, auteurs, musiciens, beaux-esprits, philosophes, tout est de mauvais goût, tout est affreux, affreux. Il n'y a qu'une seule personne ici dont je sois à peu près assez contente, M. de Beauvau. Madame de Luxembourg me marque aussi quelque amitié ; mais elle a tant d'humeur et d'inégalité, qu'on ne peut compter sur elle.

Je vois la grand'maman une fois la semaine. Vous souvenez-vous de ce que je lui écrivis, *qu'elle savait qu'elle m'aimait, mais qu'elle ne le sentait pas ?* elle est de même sur toutes

choses ; tout est en elle principe, règle, ou habitude ; la nature ne perce point. Vous, vous vous êtes éteint autant que vous avez pu, et je crois qu'effectivement rien aujourd'hui ne vous est nécessaire.

J'aurais voulu que vous fussiez entré plus en détail sur vos nouvelles politiques ; tout votre militaire désire la guerre et la croit, j'espère que notre ministère ne pense pas de même. Je vous confie que, depuis le cardinal de Fleuri, nul gouvernement ne m'a paru aussi sensé que celui d'à présent. On avait répandu, il y a quelque temps, de mauvais bruits sur le Necker ; ils étaient sans fondement. Je suis intimement persuadée que nous n'avons personne présentement aussi éclairé que lui, aussi désintéressé, et aussi intègre.

Les seuls Anglais que je vois aujourd'hui, sont votre ambassadeur, le secrétaire de l'ambassade, et M. Blaquière qui l'a été autrefois sous milord Harcourt ; il est ici avec sa femme qui vient d'accoucher ; je lui crois du bon sens.

Nous attendons au mois de mai le duc de Richmond. J'ai une amie qui aura encore plus de joie que moi de son arrivée. Je suis toujours

dans la résolution de faire venir mon neveu. Je suis comme la fourmi, je prévois la disette. Adieu, mon ami.

LETTRE CCXCIII.

10 février 1778.

Le Kain (1) mourut avant-hier de la gangrène dans les reins, il s'y joignit une apoplexie: le public est très-affligé.

On dit toujours ici que vous nous allez faire

---

(1) Ce célèbre acteur tragique avait été destiné à faire des instruments de chirurgie. Un tapissier, employé par Voltaire, lui fit connaître le Kain, dans lequel, malgré les désavantages de sa personne et de sa voix, Voltaire découvrit de si grandes dispositions pour le théâtre, qu'il le retira de sa boutique de coutelier, et le prit chez lui pour lui donner des leçons, et le placer ensuite au Théâtre français. Quelques auteurs dramatiques, moins heureux, ont prétendu que ses obligations envers Voltaire l'ont engagé, non-seulement à consacrer tous ses talents aux pièces de son protecteur, mais à chercher même à détruire les efforts des autres poètes de ce genre. Voltaire n'a jamais été témoin du succès de son élève sur la scène française à Paris, où le Kain joua pour la première fois en 1750, peu de jours après le départ de son protecteur pour Berlin: et lorsque Voltaire revint à Paris, après une absence de vingt-sept ans, il trouva le Kain mort la veille de son arrivée.

la guerre; que vous nous avez déjà pris trois ou quatre vaisseaux; que vous allez envoyer une flotte pour brûler le port de Brest ou quelque autre; nous faisons partir tous nos officiers de terre et de mer pour la Bretagne : si vous savez ce qui en sera, et que vous puissiez le dire, parlez-m'en.

M. Gibbon sait-il que son traducteur (2) se marie? Avez-vous toujours un grand plaisir à lire le livre de M. Gibbon? Je ne peux lire que des Peau-d'âne.

Ayez la bonté, je vous prie, de me dire un mot de votre santé, et que ce mot soit la vérité.

Mercredi 11.

Je ne me permettrai plus les conjectures; je croyais que Voltaire ne viendrait jamais ici; il y arriva hier à quatre heures après-midi, avec sa nièce madame Denis, et M. et madame de Villette, chez qui il loge; la maison est la dernière de la rue de Beaune, et qui donne sur le quai. Wiart a été chez lui ce matin, je lui ai écrit un petit billet, il m'a répondu:

« J'arrive mort, et je ne veux ressusciter

(2) Cérutti, ex-jésuite.

» que pour me jeter aux genoux de madame la » marquise du Deffand. »

Peut-être irai-je le voir tantôt, je n'en sais rien; je crains d'y rencontrer tous les histrions beaux-esprits; je veux cependant être bien avec lui; je ne sais ce que je ferai; je vous en rendrai compte dimanche prochain.

Je crains plus la guerre que jamais, sans que cela soit bien fondé. Pour vous, cela ne vous fait rien, et vous vous moquez de moi.

LETTRE CCXCIV.

Jeudi 12 février 1778.

Votre ambassadeur me dit hier qu'il pourrait avoir une occasion pour envoyer ce que je voudrais. Voilà les deux dernières feuilles (1); vous êtes au courant.

Wiart vient de chez Voltaire; il vit hier plus de trois cents personnes, je me garderai bien de me jeter dans cette foule. Tout le Parnasse s'y trouve, depuis le bourbier jusqu'au sommet; il ne résistera pas à cette fati-

(1) De la *Bibliothèque des Romans*, ouvrage qu'on publiait par numéros, à Paris, et que madame du Deffand faisait passer successivement à M. Walpole.

gue, il se pourrait bien qu'il mourût avant que je l'aye vu.

Est-il vrai que M. Richmond ait terminé un de ses discours par rappeler la mort de Charles Ire, en convenant qu'elle avait été juste? cela n'est-il pas plus que romain (2)?

Ce m'est une grande satisfaction que vous ne vous trouviez pas dans ces *bruyants débats*, pour ne leur pas donner d'autre épithète.

Je n'aime point à penser que je ne vous reverrai plus.

LETTRE CCXCV.

Février 1778.

Nous n'eûmes point de courrier dimanche, et votre lettre n'est arrivée que le lundi 16.

Il est certain que si je persévère à vous parler de moi, il faudra que j'aye bon courage, et de plus un dessein formel de vous mettre au désespoir. Il faut que je disparaisse; et pour rendre la correspondance supportable, il ne faut pas que l'on puisse deviner de qui sont les

(2) On pense que madame du Deffand veut parler ici du discours du duc de Richmond, sur la motion d'ajournement dans la chambre des pairs, le 11 décembre 1777.

lettres, ou du moins qu'on ne puisse le deviner que par les noms propres dont elles seront remplies, par exemple celui de Voltaire. Il arriva, comme je vous l'ai mandé, le mardi 10. L'affluence a été grande ; l'Académie a fait une députation, M. de Beauvau a voulu s'en charger. Les comédiens ont été en corps le visiter, Belcourt (1) à leur tête ; il lui dit que c'était le reste de la comédie qui lui venait rendre hommage. Ce mot *reste* était en l'honneur de le Kain qu'ils venaient de perdre. Voltaire leur répondit qu'il ne voulait plus vivre que par eux et pour eux. En conséquence il leur apporte une tragédie à laquelle il ne cesse de retoucher, corriger, changer ; il y a passé ses deux premières nuits, il l'avait nommée *Alexis Comnène*, et comme ce nom n'est pas favorable pour la rime, il l'a changé en celui d'*Irène*. Tous les acteurs iront chez lui ces jours-ci en faire la répétition. Il m'y a invitée, mais comme ce sera entre onze heures et midi, et que c'est souvent l'heure où je commence à dormir, il est douteux que je puisse m'y rendre. Il m'a marqué la plus grande amitié et la joie la plus vive de me revoir ; elle a été

(1) Célèbre acteur du Théâtre français.

réciproque ; il prétend s'en retourner ce carême, je ne crois pas qu'il le puisse ; il a mal à la vessie ; il a des hémorroïdes ; on disait hier qu'il avait du dévoiement ; son extrême vivacité le soutient, mais elle l'use ; je ne serais pas étonnée qu'il mourût bientôt. Le Courrier de l'Europe nous traduit tous vos discours du parlement. Il y en a un du duc de Richmond, dont tous les cousins qu'il a ici sont fort scandalisés. Nous sommes comme vous ; on croit alternativement la paix ou la guerre ; les militaires la désirent, les citoyens la craignent. Une partie du public ne s'occupe que de musique ; les Gluck et les Piccini partagent la cour et la ville ; l'ambassadeur de Naples est à la tête du dernier parti ; les gens de l'ancien temps n'aiment ni l'un ni l'autre.

La duchesse de Leinster compte passer ici cinq ou six mois ; elle est encore grosse, elle accouchera à la fin de mai ; elle cherche une maison où elle puisse loger avec son mari, et cinq ou six de ses enfants : c'est une femme fort aimable ; elle attend sa sœur milady Louise le mois prochain.

En visitant mes manuscrits je n'ai point trouvé votre fameuse lettre à Jean-Jacques ; je vous serai obligée de m'en envoyer une copie.

Mercredi 18 février.

Cette lettre a été commencée lundi 16; il n'est rien arrivé depuis qui puisse vous intéresser.

LETTRE CCXCVI.

Dimanche 22 février 1778.

Je vous ai raconté ma première visite à Voltaire; elle fut le 14, il était arrivé le 10, et de ses connaissances j'ai été la moins empressée. Je voulais le voir seul, c'est-à-dire avec M. de Beauvau. Je lui fis hier ma seconde visite, encore avec M. de Beauvau; mais elle ne fut pas aussi agréable que la première. D'abord nous passâmes plusieurs pièces dont toutes les fenêtres étaient ouvertes; nous fûmes reçus par la nièce Denis, qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe, par le marquis de Villette, plat personnage de comédie (1), et par sa jeune épouse qu'on dit être aimable (2); elle est appelée *Belle et*

(1) Le même marquis de Villette dont il est parlé dans la lettre CCXII.

(2) La marquise de Villette, née Varicourt, avait demeuré quelque temps, avant son mariage, à Ferney

Bonne, par Voltaire et sa suite. Étant arrivés dans le salon, nous n'y trouvâmes point Voltaire, il était enfermé dans sa chambre avec son secrétaire; on nous pria d'attendre; mais le prince qui avait affaire me demanda son congé; je restai donc avec la nièce Denis, le marquis Mascarille et Belle et Bonne. Ils me dirent que Voltaire était mort de fatigue, qu'il avait lu dans l'après-dînée sa pièce tout en-

---

chez Voltaire. Voici le récit de la manière dont elle fit sa connaissance, tel qu'on l'a donné dans le temps.

« Madame de Villette, de Varicourt en son nom, est » fille d'un officier des gardes du corps, peu à l'aise et » ayant douze enfants. Il était question de faire reli- » gieuse cette jeune personne que sa famille n'avait » aucun espoir de marier. Mademoiselle de Varicourt, » instruite de la bienfaisance de M. de Voltaire, se » servit de son esprit pour lui écrire une lettre très-bien » tournée, où elle se plaignait de son fâcheux destin. » Touché de cette épître, il va trouver madame Denis, » il dit qu'il *fallait arracher au diable cette âme qu'on* » *prétendait donner à Dieu*, et il engagea sa nièce à » proposer à la famille de mademoille de Varicourt de » permettre que celle-ci vînt passer quelque temps à » Ferney. La jeune personne s'y est si bien conduite » qu'elle y a acquis le surnom de *Belle et Bonne*; ce » qui a déterminé M. le marquis de Villette à en faire la » fortune en l'épousant. »

tière aux comédiens, leur avait fait répéter leurs rôles, qu'il était épuisé et hors d'état de pouvoir parler; je voulus m'en aller, on me retint, et pour m'engager à rester, Voltaire m'envoya quatre vers qu'il a faits pour Pigale qui va faire sa statue ou son buste en marbre; je viens de les chercher, mais il faut que j'aye laissé tomber hier au soir le petit porte-feuille où ils sont, avec plusieurs autres, chez la grand'maman; j'envoie dans ce moment chez elle pour qu'on le cherche. Après avoir attendu un bon quart-d'heure, Voltaire arriva, disant qu'il était mort, qu'il ne pouvait pas ouvrir la bouche; je voulus le quitter, il me retint; il me parla de sa comédie; il me proposa de nouveau d'en entendre la répétition générale qui s'en ferait chez lui, qu'il me ferait avertir; il n'a que cet objet dans la tête, c'est ce qui l'a fait venir à Paris, c'est ce qui le tuera, si elle n'a pas un grand succès : mais tout conspire à la faire réussir. Il a encore sans doute d'autres prétentions, celle d'aller à Versailles, de voir le roi, la reine; mais je doute qu'il en obtienne la permission. Il dit ensuite à M. le marquis de me raconter la visite qu'il avait eue d'un prêtre; mais M. le marquis s'y prenant fort mal, il le fit taire,

prit la parole, et me dit qu'il avait reçu une lettre d'un abbé (3), qui lui marquait beaucoup de joie de son arrivée à Paris, qu'il ne devait pas douter de l'empressement qu'on avait de connaître un homme tel que lui : Accordez-moi, lui dit-il, la permission de vous venir voir; il y a trente ans que je suis prêtre; j'ai été vingt ans aux Jésuites; je suis estimé et considéré de M. l'archevêque; je rends des services; je prête mon ministère dans diverses cures à Paris; je vous offre mes soins : quelque supériorité que vous ayiez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux; vous avez quatre-vingt-quatre ans; vous pouvez prévoir des moments difficiles à passer, je pourrais vous y être utile, je le suis à M. l'abbé de Lattaignant (4), il est plus âgé que vous; je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui; permettez-moi de vous venir voir. Voltaire y a consenti; il l'a vu, il en est fort content; cela sauvera, dit-il, du scandale ou du ridicule.

---

(3) L'abbé Gauthier.

(4) L'abbé de Lattaignant était chanoine de l'église cathédrale de Rheims. Il a acquis de la réputation par ses chansons de table et d'autres poésies légères.

Lundi.

Je fus interrompue hier, je n'ai pu reprendre que ce matin, et je dis comme le Courrier de l'Europe :

La suite pour l'ordinaire prochain.

LETTRE CCXCVII.

Dimanche 1er mars 1778.

J'AVAIS terminé ma dernière lettre en vous disant : le reste au premier courrier. Celui qu'on attendait aujourd'hui n'est point venu ; peut-être l'aurons-nous demain ; mais en l'attendant, l'autre partirait, je ne pourrais plus vous écrire que jeudi, ce serait un petit malheur pour vous ; mais comme j'ai plusieurs choses à vous mander, vous me saurez gré de ne pas tarder.

Vous devez vous souvenir qu'il y eut hier huit jours que je vis Voltaire pour la seconde fois. Je vous racontai à peu près cette visite ; les jours suivants j'envoyai savoir de ses nouvelles ; j'appris mercredi 24 qu'il avait eu un vomissement de sang ; depuis ce temps il ne voit personne que son médecin qui est Tron-

chin (1). On dit qu'il n'a point de fièvre; il crache tous les jours des caillots de sang qu'on dit être le reste de l'hémorragie. Pour moi, je crois qu'il mourra; beaucoup croient qu'il se tirera d'affaire; c'est sa tragédie qui le tue. Je vais vous faire copier plusieurs petits vers; je n'ai que le temps de vous dire un mot; il est cinq heures du soir, je ne fais que m'éveiller. Je vous écrirai par le courrier de jeudi.

Je soupçonne que les vers que Voltaire dit avoir reçus par la petite poste sont de lui-même, et qu'il a pris ce tour pour se moquer de Marmontel qui corrige Quinault, et y ajoute des vers de son crû : quoique j'y sois nommée, je n'y ai de part que celle que la rime m'y a donnée.

Vers envoyés à M. de Voltaire, par la petite poste, le 20 février au soir.

A charmer tout Paris Piccini doit prétendre :
Roland est un chef-d'œuvre, il vous faudra l'entendre,
Disait hier au soir madame du Deffand,
Au rival des auteurs du Cid et d'Athalie.
Marmontel, reprit-il, très-vivement m'en prie,
Mais ainsi que Tronchin Quinault me le défend.

(1) Il était Suisse de naissance, et premier médecin du duc d'Orléans.

On dit à Voltaire que le roi avait commandé la statue du maréchal de Saxe, et la sienne pour mettre dans la galerie du Louvre : cela n'était pas. C'était M. d'Angivillers ( ) qui les avait commandées, et les statues ou bustes sont pour M. de Marigny (3). Voltaire croyant que c'était le roi, fit ces vers pour Pigale (4) :

Le roi sait que votre talent
Dans le petit et dans le grand
Fait toujours une œuvre parfaite ;
Et par un contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Vers de je ne sais pas qui.

Qui peut me consoler du malheur qui m'arrive ?
Disait Melpomène à Caron.

---

(2) Le comte de la Billarderie d'Angivillers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, arts, académies et manufactures royales. La personne qui occupait cette place était considérée comme ministre à Versailles, et avait le droit de communiquer avec le roi.

(3) Le marquis de Marigny, frère de madame de Pompadour. Il avait précédemment rempli la place qu'occupait alors M. d'Angivillers.

(4) Célèbre statuaire, le successeur et rival de Bouchardon.

Lorsqu'à le Kain tu fis traverser l'Achéron,
Que n'a-t-il déposé ses talents sur *la Rive!* (5)

Vers d'un quidam à qui M. de Villette avait refusé de faire voir Voltaire.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire.

Lundi matin 2.

J'appris hier, par d'Argental qui voit Voltaire deux fois le jour, que Tronchin le croit guéri; il n'a point de fièvre; il n'est point faible; il crache encore un peu de sang, mais c'est le reste de l'hémorragie : on est persuadé qu'il en reviendra, je le verrai peut-être aujourd'hui. On dit qu'il renonce au projet de retourner à Ferney, et qu'il fait chercher une maison pour sa nièce et lui; il la voudrait dans mon quartier, j'en serais fort aise; il est tant soit peu supérieur à nos beaux-esprits.

J'ai reçu enfin le présent de madame de

---

(5) Nom d'un célèbre acteur qui a rempli avec succès les rôles de le Kain sur la scène française.

Montagu; ce sont deux cassolettes d'argent, que mon orfèvre estime vingt ou vingt-cinq louis; j'en suis désolée, à peine la connaissais-je.

LETTRE CCXCVIII.

4 mars 1778.

La feuille sur la musique est de l'abbé Barthélemi, qui me la donna pour vous l'envoyer; je soupçonnai qu'elle vous serait aussi inintelligible qu'à moi.

Voltaire se porte mieux; on croit qu'il en reviendra; je ne l'ai point vu depuis son accident. Il a vu ce prêtre dont je vous ai parlé, qui lui a fait signer un écrit par lequel il déclare (1) qu'il mourra dans la religion dans laquelle il est né; qu'il désavoue et condamne tout ce qu'il a fait, dit et écrit qui a pu causer quelque scandale et nuire à la religion; son neveu l'abbé Mignot, et l'abbé Gauthier son

(1) Cette déclaration était conçue de la manière suivante: « Je soussigné déclare, qu'étant attaqué de» puis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge

confesseur, ont signé, comme témoins, cet écrit.

LETTRE CCXCIX.

Paris, dimanche 8 mars 1778.

Ne vous attendez plus à des relations sur Voltaire; il y a quinze jours que je ne l'ai vu, et je compte ne le revoir que quand il viendra chez moi, ou qu'il me fera prier de venir chez lui; il se porte bien; il s'est tiré de son accident comme s'il n'avait que trente ans. Il est uniquement occupé de sa tragédie : on assure qu'on la jouera de demain en huit, qui sera

---

» de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner » à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien » voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer » M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, » et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte » religion catholique où je suis né, espérant de la misé- » ricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes » fautes, et que si j'avais scandalisé l'église, j'en de- » mande pardon à Dieu et à elle. *Signé* Voltaire.

» Le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis » de Villette en présence de M. l'abbé Mignot, mon » neveu, et de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

le 16. Si elle n'a pas de succès, il en mourra; mais je suis persuadée que, quelque mauvaise qu'elle puisse être, elle sera applaudie; ce n'est pas de la considération qu'il inspire aujourd'hui, c'est un culte qu'on croit lui devoir; il y a cependant quelques sacriléges. Vous ai-je mandé qu'il a reçu pendant sa maladie un paquet par la petite poste, qui renfermait un libelle imprimé de soixante pages, le plus outrageant, et qui lui causa la plus violente colère? Ses complaisants voulurent le lui faire jeter au feu avant d'en achever la lecture, qu'il fit tout seul; il dit qu'il voulait le montrer à d'Alembert; je n'ai vu personne à qui il l'ait communiqué. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'auteur ou les auteurs n'en fassent part à personne.

Je ne suis point de votre avis sur la visite qu'il a reçue de l'abbé; il me semble qu'il a bien fait; il l'a appelé dans son accident; il est censé s'être confessé; l'abbé lui a demandé une déclaration conçue à peu près dans ces termes:

Je mourrai dans la religion où je suis né; je respecte l'église; je désavoue et je me repens du scandale que j'ai pu donner. Le con-

fesseur, son neveu l'abbé Mignot, un autre homme qui était présent, et lui Voltaire ont signé cette déclaration. Le curé était venu pour le voir; mais comme Tronchin lui avait défendu de parler, il ne le reçut point, mais il lui écrivit une lettre très-honnête, à laquelle le curé a répondu sur le même ton, mais avec une abondance de lieux communs dont Voltaire a été très-fatigué. Voilà la fin de mes relations; je ne les reprendrai qu'en cas de nouvel événement; ce que je hais le plus, c'est de raconter; vous le comprendrez aisément, car vous n'aimez pas non plus à faire des narrations.

Il me semble que l'on croit moins à la guerre ici; elle me paraît à moi indubitable; je serais fâchée si elle dérange votre fortune: elle dérangera notre correspondance, et je crois qu'alors vous en serez quitte pour une ou deux lettres par mois; vous m'indiquerez les mesures qu'il faudra prendre.

Nous avons ici M. et madame Schouwaloff, neveu de celui que vous connaissez; la nièce est indolente et insipide, le neveu une sorte de bel-esprit; mais nous avons un duc de Bragance qui ne s'en ira qu'à Pâques, et je n'y

aurai nul regret. Il faut en convenir, les gens aimables sont bien rares.

LETTRE CCC.

Mercredi 18 mars 1778.

J'avais commencé hier à vous écrire, et je me préparais à vous faire le récit de tous nos événements de la veille. La représentation de la tragédie de Voltaire, le combat de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon (1), occasionné par des insultes que le premier fit à la femme du second au bal de l'Opéra, où la princesse commit l'indiscrétion de lever le masque du comte, ce qui l'irrita au point de lui froisser son masque sur le visage, et de lui donner des coups de poing; elle en garda le secret pendant deux jours, mais elle n'eut pas la force de garder le silence plus long-temps, et en racontant son aventure à son mari, à son père et à tout le monde, elle traita le comte d'Artois d'insolent, d'impertinent, de brutal, etc., etc. Cela ne pouvait qu'avoir des suites; le roi voulut les prévenir; il commanda

(1) Fils aîné du prince de Condé, marié avec la fille du duc d'Orléans, sœur du duc de Chartres.

aux deux partis de le venir trouver. Les deux princes et la princesse furent à Versailles dimanche dans la matinée ; ils entrèrent les premiers chez le roi, le comte quelques minutes après, et au moment que le roi disait à la princesse qu'il voulait que cette aventure fût oubliée, qu'ils avaient fait tous les deux une grande étourderie, mais qu'on s'attirerait son indignation si l'on venait à en reparler. Le comte ne dit pas un mot, et ne fit aucune excuse ; le roi voulant se retirer, le duc de Bourbon le suivit pour lui parler ; mais le roi se retournant, lui dit : N'avez-vous pas entendu que j'ai déclaré qu'on encourrait mon indignation si l'on en parlait davantage? et il se retira. On peut juger du désespoir de la princesse ; personne ne crut cette affaire finie. Le comte, soupant le soir avec beaucoup de monde, dit et répéta qu'il irait le lendemain matin se promener au bois de Boulogne. Le duc l'ayant su, s'y rendit le lendemain, lundi, à huit heures du matin, n'ayant avec lui que M. de Vibraye, son capitaine des gardes. Il attendit environ une heure le comte, qui arriva avec le chevalier de Crussol (2), son capitaine des gardes.

(2) Frère du baron de Crussol d'Amboise.

Ils allèrent au-devant l'un de l'autre avec grande vivacité; le comte lui dit : Vous me cherchez, me voilà. Le duc lui demanda de consentir qu'il ôtât son habit, parce qu'il en serait gêné, le comte y consentit, et dit qu'il en allait faire de même; ils se battirent très-bien; le comte avec impétuosité, le duc avec beaucoup de sang-froid; ils se portèrent six bottes sans se blesser, et voulant porter la septième, le chevalier de Crussol se mit entre eux deux, leur dit que c'en était assez. Le comte dit au duc : Êtes-vous content? — Parfaitement, répondit le duc. Si cela est, reprit le comte, embrassons-nous, faisons la paix, et allons dîner ensemble. Le duc s'en excusa, sur ce qu'il fallait qu'il allât rassurer sa femme, son père et sa sœur. Ils se séparèrent; le duc retourna chez lui, où, très-peu après être arrivé, on entendit un bruit de chevaux, c'était M. le comte d'Artois qui entra de la meilleure grâce du monde, baisa la main de madame de Bourbon, lui demanda mille pardons, et l'assura qu'au bal il ne l'avait pas reconnue.

Ainsi s'est terminée cette querelle. Tous ces princes furent l'après-dîner à la tragédie de Voltaire, et reçurent les plus extrêmes applau-

dissements du parterre et des loges. Le succès de la pièce a été très-médiocre : il y eut cependant beaucoup de claquements de mains, mais c'était plus Voltaire qui en était l'objet que la pièce.

Hier matin les deux princes ont reçu une lettre de cachet, le comte pour aller à Choisy et le duc à Chantilly. Voilà cette affaire terminée, et qui m'a beaucoup coûté à vous raconter, ayant l'esprit très-préoccupé d'un autre sujet.

Enfin voilà donc la guerre déclarée ! votre ambassadeur a reçu son rappel, il partira peut-être demain.

Ne craignez point mes doléances, il est inutile que je vous dise ce que je ne vous apprendrais pas. Rappelez-vous tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous laisse juge de ce que je pense. J'espère que vous m'informerez de ce que je devrai faire pour vous donner de mes nouvelles, car je ne veux pas croire que vous ne comptiez plus en recevoir.

Cette lettre accompagnera le livre (3) que madame de Beauvau vous envoie.

---

(3) Nouvelle édition des *Maximes de la Rochefoucault*, imprimée au Louvre.

Ah! j'ai une triste destinée, et je semble être faite pour vérifier ce vers de Saint-Lambert :

Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Voilà une épigramme sur la prétendue confession de Voltaire.

Voltaire et Lattaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille ;
Monsieur Gauthier pourtant me semble bien trouvé
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Cet abbé Gauthier est en effet chapelain des Incurables (4). Cette lettre est écrite à huit heures du matin, j'y pourrai ajouter, si j'apprends quelque chose qui en vaille la peine ; elle vous sera vraisemblablement rendue par votre ambassadeur (*lord Stormont*).

A midi.

Je viens de recevoir d'un de mes amis la relation de ce qui s'est passé lundi. Je la lui avais demandée me méfiant de moi, car je suis

(4) Hôpital à Paris.

bien éloignée de croire savoir raconter; je vous l'envoie, parce qu'elle est beaucoup mieux que la mienne, et que vous pourrez la montrer. Le M. de B. chez qui M. le comte d'Artois alla dîner, est le baron de Bezenval. Je ne savais pas la particularité de la lettre du comte d'Artois au roi.

J'ai écrit ce matin un mot à votre ambassadeur; il me mande qu'il me viendra voir demain entre cinq et six heures. Je le regrette, je l'avoue, et je n'ai rien vu en lui qui ne soit honnête et raisonnable.

Jeudi à midi.

Je vis hier la duchesse de Leinster et milady Louise (5) : la première compte rester ici plusieurs mois, l'autre retournera à Londres dans trois semaines.

J'aurai tantôt la visite de milord Stormont; je crois qu'il partira demain; vous recevrez par lui mon paquet.

M. Fullarton partira dimanche; je pourrai vous écrire par lui, s'il arrive quelque chose qui vaille la peine de vous être mandé.

---

(5) Lady Louise Conolly, sœur de la duchesse de Leinster, mariée à M. Thomas Conolly, de Castleton, en Irlande.

Ecrivez-moi un mot de remercîments pour madame de Beauvau, que je puisse lui montrer.

Le comte d'Artois a ordre de ne recevoir à Choisy que sa maison, et trois autres personnes, qui sont MM. d'Esterhazy (6), de Nassau (7) et de Bezenval (8).

M. de Lauzun (9) a fait un marché effroyable avec le prince de Guémené : il lui a vendu tout son bien à la charge de payer toutes ses

---

(6) Le même M. d'Esterhazy dont il a déjà été parlé dans ces lettres, fils d'un descendant de cette illustre famille hongroise, qui s'était marié et fixé en France.

(7) Le même prince de Nassau qui commandait une flotille espagnole de chaloupes canonnières au mémorable bombardement de Gibraltar.

(8) Le baron de Bezenval, lieutenant-colonel des gardes-suisses, dont il a déjà été parlé dans ces lettres.

(9) Le duc de Lauzun était déjà accablé de dettes, avant qu'il recueillît le titre et les biens de sa famille, à la mort de son oncle, le maréchal duc de Biron. Le marché avec le prince de Rohan Guémené, dont il est parlé ici, peut servir à prouver sa parfaite ignorance ou insouciance, tant des affaires en général, que des siennes en particulier. Le prince de Guémené était encore plus ruiné que lui, ainsi qu'il le prouva quelques années après par une banqueroute considérable, qui entraina la ruine de plusieurs centaines de familles laborieuses, à qui ses agents avaient su persuader de placer leur petite fortune entre ses mains.

dettes, de remplir tous ses engagements et de lui faire quatre-vingt mille livres de rentes viagères, qui seront, dit-on, mal payées, parce que M. de Guémené est lui-même fort dérangé. Mad. de Lauzun loge actuellement chez madame de Luxembourg. Elles ont l'une et l'autre une conduite admirable, l'une par sa douceur et sa patience, l'autre par sa générosité, et toutes les deux par leur amitié réciproque.

La pièce de Voltaire fut jouée hier pour la seconde fois; dès qu'elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Je crois que d'ici à quelques mois il n'y aura point de changement dans la correspondance de nos nations.

LETTRE CCCI.

Paris, dimanche 22 mars 1778.

Quand vous recevrez cette lettre-ci vous en aurez reçu une immense, par feu votre ambassadeur qui partit hier à six heures du soir.

Depuis cette lettre, M. Franklin a été présenté au roi : il était accompagné d'une vingtaine d'insurgents, dont trois ou quatre avaient l'uniforme. Le Franklin avait un habit de ve-

lours mordoré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras. Ce chapeau blanc est-il un symbole de la liberté? Je ne sais point le discours qu'il fit, mais la réponse du roi fut très-gracieuse, tant pour les Provinces-Unies que pour lui Franklin, leur député; il loua la conduite qu'il avait tenue et celle de tous ses compatriotes. On ne sait point quel titre il va avoir, mais il ira à la cour tous les mardis, ainsi que tous les diplomatiques.

Vous voulez me consoler, et vous y avez réussi, du moins en quelque sorte. Je ne connais de bonheur que celui d'être aimé de ce qu'on aime, et quoiqu'une absence éternelle soit une horrible souffrance, on la supporte patiemment quand on peut compter que l'on n'est point indifférent à ce que l'on aime. Je ne me permets pas d'en dire davantage.

Je suis curieuse de savoir comment milord Stormont sera reçu à votre cour. Lui saura-t-on mauvais gré de n'avoir pas découvert ce qui se passait? Il m'a paru affligé. Vous aviez bien prévu tout ce qui arrive aujourd'hui; je me souviens très-bien de tout ce que vous m'en avez écrit dès le commencement: vous avez un très-grand et bon esprit, mais cependant

qui ne vous garantit pas de quelques méprises dans les jugements que vous portez ; je le sais par expérience, et tout à l'heure à l'occasion de Voltaire ; vous ne jugez pas bien des motifs de sa conduite ; il serait bien fâché qu'on crût qu'il ait changé de façon de penser, et tout ce qu'il a fait a été pour le décorum, et pour qu'on le laissât en repos. Je n'ai pas pu avoir la lettre qu'il a écrite au curé de Saint-Sulpice; je voulais vous l'envoyer, elle est fort bien. Il se porte beaucoup mieux ; il ne crache plus de sang ; il sortit hier pour la première fois, et il me fit dire, par M. d'Argental, qu'il me viendrait voir incessamment. Je l'attendrai, je n'irai point chez lui ; sa nièce et M. de Villette sont des personnages que je ne me soucie pas de voir.

Je ferai lire par Wiart à l'abbé (*Barthélemi*), vos remercîments et vos éloges ; cet abbé a de l'esprit, mais il est bien provençal. Le Castellane me plaît davantage ; il est caustique, mais plus sincère ; il est fâcheux de bien démêler le caractère et les défauts de tous ceux qu'on voit, quand on ne peut pas s'en passer. Il est bien malheureux d'être par son caractère sujet à l'ennui ; c'est un état que l'on ne peut pas supporter, et qui est cause que pour s'en

délivrer on tombe dans tous les inconvénients imaginables.

Je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui ; peut-être vous écrirai-je encore, ou par le Fullarton, ou par la poste de jeudi.

Lundi matin.

Ce sera M. Fullarton (1) qui vous rendra cette lettre ; il partira demain matin ; je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est de vous prier de dire mille choses pour moi à M. Conway, à milady Ailesbury, et réitérez-lui mes remercîments sur son dernier présent ; voilà M. Fullarton qui arrive, je vais lui donner ma lettre.

LETTRE CCCII.

Paris, 12 avril 1778.

Je suis fort contente que vous ayiez reçu mes paquets ; j'ai beaucoup à vous remercier de votre dernière lettre.

Je voudrais bien pouvoir prendre des espé-

---

(1) Feu le colonel Fullarton, de Fullarton en Ecosse, était secrétaire d'ambassade avec le lord Stormont à Paris, laquelle finit par une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre.

rances pour la paix ; mais comme je n'en attends pas de certains avantages, j'en attends plus tranquillement la décision. Je m'acquitterai de vos remercîments pour madame de Beauvau ; si vos louanges ne lui paraissent pas excessives, il faudra que son amour-propre soit un peu fort.

Je puis me tromper sur les sentiments de votre jeune duc (*de Richmond*); je suis comme Agnès, je ne m'aperçois pas quand on se moque. Je crois volontiers ce que vous me dites, que trop de sentiments le partagent pour qu'aucun soit bien fort.

J'eus enfin hier la visite de Voltaire; je le mis à son aise, en ne lui faisant aucun reproche; il resta une heure, et fut infiniment aimable. Je n'avais chez moi que madame de Cambise, la Sanadona, et une de nos habitantes de Saint-Joseph. Il vient d'acheter une maison dans le quartier de Richelieu; il compte y passer huit mois de l'année, et les quatre autres à Ferney; il est aussi animé qu'il ait jamais été. Les honneurs qu'il a reçus ici sont ineffables; il n'y en a d'aucun genre qui lui ait manqué. Il est suivi dans les rues par le peuple, qui l'appelle l'*Homme aux Calas*. Il n'y a que la cour qui se refuse à l'enthousiasme;

il a quatre-vingt-quatre-ans, et en vérité je le crois presqu'immortel; il jouit de tous ses sens, aucun même n'est affaibli, c'est un être bien singulier, et en vérité fort supérieur. S'il me voit souvent, j'en serai fort aise; s'il me laisse là, je m'en passerai, je ne me permets plus ni désir ni projet. Je suis très-aise de ce que votre roi a fait pour le duc son frère (1), et que l'état de la duchesse soit assuré. Pour monsieur votre neveu (2), je ne le peux pas souffrir. Il faut que ce soit pour vous un devoir indispensable de vous en occuper; si cela n'était pas, vous le laisseriez là, vous n'aimez pas ce qui vous gêne : cependant vous ètes comme tout le monde; on préfère des occupations, même désagréables, au *far niente*.

Je crois que notre roi et ses ministres, excepté le Sartine (3), ne désirent point la guerre; mais le cri de la nation est pour qu'on la fasse. Ce que je pense sur ce qui en arrivera est tantôt oui, tantôt non.

Je ris quand je lis dans vos lettres que vous voudriez avoir le temps de vous ennuyer; vous

(1) En reconnaissant le mariage du duc de Glocester, avec la comtesse douairière de Waldegrave.

(2) George, comte d'Orford.

(3) Le ministre de la marine.

seriez, je vous assure, de bien mauvaise humeur, si cela vous arrivait.

Vous ne me parlez point de changement dans votre ministère; le bruit courait ici qu'il y en avait; vous craigniez, je crois, que je ne vous cite.

Je vous envoie cette lettre par M. Blaquière qui part demain.

On disait ces jours-ci que milord Stormont allait revenir, je n'en crois rien.

La jeune duchesse de Mortemart (4) vient de mourir de la petite vérole.

On dit la reine grosse ; elle croit l'être, mais cela demande confirmation.

Vous dites que l'on ne s'aperçoit pas de la diminution de mon esprit; oh! je suis bien sûre du contraire.

LETTRE CCCIII.

Paris, 31 mai 1778.

Je n'ai point pu répondre plus tôt à votre lettre du 22; j'ai été troublée et occupée tristement par des événements domestiques. Colman fit une chute de quelques marches sur un

---

(4) Née d'Harcourt.

escalier, si rude et si terrible, qu'il vomit le sang; il n'a point paru avoir de commotion à la tête; on n'a point démêlé dans quelle partie du corps le dépôt se soit formé. Soit que la goutte à laquelle il était sujet, se soit jointe à cet accident, il souffrait tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre; enfin le neuvième jour de sa chute, qui était hier, il mourut; c'est une perte; il y avait vingt-un ans qu'il me servait, il m'était utile à diverses choses, je le regrette, et puis la mort est un événement si terrible, qu'il est impossible qu'il ne produise de la tristesse. Dans cette disposition, j'ai cru ne devoir pas vous écrire; je change d'avis aujourd'hui, parce que je ne veux pas interrompre un commerce qui est la plus agréable, et peut-être l'unique circonstance de ma vie qui me la rende supportable.

Je vous remercie de toutes les nouvelles que vous m'avez mandées; je ne puis pas vous rendre le change; il me semble que je suis encore moins instruite que les gazettes. Je prends si peu de part à tout ce qui se passe, que mon ignorance peut être l'effet de cette indifférence. Tout ce que je sais, c'est que le maréchal de Broglio a le commandement des troupes de Bretagne et de Normandie, que son frère ne

sera point avec lui, mais qu'il commandera à Metz. Tout le monde part, c'est-à-dire tous les gens avec lesquels je vis.

L'abbé Sigorgne est ici, et je compte qu'il y restera jusqu'au mois d'août que mon neveu d'Aulan me viendra trouver. Madame de Luxembourg ne s'établira à aucune campagne, mais elle fera des courses continuelles tout l'été et tout l'automne ; j'envie bien votre caractère qui fait que rien ne vous est nécessaire, et que vous vous suffisez à vous-même. Moi, c'est tout au contraire ; je n'ai pire compagnie que moi-même, et pour peu qu'on m'aide à la connaissance que j'ai de mes défauts, je me deviens tout à fait insupportable ; il me faut de la société, soit des vivants soit des morts ; je n'en puis avoir avec ces derniers, parce que presque aucune lecture ne me plaît. Ah! que ceux qui désirent de vivre long-temps se font une grande illusion!

Vraiment j'oubliais un fait important, c'est que Voltaire est mort ; on ne sait ni l'heure, ni le jour ; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce que l'on fera de son corps ; le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir.

L'enverra-t-on à Ferney ? il est excommunié par l'évêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterais d'un excès de gloire, qui a trop secoué sa faible machine.

LETTRE CCCIV.

Paris, dimanche 7 juin 1778.

Votre dernière lettre est du 28; j'aurais dû la recevoir mercredi dernier. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis l'arrivée et le départ de M. Selwyn; mais comme nos lettres ne contiennent rien de bien important, c'est un petit malheur que leur retardement. J'espérais apprendre par celle que je reçois aujourd'hui, quelques nouvelles de votre chose publique. Sur le départ de votre flotte, sur les changements dans votre ministère, on débite ici bien des nouvelles qui demandent confirmation, mais qui font conjecturer que la guerre avec vous n'est pas chose certaine, dont je suis fort aise. Il est naturel que je craigne la guerre, aimant ma patrie, et étant fort loin de haïr la vôtre.

Je vous ai appris, dans mes précédentes lettres, la nomination du maréchal de Broglio pour commander nos troupes de Bretagne et de Normandie ; il y a dix lieutenants-généraux et vingt maréchaux de camp, sans compter l'état-major et l'artillerie; le jour du départ n'est point fixé; il y a des paris qu'ils ne partiront point, et que tout ceci s'accommodera ; Dieu le veuille!

Je ne vous trouve point à plaindre de la vie que vous menez, elle est conforme à vos goûts. Pour moi je pousse le temps avec l'épaule (passez-moi le dicton), et quoiqu'il me paraisse long, il m'est cependant démontré qu'il ne saurait l'être.

Je crois vous avoir mandé que l'abbé Sigorgne était ici, c'est cet abbé de Mâcon. J'attends mon neveu dans le mois d'août. Madame de Luxembourg est à Ste.-Assise jusqu'au 16 de ce mois. L'Idole partira le 15 pour Plombières. Pour madame de Mirepoix, je la vois un quart-d'heure tous les quinze jours. Je vois souvent la duchesse de Bouflers et la comtesse de Broglio (1) et madame de Cambise. Je soupe une fois la semaine chez les Necker,

---

(1) Elles étaient sœurs.

et une autre fois chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite Sainte. Mes seules correspondances par la poste, sont vous et Chanteloup, je n'en ai point d'autres. Voilà mon histoire.

Je vous ai raconté celle de la fin de Voltaire; le supplément sera de vous apprendre qu'après l'avoir embaumé, et que la sépulture lui avait été refusée à St.-Sulpice, son neveu, l'abbé Mignot, l'a conduit à un bénéfice qu'il a auprès de Troyes, et l'a fait enterrer dans l'église des Bernardins (2). Il a fait par son testament madame Denis sa nièce sa légataire universelle, et a laissé cent mille francs à l'abbé Mignot, et autant à son petit neveu M. d'Hornoy, conseiller au parlement.

L'usage est que les Cordeliers célèbrent une messe solennelle des morts à chaque académicien, ils la refusent à Voltaire. L'abbé de Radonvilliers (3) devrait faire la réception

(2) A l'abbaye de Scellières, dans le diocèse de Troyes, où son monument n'était composé, jusqu'au temps de la révolution, que d'une simple pierre, sur laquelle on avait gravé : *Ci-gît Voltaire.* On lui éleva ensuite un cénotaphe dans l'église de Sainte-Geneviève à Paris, appelée le *Panthéon.*

(3) Ex-jésuite, qui avait été précepteur du roi Louis XVI.

de son successeur; il s'en dispensera, et ce sera vraisemblablement d'Alembert qui y suppléera. Voilà, en vérité, tout ce que je sais.

J'apprends dans l'instant que Jean-Jacques s'est enfui en Hollande; il paraît des Mémoires de sa vie, qu'il dit lui avoir été volés, et l'on prétend qu'il y a la rage de tout le monde, et surtout des femmes.

LETTRE CCCV.

17 juin 1778.

Je m'attendais à avoir de vos nouvelles aujourd'hui; c'est l'octave de votre dernière lettre. Est-ce quelque accident qui soit la cause que je n'en ai point reçu? est-ce une réforme que vous voulez établir? Si c'est cette dernière raison, je m'y conformerai, mais je ne la veux pas prévenir.

Je suis attentive sur tout ce qu'on dit de la guerre; l'opinion du plus grand nombre est qu'il n'y en aura pas, mais ceux que je crois les mieux instruits croient le contraire. Je voudrais bien que ceux-ci se trompassent, je ne puis pas supporter l'idée de vous compter du nombre de nos ennemis; et quoique je sois

sans espérance de vous jamais revoir, je voudrais n'en avoir pas la certitude.

J'eus hier la visite de madame Denis, c'est une bonne grosse femme, sans esprit, mais qui a un gros bon sens, et l'habitude de bien parler qu'elle a sans doute prise avec feu son oncle. Elle est (comme je crois vous l'avoir déjà mandé) sa légataire universelle; elle aura plus de soixante-dix mille livres de rente, plus de la moitié viagère, un mobilier très-considérable, entre autres une bibliothèque de quinze mille volumes, presque tous remplis de remarques et de notes de la main de Voltaire; c'est un effet bien précieux, et qu'elle vendrait tout ce qu'elle voudrait, mais elle est bien résolue de ne s'en point défaire. Elle prétend que Voltaire ne laisse aucun manuscrit; il fesait imprimer à mesure qu'il composait, il n'attendait pas que l'ouvrage fût fini.

Les calottes de nos deux cardinaux sont arrivées; on a donné à l'archevêque de Rouen, cardinal de la Rochefoucault, l'abbaye de Fécamp, qui vaut cent vingt ou cent quarante mille livres de rente; et au prince Louis, grand aumonier et coadjuteur de Strasbourg, aujourd'hui cardinal de Guémené (1), quatre-

(1) Il prit le nom de cardinal de Rohan.

vingt mille livres de rente sur les économats; qui s'éteindront quand il entrera en possession de l'évêché de Strasbourg.

Voilà les nouvelles qui valent la peine de vous être mandées; il y a plusieurs mariages qui ne vous font rien, celui par exemple d'une petite mademoiselle de Verdelin que vous avez pu voir chez le feu président; elle vient d'épouser son petit-neveu le vicomte de Tillières (2).

J'ai vu depuis madame de Jonsac; j'aimerais assez à la voir plus souvent, quoique nous ayions bien peu de rapports dans nos façons de vivre et de penser.

Il est certain que la ressemblance de caractère n'est pas nécessaire pour former des liaisons; une personne vive peut aimer une indolente, mais il faut quelque conformité dans la façon de voir et de juger. Quelqu'un dénué de goût et de justesse ne peut jamais plaire à quelqu'un qui juge bien de tout.

Dites-moi, si vous le savez, ce que c'est que la comtesse de Carlisle, mère de milord

---

(2) D'une ancienne et illustre famille de Normandie, dont le nom était Laveneur.

Carlisle (3); elle me vient voir quelquefois; je ne sais si c'est une femme fort raisonnable; elle s'est établie à Chaillot, parle beaucoup et bon français, elle n'a rien de choquant, ni d'intéressant. Serez-vous privé tout cet été des Conway, des Ossery, etc.? je vous plaindrais si cela était, car vous avez beau dire, vous ne haïssez point la société. Je vous prie de parler quelquefois de moi aux miladys Churchill et Cadogan, et quelquefois aussi à milady Lucan.

LETTRE CCCVI.

Dimanche 28 juin 1778.

Je ne puis vous dire affirmativement s'il y a une de mes lettres de perdue, je ne le crois pas; mais en cas que cela soit, ce serait la plus petite perte qu'il se pût faire. Il n'en serait pas de même de la vôtre d'aujourd'hui qui est du 22. Les détails que vous me faites m'ont extrêmement amusée; je connais toutes vos

(3) Isabelle Byron, fille du quatrième lord Byron. Après la mort du comte de Carlisle, elle épousa sir William Musgrave, d'Hayton-Castle, dans le Cumberland.

nièces, mais cependant pas aussi bien que je le désirerais ; Laure, Marie, Horatie, ne sont-ce pas les filles de la duchesse (1)? Comment s'appellent les filles de l'évêque (2) ? quelles sont les petites qu'on doit vous laisser? faites-moi entendre tout cela. Je trouve les réparties de Marie (3) fort spirituelles ; je vois avec beaucoup de plaisir que vous passerez un été très-agréable, et j'espère que la goutte vous laissera en repos.

Je vois que vous ne vous occupez pas plus de la politique que moi ; mais malgré le peu d'attention que je fais à tout ce qui se débite, je ne doute pas que nous n'ayions la guerre. Le maréchal de Broglio part le 10 pour visiter les côtes ; je ne sais où il formera un camp. M. de Beauvau est un de ceux qui l'accompagnent, ce qui fera une absence de quatre ou cinq mois.

---

(1) Les filles de S. A. R. feu la duchesse de Glocester, par son premier mariage avec le comte George Waldegrave.

(2) M. Frédéric Keppel, évêque d'Exeter, qui avait épousé une sœur de la duchesse de Glocester.

(3) Lady Marie Waldegrave, seconde fille du comte de Waldegrave dont il vient d'être parlé. Elle épousa depuis le comte d'Euston, fils aîné du duc de Grafton, et mourut en 1808.

Je crois vous avoir mandé que le maréchal n'avait pu obtenir d'avoir avec lui son frère (4); il ira à son commandement de Metz ; c'est un grand dégoût, il le sent très-vivement.

Une nouvelle sûre, mais qu'on dit encore à l'oreille, c'est que le roi donne à la fille de M. de Guignes cent mille écus, et qu'elle épouse M. de Charlus (5), fils unique de M. de Castries : c'est par le crédit de la reine que cette grâce est accordée.

Il n'est plus question de Jean-Jacques, ni de ses Mémoires ; on ne sait ce que tout cela est devenu. Voltaire est oublié comme s'il n'avait pas apparu ; les encyclopédistes auraient désiré qu'il eût vécu au moins quelques mois de plus, il avait des projets d'entreprise qui auraient rendu l'Académie plus utile ; c'était un chef pour tous les prétendus beaux-esprits, dont le dessein est de devenir un corps tel que la noblesse, le clergé, la robe, etc.

---

(4) Le comte de Broglio, comme maréchal de logis général.

(5) Madame de Charlus, née de Guignes ; elle lui laissa en mourant un fils unique. M. de Charlus, qui prit ensuite le nom du duc de Castries son père, fut sur le point d'être massacré par quelques hommes de la populace de Paris, après son duel avec M. Charles Lameth, au commencement de la révolution.

L'Idole et sa belle-fille partirent jeudi pour Plombières ; elles y trouveront mon neveu d'Aulan qui me viendra trouver dès que je l'appellerai ; il me marque une soumission, une tendresse qui mériteraient une meilleure succession.

Dites-moi naturellement si vous vous souciez de celle que je vous destine, et si vous ne vous sentez nulle répugnance que votre nom soit écrit dans un manuscrit qui ne pourra être ignoré (6); j'attends de votre franchise que vous me direz naturellement ce que vous pensez sur cela.

Je ne sais point faire de transition, il faut que j'aye la liberté de passer d'un sujet à un autre comme cela me vient.

M. de Beauvau m'envoya l'autre jour la relation du combat d'une de nos frégates nommée *la Belle Poule*, contre une des vôtres, (non pas *poule*, mais frégate). En lui répondant, il me souvint d'un vers de la Fontaine, je l'écrivis.

. . . . . . Une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

Cette citation a eu beaucoup de succès,

(6) Elle veut parler du legs qu'elle lui avait fait de tous ses manuscrits.

d'Alembert a daigné la trouver jolie ; il a fait plus, rencontrant Wiart dans les Tuileries, il lui a demandé de mes nouvelles. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau à vous apprendre.

Je suis tentée de vous envoyer des vers extrêmement bêtes de Marmontel, pour mettre au bas du portrait de d'Alembert ; je crains de vous les avoir déjà écrits.

Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire, et se cache à l'envie ;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu.

Je vais faire dans cet instant l'action la plus folle, je vais souper à Roissy (7) ; je vais avec une madame de Schouwaloff et peut-être avec son mari, les plus tristes et ennuyeux personnages ; je reviendrai avec eux, j'aurai fait dix lieues et passé quatre heures avec cette agréable compagnie pour aller trouver des personnes assez aimables, mais qui se soucient de moi *cosi cosi*, et dont je ne me soucie pas davantage ; cette action et beaucoup d'autres me démontrent bien que je n'ai pas le sens commun, mais je proteste bien affirmative-

(7) La maison de campagne de M. de Caraman.

ment que ce sera ma dernière sottise dans ce genre. Ces Schouwaloff sont des neveux de notre ami.

LETTRE CCCVII (*).

Paris, dimanche 2 juillet 1778.

Ah! vous n'êtes plus dans le doute ; vous n'auriez pas dû l'être il y a long-temps (1), c'est pour cela que je commençai ma dernière lettre où je répondais à vos questions sur cet article par cette espèce de dicton, *pourquoi le dire, on le voit bien*. Vous ne comprîtes peut-être pas ce que cela voulait dire, il m'en vint la pensée en relisant ma lettre ; mais les quatre pages étaient remplies ; il aurait fallu y ajouter une explication, ou en recommencer une autre, je n'en eus pas le courage, et vous

(*) Il faut qu'il y ait erreur dans la date de cette lettre du 2 juillet, puisque l'action entre l'amiral Keppel et la flotte française n'a eu lieu que le 27 de ce mois, et non de juin. Mais comme l'éditeur n'a pu parvenir à déterminer, avec la certitude qu'il aurait désiré, la véritable date de cette lettre, il l'a laissée telle qu'elle se trouve dans le manuscrit.

(1) Elle veut dire relativement à la paix ou à la guerre entre la France et l'Angleterre.

vous seriez bien passé que je l'aye aujourd'hui. Laissons cet ennuyeux verbiage et parlons du grand événement, du combat naval du 27 juin (2) à onze heures du matin, qui a duré trois heures; on prétend ici que nous avons eu tout l'avantage; mais comme il n'y a pas eu un vaisseau de pris de part et d'autre, cela n'est pas bien démontré; il n'y a que la volonté où nous étions de recommencer, et la retraite de votre flotte qui en soit un indice.

M. de Beauvau m'avait promis vendredi au soir qu'il m'enverrait une relation le lendemain, je l'attendais hier; je ne l'ai point reçue, si elle ne m'arrive pas par lui, je tâcherai de l'avoir par d'autres, et de la joindre à cette lettre. Voilà un grand événement, mais qui peut-être amènera la paix; je l'espère, non par raisonnement, mais par instinct. Je serais bien affligée que la guerre continuât, je ne prévois pas cependant qu'elle nuise à notre correspondance, et vous savez bien qu'elle ne dérangera rien à vos projets.

Milady Carlisle a reçu de son fils une lettre

---

(2) A Ouessant, entre le comte d'Orvilliers et l'amiral Keppel.

du 24 juin, datée de Philadelphie; il n'avait pas beaucoup d'espérance de réussir dans sa négociation; elle avait reçu aussi une lettre du Selwyn, il m'y faisait des compliments, je ne sais d'où vient il ne m'a pas écrit; il lui marque aussi qu'il passera par Paris en retournant à Londres. Je ne doute pas que je ne puisse trouver quelques occasions pour vous faire tenir la Bibliothèque des Romans, j'en ai quatre ou cinq feuilles que je ne saurais lire. Un de mes plus grands chagrins, c'est de ne trouver aucune lecture qui ne m'ennuie à la mort; je trouve que les vivants et les morts sont presque également ennuyeux; retomberai-je dans mes anciennes vapeurs? c'est là ma crainte, mais n'ayez pas peur que je vous en entretienne.

Mademoiselle Sanadon part mardi ou mercredi pour Praslin où elle restera quinze jours. L'habitude me l'a rendue nécessaire; je souffrirai de son absence. Mon neveu arrivera à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre; je ne sais s'il me sera d'une grande ressource. La liberté, qu'on regarde comme le plus grand bonheur, a bien ses inconvénients; être isolé ne me paraît pas un bien. Je serais portée à croire que des devoirs qui ne tien-

nent pas à la servitude sont nécessaires. Dans les couvents, le coup de cloche est ce qui rend la vie des religieuses supportable; le désœuvrement enfin ne me paraît pas un bien.

Les Mémoires de Rousseau ne paraissent point, on en a seulement la préface, je vous l'envoie ; je crains de vous l'avoir déjà envoyée.

Je ne fermerai cette lettre que ce soir, pour y pouvoir joindre la relation du combat; si je ne puis l'avoir aujourd'hui, je vous l'enverrai l'ordinaire prochain.

Lundi à 7 heures.

Il n'y a point eu hier de relation; il en doit paraître une cette après-midi, je vous l'enverrai jeudi : le temps presse, bon jour.

LETTRE CCCVIII.

Paris, 22 juillet 1778.

Je ne vous ai point écrit dimanche, parce que je n'eus point de vos lettres. Je me suis prescrit de suivre votre marche; vous avez mille rapports avec la Divinité, mais particulièrement celui, qu'on ne sait avec vous, non

plus qu'avec elle, si l'on est digne d'amour ou de haine. Votre lettre du 13 n'est arrivée qu'aujourd'hui 22. La correspondance ne sera point vraisemblablement interrompue; on ne peut, ce me semble, être plus en guerre que nous ne le sommes : si la paix succède, et que ce soit bientôt, ce ne sera pas selon toute apparence M. de Choiseul qui en aura l'honneur. M. de Maurepas se porte à merveille, et son crédit, loin de s'affaiblir, augmente tous les jours.

Notre ministère n'est pas brillant, mais ne vous paraît-il pas assez raisonnable? On aura un arrêt dans deux jours, que j'aurais pu vous envoyer aujourd'hui : les Necker, chez qui je soupai hier, me le devaient donner, je l'oubliai, mais vous l'aurez incessamment; il s'agit d'un grand changement dans l'administration. Je n'entreprendrai pas de vous dire quel il sera, je m'embrouillerais, et vous vous moqueriez de moi. Je pense quelquefois au genre d'esprit que la nature m'a donné, car l'art n'y a rien ajouté, et le nombre de mes années n'est pas assurément celui de mes connaissances. Je pense quelquefois dans mes insomnies aux différents jugements que l'on porte de moi; ils sont presque tous faux ; vous-même vous vous y trompez. Tout ce que je conclus sur mon

sujet, c'est que j'aurai mené une vie bien inutile, bien puérile, et que ce n'était pas la peine de me faire vivre aussi long-temps; il y a cependant un nombre de gens qui me croient beaucoup d'esprit, et ceux-là en ont si peu, qu'ils loueraient et approuveraient tout ce que je pourrais dire de bête et d'absurde.

Je me fais lire actuellement ma correspondance avec Voltaire; je ne doute pas qu'on ne fasse un recueil de toutes ses lettres; mon recueil en pourra fournir plusieurs de très-bonnes. Ce sera à vous à en faire le choix. J'aimerais fort à vous voir encore une fois, non pas par un mouvement de cette passion folle que vous me supposez toujours, et que vous croyez incurable, mais parce qu'à beaucoup d'égards je vous trouve du bon sens; je vous en trouverais peut-être encore davantage, si vous me disiez naturellement tout ce que vous pensez; mais la prévention que vous avez de mon imprudence, borne infiniment votre confiance, surtout par lettres.

A propos de cela, j'en ai un si grand amas des vôtres, que je compte les brûler; celles que j'aurais du plaisir à relire, et que j'ai remises entre vos mains, le sont, sans doute; celles qui subsistent dans les miennes, dont un grand

nombre sont remplies d'esprit et d'idées, ne sont pas propres à satisfaire mon amour-propre ni mes sentiments, *si sentiment y a.*

Mais, dites donc, est-ce que vous ne voyez ni n'entendez parler du *jeune duc?* Il a ici une correspondance très-établie, et à laquelle il est très-exact; c'est un homme d'esprit, sans doute; mais en le comparant à un ouvrage, est-il bien fini? N'y aurait-il pas quelques coups de crayon ou de rabot à y donner? Je crois son cœur excellent ainsi que sa morale, mais n'y a-t-il rien à désirer à son entendement? Je m'en rapporte à vous. J'aimerais bien à causer avec vous, et quoique vous détestiez la causerie, à ce que vous dites, vous vous en acquittez fort bien. Il n'y a que vous avec qui je puisse jaser, il n'y a que vous à qui j'écris sans peine et sans effort; toute autre correspondance me fatigue et m'ennuie; presque personne ne pense, et qui que ce soit ne dit ce qu'il pense; enfin, étant bien persuadée du peu que je vaux, je ne trouve néanmoins personne qui vaille quelque chose.

LETTRE CCCIX.

Paris, dimanche 23 août 1778.

Je fis hier un tour de force le plus singulier du monde; presque toutes mes connaissances sont absentes; j'avais la crainte de souper seule; j'écrivis à M. le Roy qu'il me ferait plaisir de me venir tenir compagnie; je ne comptais que sur lui, il vint. Madame de Mirepoix vint en visite; je lui proposai de rester à souper; elle s'excusa sur ce qu'elle avait promis à madame de Tavannes (1) de souper chez elle. Faites-la venir. — Cela ne se peut, dit-elle, nous devons aller chez Nicolet (2) voir le Siége d'Orléans. — Je vous y accompagnerai. — Bon, cela n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est si vrai. Elle envoya son carrosse à madame de Tavannes; nous soupâmes, et je fus avec elles, M. le Roy et mon neveu, chez Nicolet, à ce fameux Siége. Je ne m'y ennuyai point, j'aime la musique militaire, c'est-à-dire le bruit: on ne parle ni ne chante à ce spectacle, il n'est que pantomime, la musique n'est

(1) Née de Levy.

(2) Théâtre des boulevarts.

que les vaudevilles les plus anciens ; beaucoup de tambours, de timbales, de bruit, de tintamarre. On me disait ce que l'on voyait, cela me fit passer une soirée toute aussi amusante pour le moins que celle que j'avais passée la veille à jouer au loto.

J'ai commencé la lecture de votre Histoire d'Amérique, mais je ne puis m'intéresser à tous ces événements ; les seules lectures qui m'amusent ce sont les mémoires, les vies particulières, les lettres et les romans : tout ce qui est histoire d'une nation me paraît un recueil de gazettes, que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes et faire briller leur esprit. J'ai relu ces jours-ci le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personnalité et vanité à part, j'en ai été très-contente ; elle pourrait soutenir l'impression ; ce ne sera cependant pas certainement de mon vivant, mais je la laisserai à la grand'maman(3). Il y a plus de quatre-vingts lettres de Voltaire à elle et d'elle à Voltaire.

Vous ne me dites rien de votre santé, est-ce bon signe ? n'avez-vous point d'annonce de goutte ?

---

(3) Elle a changé depuis de sentiment ; car elle a laissé toutes ces lettres à M. Walpole.

LETTRE CCCX.

Dimanche 6 septembre 1778.

Je suis fort aise que la grande chaleur vous ait été favorable, mais la voilà passée, et le froid qui y a succédé a été plus vif qu'on ne s'y attendait; il a fallu faire du feu. J'ai tenu parole, et le premier jour que j'en ai allumé tout a été consumé (1); il ne reste plus aucune trace, si ce n'est un certain portrait, dont l'objet et l'auteur sont anonymes et ne seront point reconnus. Depuis dix jours, c'est-à-dire depuis le 25 du mois passé, j'ai été fort incommodée, j'ai gardé la chambre et presque toujours le lit. Je me porte mieux aujourd'hui, j'ai dormi cette nuit, ce qu'il y a long-temps qui ne m'était arrivé.

Je suis fort de votre avis sur tout ce que vous me dites de vos lectures, excepté sur le livre de M. Gibbon; j'ai essayé à plusieurs reprises de le lire; et le livre me tombe des mains. Il paraît deux nouveaux volumes de votre Shakespear : le premier contient Coriolan, qui

---

(1) C'étaient toutes les lettres qu'elle n'avait pas renvoyées à M. Walpole.

me semble, sauf votre respect, épouvantable, et qui n'a pas le sens commun. La seconde pièce est Macbeth; on la lit avec horreur et effroi, et intérêt. Je lis actuellement Cymbeline, qui m'intéresse et me plaît.

Jamais je n'ai tant lu et jamais je n'ai eu moins de plaisir à lire; jamais je n'ai eu tant besoin de société, et jamais la société ne m'a paru moins agréable. C'est ma faute, me direz-vous; vous me démontrerez que ce sont mes défauts et non ceux des autres qui me rendent malheureuse. Je vous croirai volontiers, et il en résultera que pouvant moins me séparer de moi que de qui que ce soit, je serai encore plus malheureuse. Je n'ai qu'à me corriger, me direz-vous; c'est ce qui est impossible. Si je pouvais devenir dévote, c'est tout ce qu'il y aurait de plus heureux. Ce ne serait certainement pas une fausse honte qui m'en détournerait; car quoique ma sincérité et ma vérité m'ayent causé et me causent journellement bien des chagrins et des dégoûts, je ne m'en départirai jamais. Je hais tant les masques, que quelque hideuse que je puisse être, je n'en porterai jamais: j'ai trop de mépris pour ceux qui en font usage. J'ai perdu mon dernier ami en perdant Pontdeveyle; il n'était point ai-

mable, j'en conviens, mais je le voyais tous les jours; il était de bon conseil, je lui étais nécessaire, et il me l'était aussi. Aujourd'hui je ne tiens à rien, je n'ai que ma valeur intrinsèque, et c'est être réduite à moins que rien.

Je ne sais si nous aurons la guerre ou la paix, notre ministère a l'air assez sage, mais je ne m'y connais pas.

LETTRE CCCXI.

Dimanche 20 septembre 1778.

Ma petite maladie a été assez longue, elle a duré près d'un mois; je la crois finie; elle m'a fait faire le dernier pas à la décrépitude. Je suis maigrie, faible, et mon âme a pris à peu près la même allure que mon corps; je projette cependant de sortir mardi, et ce sera la première fois depuis un mois. J'ai soupé tous les jours chez moi, et j'ai eu presque tous les jours compagnie; mon neveu qui est ici depuis les premiers jours d'août, me paraît déterminé à faire venir sa femme, et à ne me plus quitter; c'est un homme très-doux, sans prétentions, sans affectation; il n'est ni embarrassé, ni empressé; ce n'est pas un grand

génie, ce n'est pas un grand esprit, mais il a le sens droit; ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il a une fort mauvaise santé; il est forcé à vivre de régime, et à se coucher de très-bonne heure; il aime beaucoup sa femme, il est nécessaire qu'elle vienne ici pour qu'il y reste, et comme ils ne sont pas riches, ce sera pour moi une assez grande augmentation de dépense; mais il m'est nécessaire de tenir à quelque chose et d'être soignée. C'est assez vous parler de moi.

Je pense sur Don Quichotte tout comme vous, il n'y a que le premier volume de supportable, et qui ne fait rire que la première fois. L'article des lectures me désole, je n'en trouve presque aucune d'intéressante, et c'est pour moi un véritable malheur.

Je viens de recevoir une lettre du camp du maréchal de Broglio (1). On y fait les plus belles manœuvres, il restera assemblé tout ce mois-ci; les plus grandes, belles et jolies dames y ont suivi leurs maris. Le maréchal de Broglio y tient un état magnifique; M. et madame de Beauvau y font la meilleure chère.

---

(1) A Bayeux, en Normandie, où le maréchal de Broglio commandait une armée d'observation.

Notre cour s'établira à Marli tout le mois d'octobre. Il y aura pendant ce temps-là assez de monde à Chanteloup, il s'y fera le mariage de la fille aînée de M. de Stainville avec le fils unique de M. de Choiseul la Baume (2). Vers la fin de ce mois d'octobre, tout le monde se rassemblera, toutes les campagnes seront finies, et peut-être alors tout le monde sera d'accord, c'est-à-dire nos deux nations; je le souhaite fort et je l'espère.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Pétersbourg du bon Schouwaloff. Il est dans la plus haute faveur, l'impératrice l'a fait son grand chambellan. Le premier jour qu'elle lui fit prendre du thé avec elle, elle lui dit: Je veux que vous soyiez à votre aise avec moi, comme vous l'étiez avec madame du Deffand.

Il m'envoie des peaux de renard bleues pour me faire une pelisse. Nous avons ici son neveu qui est fort riche, fort laid, bel-esprit et point du tout aimable; sa femme est fort polie, fort malade et fort insipide.

---

(2) Qui, en 1785, fut créé duc de Choiseul, après la mort du duc de Choiseul ministre.

LETTRE CCCXII.

Samedi 24 octobre 1778.

Ce n'est point notre gouvernement qui nuit à notre correspondance, ce ne sont point les bureaux qui examinent nos lettres, c'est le vent qui nous est contraire, il doit par conséquent vous être favorable. La lettre que je devais recevoir dimanche, je ne l'ai reçue que le mardi.

Je ne sais d'où vient, mais j'imagine que vous craignez le retour de la goutte; vous terminez votre dernière lettre d'une façon plus brusque qu'à l'ordinaire; si c'est une vision, tant mieux; vous me la pardonnerez, ainsi que bien d'autres.

Je ne vous ai point assez parlé de M. Selwyn. Je vous ai mandé son arrivée (1), mais je ne vous ai point raconté qu'en faisant sa route, il a passé par Grignan; qu'il a été reçu dans le château par une sorte d'intendant, ou de concierge, qui lui a donné une chambre pour passer la nuit, la même où madame de Sévi-

(1) Dans une lettre qu'on ne publie point, parce qu'elle ne contient, d'ailleurs, rien d'intéressant.

gné est morte ; qu'il y a vu son portrait (2), celui de madame de Grignan, et ceux de tous les Grignan dont elle parle dans ses lettres. De plus, il lui a fait présent d'un petit cabinet d'ébène qui lui a appartenu ; il doit le recevoir ici incessamment, il me le confiera jusqu'à ce qu'il revienne le chercher dans le mois d'avril qu'il passera par Paris pour aller recevoir à Lyon sa petite-fille (3), qu'il mettra à Panthemont. Soyez sûr que son principal séjour sera à Paris, jusqu'à ce qu'il puisse emmener cet enfant à Londres. C'est bien cette passion qu'on peut traiter d'ineffable.

Dimanche 25.

Voilà le quatrième dimanche qu'il n'arrive point de courrier. Je dirai sur le vent ce que Pauline dit sur Polyeucte :

. . . . Mon devoir ne dépend pas du sien,
Qu'il y manque s'il veut, je veux faire le mien.

---

(2) Ce portrait est un admirable original peint par Mignard, et se trouve actuellement à Nice, entre les mains du comte de Châteauneuf, de qui le père avait épousé mademoiselle de Vence, l'arrière-petite-fille de madame de Sévigné.

(3) Mademoiselle Fagniani, qui fut mariée depuis au comte d'Yarmouth, fils unique du marquis d'Hertford.

Ainsi, contre vent et marée, je composerai une épitre pour la poste du lundi, c'est-à-dre tant que vous n'en serez pas fatigué, et ennuyé.

Je viens d'écrire au Schouwaloff, pour le remercier d'une fourrure de renard bleue qu'il m'a envoyée; je lui dis qu'il y a souvent un article pour lui dans vos lettres.

J'écris aussi à M. Fullarton qui m'a fait présent d'une garniture de cheminée de sept vases étrusques, sur lesquels il y a de très-jolies peintures; je crains que cela ne soit fort cher.

Vous ne m'avez point mandé si milord North était à votre fête, et vous n'êtes point entré dans les détails que vous m'aviez promis. J'aime les minuties, parce que j'aime tout ce qui ressemble à la causerie.

Tout Chanteloup reviendra cette année un mois plus tôt que la précédente, et cela à cause des couches de la reine. M. de Maurepas a un accès de goutte assez fort, ce qui inquiète bien des gens, et de bien des façons différentes.

Adieu, jusqu'au jour des morts.

LETTRE CCCXIII.

Paris, dimanche 8 novembre 1778.

Vous voilà donc pris de votre détestable goutte ! je le prévoyais ; la nouvelle ne m'a donc pas surprise, mais elle ne m'en a pas moins affligée.

Je crois que le Selwyn partira d'aujourd'hui ou de demain en huit ; il sera en état de répondre aux questions qu'il vous plaira de lui faire sur moi, il m'a vue tous les jours. Il se plaît ici parce que sa petite-fille doit y venir l'année prochaine ; il n'a d'autre idée, d'autre pensée et d'autres sentiments qu'elle. Qu'on m'explique cela, on me fera plaisir ; je ne sais d'où cela vient, à quoi cela tient, où cela va : y a-t-il bien loin de là à l'amour de Dieu tel que l'entendent les quiétistes ?

Je suis fâchée, mon ami, de vous avoir écrit quelques lettres qui vous auront déplu ; je ne suis pas maîtresse de mon humeur, je ne puis pas plus la cacher que la réprimer. Mes lettres vous doivent être désagréables, vous voudriez qu'elles ressemblassent à celles de madame de Sévigné. Indépendamment que je n'ai pas son

esprit, je n'ai pas l'âme qu'elle mettait à tout, l'intérêt qu'elle prenait à tout ce qu'elle voyait. Moi, je suis d'une indifférence extrême pour tout ce qui arrive, un assez grand mépris pour tout ce que j'entends, nul désir de le répéter; et puis je suis retenue de vous parler des uns et des autres, parce que vous inféreriez de tout ce que j'en dirais, des motifs qui tourneraient à mon désavantage. Vous avez beaucoup de penchant à me croire non seulement jalouse, mais envieuse; avouez la vérité, vous m'aviez crue meilleure dans les commencements de notre connaissance, que vous ne me trouvez aujourd'hui? La résolution où vous êtes de ne me plus jamais voir, et l'aveu que vous ne voulez pas m'en faire, mais que vous sentez bien que je devine, met une sorte de brouillard dans vos dispositions pour moi, qui vous fait mal interpréter tout ce que je vous dis.

Est-ce là de la métaphysique? j'en ai peur. Adieu, à demain matin.

LETTRE CCCXIV.

Paris, mercredi 11 novembre 1778.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, et j'en suis presque aussi fâchée que si j'avais la certitude qu'il m'eût apporté de vos nouvelles. Ah! que huit jours paraissent longs à passer quand on est dans l'inquiétude!

J'aurais du plaisir à vous écrire, si je pouvais me flatter que votre état fût assez bon pour que ma lettre ne vous importunât pas, et pouvoir la remplir de quelque chose qui pût vous amuser. Je ne saurais me persuader que vous puissiez prendre quelque part à tout ce qui se passe ici. Qu'est-ce que cela vous fait, par exemple, que le prince de Lambesc soit tombé de cheval et qu'il se soit cassé un petit os du bras gauche? que la fille de mon voisin M. de Grave épouse le frère de M. de Cambis, beau-frère de mon amie? que milady Carlisle parte ces jours-ci pour s'aller établir à Avignon, d'où ma nièce madame d'Aulan reviendra et logera à Saint-Joseph, dans un logement que je loue tout meublé? elle et son mari seront pour moi ce que sont les haies

qu'on place sur les grands chemins bordés de précipices, elles ne garantissent pas du danger, mais elles en diminuent la frayeur. J'attends cette nièce au printemps, je m'accommode assez bien de son mari. — Je m'occupe actuellement à empaqueter les brochures que je vous envoie.

Si vous m'aimez un peu, et c'est ce dont je ne doute pas, prouvez-le-moi en me donnant de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et dans quelque langue que ce puisse être; je vois des gens de toute nation, et le vrai moyen de me les rendre agréables, c'est de les rendre vos traducteurs.

Voici deux petits quatrains à l'occasion de l'élection d'un successeur à l'Académie pour la place de Voltaire:

QUATRAINS.

Pour faire un nouveau choix ne vous tourmentez plus:
Sans scrupule, Messieurs, restez à votre nombre.
Vous ne blesserez point vos antiques statuts;
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre?

Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil?
Tout choix serait un choix impie.
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé la Pie.

LETTRE CCCXV.

Mardi 8 décembre 1778.

Madame Damer part demain ; ne serait-il pas ridicule qu'elle ne vous portât rien de moi? Vous pourriez vous passer d'une lettre ; je vous en accable depuis un mois, et depuis un mois je n'en reçois pas de vous ; c'est-à-dire du moins bien peu, et ce peu vous a beaucoup coûté.

Je ne voulais pas vous envoyer la lettre de la Czarine à madame Denis, par la raison que je vous ai dit qu'elle est dans notre Mercure, et qu'elle ne vaut pas le port qu'elle vous aurait coûté ; mais comme vous n'avez peut-être pas ce Mercure, je vous l'envoie par madame Damer avec une feuille des Romans. J'ai bien de l'impatience de recevoir une lettre de Selwyn; s'il me tient parole, il ne me laissera rien ignorer, il satisfera ma curiosité sur tous les points. Vous vous doutez bien de celui qui m'intéresse le plus, et tout bien pesé et examiné, il pouvait bien être le seul ; c'est de vous, de votre santé, de votre nouvelle

maison (1), des questions que vous lui aurez faites, de tout ce que vous lui aurez dit. Dites-lui que vous approuvez son projet de m'écrire souvent, et que je lui marquerai ma reconnaissance par les attentions que j'aurai pour sa petite-fille.

Voulez-vous que je vous dise nos nouvelles ? je vous préviens qu'elles ne vous feront rien. Ne vous ai-je pas déjà mandé le mariage du duc d'Elbœuf (2), second fils de madame de Brionne, avec mademoiselle de Montmorenci, fille unique du prince de Montmorenci et de mademoiselle de Wassenaar? Elle a quarante mille écus de rente aujourd'hui, et en aura peut-être le double après la mort de M. de Wassenaar (3) son oncle ; sa mère a fait un mariage de garnison. Elle est actuellement dans un couvent à Bruxelles (c'est de la fille dont je parle), elle arrivera le mois prochain à Paris , se mariera le lendemain

---

(1) M. Walpole venait de se transporter de son hôtel d'Arlington-Street, à celui de Berkeley-Square, où il continua à demeurer jusqu'à sa mort.

(2) En se mariant il prit le titre de prince de Vaudemont.

(3) D'une ancienne et riche famille des ci-devant Provinces-Unies.

de son arrivée ; madame de Brionne la logera et la nourrira.

Le fils (4) du comte de Talleyrand épouse mademoiselle de Vierville, héritière de Sénozan (5), qui a des richesses immenses.

Il y a une tragédie nouvelle dont le titre est *OEdipe chez Admète.* Tout le monde y fond en larmes ; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai.

La reine n'accouche point, ce qui me déplaît beaucoup.

Adieu. Il n'est pas impossible que, si j'ai demain une lettre de vous, vous en ayiez encore bientôt une de moi.

---

(4) Le comte Archambaud de Périgord, de l'illustre maison des Talleyrand.

(5) Fille unique de M. de Vierville. Elle avait perdu son père et sa mère, lorsqu'elle hérita de toute la fortune de son grand-père, M. de Sénozan, qui avait été receveur-général du clergé.

Lettre de l'impératrice de Russie à madame Denis. De Pétersbourg, le 15 octobre 1778. Sur l'enveloppe pour adresse, qui est de la propre main de sa majesté impériale, comme le reste de la lettre, il est écrit :

« *Pour madame Denis, nièce d'un grand homme qui* » *m'aimait beaucoup.*

« Je viens d'apprendre, Madame, que vous » consentez à remettre entre mes mains ce » dépôt précieux que monsieur votre oncle » vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes » sensibles ne verront jamais sans se souvenir » que ce grand homme sut inspirer aux hu- » mains cette bienveillance universelle que » tous ses écrits, même ceux de pur agrément, » respirent, parce que son âme en était pro- » fondément pénétrée. Personne avant lui » n'écrivit comme lui ; à la race future il ser- » vira d'exemple et d'écueil. Il faudrait unir » le génie et la philosophie aux connaissances » et à l'agrément, en un mot être M. de Vol- » taire pour l'égaler. Si j'ai partagé avec toute » l'Europe vos regrets, Madame, sur la perte » de cet homme incomparable, vous vous êtes » mise en droit de participer à la reconnais- » sance que je dois à ses écrits. Je suis sans

» doute très-sensible à l'estime et à la confiance
» que vous me marquez; il m'est bien flatteur
» de voir qu'elles sont héréditaires dans votre
» famille. La noblesse de vos procédés vous
» est caution de mes sentiments à votre égard.
» J'ai chargé M. Grimm de vous en remettre
» quelques faibles témoignages, dont je vous
» prie de faire usage. »

Signé CATHERINE.

LETTRE CCCXVI.

Dimanche 20 décembre 1778,
à 5 heures après midi.

JE suis bien contente de vous, parce que vous m'assurez que vous êtes content de moi; vous auriez toujours dû l'être. Ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est le meilleur état de votre santé. Si je dois vous en croire, vous êtes presque entièrement guéri. Je suis fâchée que vous ayiez fatigué votre pauvre main à m'écrire une aussi longue lettre.

Parlons présentement de mes oreilles. Je voudrais bien que ce fût une vision; le mal est encore supportable, mais il en arrivera comme de mes yeux, et par la même cause,

à laquelle on ne peut apporter de remède. Tous mes sens périront avant moi, nous verrons ce que deviendra mon âme, qui selon moi doit être l'accord parfait de nos cinq sens. Jusqu'à présent je n'y trouve pas de grands changements, du moins je ne m'en aperçois pas; mais je répète souvent ces vers de Saint-Lambert, qu'avec raison vous trouvez fort tristes :

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours, etc.

Je prends des arrangements autant qu'il m'est possible pour apporter quelque remède aux malheurs que je prévois; j'ai déjà fait venir mon neveu à Paris, je vais louer pour lui l'appartement au-dessus de mademoiselle de Courson; sa femme y viendra après Pâques; elle sera presque toujours à Mont-Rouge chez mon frère; son mari ira et viendra; je pourrai y aller souper tant que je voudrai; le mari et la femme seront contents de n'être point séparés, et seront compagnie l'un pour l'autre, et ils le seront pour moi tous les deux, ou l'un et l'autre séparément, quand, et comment il me conviendra; je prends mes précautions comme madame Pinbèche, qui ne veut pas être liée. Enfin, mon ami, ayant eu le mal-

heur de naître, et ayant présentement celui d'une extrême vieillesse, je m'arrange le mieux qu'il m'est possible pour supporter ces tristes et ennuyeuses dernières destinées.

De ce moment-ci ma vie est assez agréable; le retour des Choiseul, toutes mes autres connaissances rassemblées me fournissent de la dissipation; mais de telles ressources ne sont, en comparaison de celles dont vous me seriez, que ce que sont, dit-on, les péchés véniels, en comparaison d'un péché mortel. Cette comparaison ne s'éloigne pas de vos idées, qui certainement ont été bien folles et bien injustes.

Reprise à 9 heures du soir.

J'ai été interrompue par des visites successives les plus sottes et les plus ennuyeuses du monde, et qui m'ont abasourdie; je n'ai plus d'idées ni de papier. Adieu.

J'oubliais de vous mander l'accouchement de la reine; ce fut hier samedi 19, que les douleurs lui prirent à trois heures du matin; elle accoucha à onze heures et demie. Soit qu'elle n'eût pas été saignée dans son travail, soit que, par la quantité de monde qu'il y avait dans sa chambre, l'excessive chaleur portât

son sang à la tête, elle perdit connaissance, perdit beaucoup de sang par la bouche; il fallut la saigner du pied sur-le-champ, c'était absolument nécessaire, n'ayant pu être délivrée; elle le fut après parfaitement, mais il y eut quelque intervalle entre l'accouchement et le délivre; elle fut tranquille jusqu'à sept ou huit heures du soir qu'elle se trouva encore un peu mal, et qu'on délibéra si on ne la saignerait pas encore une fois; elle ne le fut point; elle a dormi huit heures cette nuit, et elle se porte parfaitement bien. Voilà un détail dont vous vous seriez bien passé; en le relisant je vois que j'oublie de vous dire que c'est d'une fille (1) qu'elle est accouchée. La consternation en aurait été grande, si celle qu'a causée son accident n'avait pas prévalu.

Est-il vrai que M. le duc de Richmond a fait un parallèle de milord North et de M. Necker? Pourquoi cela? Comment se porte-t-il actuellement? Si vous en trouvez l'occasion, parlez-lui de moi.

---

(1) Qui fut appelée *Madame*.

LETTRE CCCXVII.

Paris, 8 janvier 1779.

Enfin votre lettre du 27, que j'aurais dû recevoir dimanche dernier, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui vendredi 8. J'en étais, je vous assure, bien inquiète. Je vois que vous ne vous portez pas encore fort bien, et que vous faites des projets de retraite, c'est-à-dire de vous réduire à voir peu de monde ; vous ne l'exécuterez pas ; on se laisse entraîner, et il ne faut pas conclure de ce qu'on voit faire, que l'on fasse toujours ce qui est le plus agréable. J'en sais l'expérience ; je voudrais n'avoir jamais chez moi à mes soupers des mercredis et vendredis que douze personnes, ou au plus quinze; j'en ai très-souvent plus de vingt. Jugez comme cela va à mon logement. C'est un inconvénient qu'il est impossible d'éviter quand on a des jours marqués, où plusieurs personnes ont droit de venir sans être priées. Comme vous aimez les noms propres, je vais vous faire la liste de ceux qui ont le privilége de venir chez moi. Mesdames de Luxembourg, de Lauzun, duchesse de Bouflers, comtesses (*de Boufler*s)

belle-mère et fille, M. et madame de Broglio, M. et madame de Beauvau, mesdames de Cambise, de Mirepoix, de Boisgelin, d'Ossonville (1), de Vierville, de Barbantane (2). Voilà à peu près les femmes, sans compter les extraordinaires, que l'on est quelquefois obligé de prier. Les hommes sont quatre ou cinq diplomatiques, autant d'évêques: à propos d'eux, M. de Mirepoix (*l'evêque*) est à Paris; il m'a demandé de vos nouvelles.

Janvier 9.

Je ne continuerai pas la litanie, mais je vous parlerai de M. Colonna (3), je l'eus hier au soir; il fit le wisk de madame de Luxembourg; on lui trouve une figure agréable, l'air et les façons nobles, il parle bien notre langue, mais il a de l'accent, quoique je vous aye dit qu'il n'en eût pas; il ne vous connaît

(1) La comtesse d'Ossonville, fille du comte de Guerchy, qui avait été ambassadeur de France en Angleterre.

(2) Madame de Barbantane, née de Vierville.

(3) Un fils cadet de l'illustre maison de Colonna à Rome, à qui M. Walpole avait donné, à la demande de S. A. R. la duchesse de Glocester, des lettres d'introduction auprès de madame du Deffand.

presque pas, il est fort attaché au duc (*de Glocester*).

Il paraît un recueil des éloges que d'Alembert a lus à l'Académie, des académiciens qui ont eu quelque célébrité. Rien n'est plus fastidieux, je vous assure; le style est froid, gêné; il veut être fin et épigrammatique, et il n'est que plat, commun, et recherché. Enfin on ne sait que lire, et j'ai le malheur de ne point aimer l'histoire, la morale, et la poésie.

Vous dites que vous apprenez que je mène une vie agréable, et qu'il est fâcheux pour vous que je prenne les moments où je m'ennuie pour vous écrire. Faut-il que je vous rappelle quelle est ma situation, mon âge, la perte de la vue, la crainte de perdre l'ouïe? d'autres malheurs dont je m'interdis de vous parler, mais qui m'occupent plus vivement quand je me mets à vous écrire; Paris, Londres, l'Océan entre eux, la guerre? Si j'ai des moments de distraction, ils sont courts; et puis n'est-il pas triste de se contraindre, et de s'interdire de parler de ce qui affecte le plus? Votre caractère vous dégage de tout, la gaîté peut vous être naturelle, moi je suis mélancolique, nos caractères ne se ressemblent

point; vous avez raison de le dire; je n'ai pas eu le choix; mais quand j'aurais mieux choisi, combien cela aurait-il à durer?

LETTRE CCCXVIII.

Mercredi 17 février 1779.

Vous me faites un sensible plaisir de m'apprendre toutes vos nouvelles. Je partage la joie qui règne dans Londres (1); on s'est intéressé ici à l'amiral Keppel autant qu'aucun bon Anglais. Mais Palliser et ses consorts ne seront-ils point punis? On débitait hier ici que milord Sandwich avait donné sa démission, et qu'on allait couper la cuisse à Palliser. Je crus que c'était par sentence des juges; on me dit que c'était par celle des chirurgiens; que la blessure qu'il avait à la cuisse s'était rouverte, qu'il y avait la gangrène, et qu'on la lui allait couper. Personne ne le plaindra. Mais qui commandera vos flottes? On dit

(1) La joie occasionnée par la décharge honorable de l'amiral Keppel, des griefs portés contre lui par sir Hugh Palliser, qui commandait en seconddans l'engagement d'Ouessant; avec la flotte française sous les ordres du comte d'Orvilliers.

ici l'amiral Howe. Vous me ferez un vrai plaisir, si vous voulez bien m'informer de tout ce qu'il y aura à savoir; je prends autant d'intérêt à votre pays qu'au mien propre, tirez-en la conséquence.

J'ai été assez heureuse de rendre au Selwyn un assez grand service; j'en reçois une lettre de remercîments, pleine de lieux communs de reconnaissance; pas un mot de détails sur ce qui se passe à Londres, si ce n'est en gros qu'on n'est point en sûreté dans les rues (2); qu'il déteste ce tumulte et cet esprit de révolte; il donne toute préférence à notre gouvernement.

Si tout ceci pouvait amener la paix, j'aurais une grande joie, quoique j'eusse bien peu à y gagner. Je crois vous voir dans les rues de Londres avec toute l'activité que je vous connais.

Faites mes compliments au jeune duc, c'est pour lui un jour de triomphe. Votre parlement va devenir curieux.

---

(2) Il paraît que M. Selwyn avait donné un récit exagéré de l'attroupement des matelots qui, après la décharge de l'amiral Keppel, avaient voulu forcer les maisons et avaient contraint tout le monde à paraître dans la rue, pour partager leur tumultueuse joie.

Je ne saurais trop m'inquiéter de ce qui se passe à Edimbourg (3); cela n'est peut-être pas d'une bonne catholique, mais nous autres catholiques, nous ne sommes pas en droit de reprocher aux autres leur intolérance.

Vous savez sans doute le retour de M. de la Fayette (4). Il arriva jeudi 11, à deux heures après minuit, et débarqua à Versailles chez le prince de Poix qui donnait un bal; il fut se coucher, et le lendemain vendredi, il eut un entretien de deux heures avec M. de Maurepas. Il revint l'après-dîner à Paris; il n'a point vu le roi, et il a ordre de ne voir personne que ses parents, mais il en a tant, que c'est à peu près toute la cour: il est neveu, à la mode de Bretagne, de l'Idole; en conséquence il soupa chez elle dimanche avec une apparence de secret, elle était *visiblement cachée* (c'est une expression de Pontdeveyle dans *le Fat puni*).

(3) Des émeutes plus sérieuses eurent lieu à Edimbourg, où l'on incendia une chapelle catholique nouvellement bâtie, et où l'on maltraita tous ceux qu'on supposa vouloir favoriser le bill déposé au parlement pour demander la révocation de quelques lois pénales contre les catholiques romains.

(4) D'Amérique.

Ne me dites jamais de bien de mes lettres ; surtout en les comparant aux vôtres ; je n'ai d'esprit qu'en épiderme, cela n'est que trop vrai, ni énergie, ni jugement, ni raison, enfin je suis lasse et dégoûtée de moi autant qu'on peut l'être. N'est-ce pas en effet un grand manque d'esprit, de craindre autant l'ennui, n'être occupée que de ce qui peut m'en garantir, d'imaginer des ressources qui sont assez semblables à celles de Gribouille (5)? Je ne saurais me suffire à moi-même ; enfin si je ne suis pas tout-à-fait bête, je suis complettement sotte. Il faut que vous soyiez aussi indulgent que notre bon Sauveur l'était avec la Magdeleine ; et par la même raison vous seul soutenez mon peu de courage, et tant que vous ne dédaignerez pas ma correspondance, je tâcherai de me supporter.

Je ne saurais écrire à Lindor, ses lettres sont très-ennuyeuses ; il promet de dire bien des choses, et ne dit jamais rien, il ne fait que rabâcher. Il prétend que vous vouliez me rapporter quelques-uns de ses bons mots, mais que vous étiez embarrassé pour les traduire.

---

(5) *Qui se jetait dans l'eau de peur de la pluie*, proverbe français.

J'ai trouvé vos jugements sur l'article de madame de Sévigné parfaitement justes. Mon Dieu, mon Dieu, amitié à part, je donnerais toutes choses au monde pour causer avec vous. Croyez-moi, rien n'est si vrai, il n'y a personne ici, je dis personne à qui on puisse parler. Vous voudriez peut-être qu'il y en eût une qui ne pût pas écrire, et que cette personne fût moi. Vous me promettez une lettre pour dimanche, je l'attends avec impatience.

LETTRE CCCXIX.

Lundi 8 mars 1779.

Je viens de recevoir votre lettre. Vous condamnez mes arrangements avec mon neveu; vous dites que deux mille écus, c'est acheter bien cher une mauvaise compagnie; vous croyez peut-être que cet argent de plus dans ma dépense m'en procurerait une meilleure; en cela vous vous trompez. Quand j'aurais un souper tous les jours de la semaine, je n'éviterais pas la solitude; je puis compter sur plusieurs personnes deux ou trois jours par semaine; mais comme je n'ai point de complaisants, ni de connaissance qui n'en ait infi-

niment d'autres, je suis presque assurée d'être réduite à être seule les autres jours. Vous n'avez pas tort de dire que je vois tout en noir, et qu'en cela vous êtes bien différent de moi. Vous n'êtes point octogénaire, ni sourd, ni aveugle; vous avez une famille nombreuse; vous avez des talents, des goûts que vous pouvez satisfaire, je n'ai rien de tout cela. Je serais trop heureuse, malgré ma situation, si je pouvais me conduire par vos conseils, et être gouvernée par vous; cela ne se peut pas. Je me reproche de vous ennuyer en vous racontant mes peines et mes embarras; mais je me laisse entraîner par le besoin que j'ai de m'épancher; j'imagine que cela me soulage, j'éprouve souvent que cela produit l'effet contraire, que je vous dégoûte de ma correspondance qui vous attriste et vous ennuie; mais ayant commencé à vous raconter ma situation présente, souffrez que je continue.

Mes arrangements avec mon neveu ne sont point indissolubles; sa femme viendra passer l'été ici, je connaîtrai l'effet qu'elle fera dans ma vie, je serai la maîtresse de la garder, si elle me convient, et elle retournera à Avignon dans le mois d'octobre ou de novembre, s'il en arrive autrement; enfin je ne suis point liée,

ils auront un appartement à Saint-Joseph, que je loue pour eux pour l'espace de deux ans: s'ils s'en retournent cet automne, ils pourront revenir dans le printemps de l'année suivante; enfin ce n'est pas par ma volonté, ni mes désirs que je suis parvenue à une si grande vieillesse, je la supporte, ou plutôt je la traîne le moins mal qu'il m'est possible. Ceux qui, comme vous, n'ont pas le malheur de savoir tout ce que je pense, et qui ne voient que l'extérieur de la vie que je mène, me croient heureuse; on loue quelquefois ma gaîté. D'où vient, me direz-vous, ai-je en vous une confiance qui vous est à charge? Ah! mon ami, j'ai tort.

Le Selwyn me mande qu'il partira cette semaine; s'il n'est point encore parti, et que vous le puissiez voir, dites-lui que je crois avoir trouvé une maison qui lui conviendra.

LETTRE CCCXX.

Samedi 13 mars 1779.

Je vous écris aujourd'hui, parce que je me trouve seule. Il est vrai qu'en attendant à demain j'aurai vraisemblablement une de vos

lettres, et par conséquent plus de matière pour remplir celle-ci. Mais aussi je pourrais bien n'en pas recevoir, vu l'irrégularité des courriers. Enfin me voilà à vous écrire, je pourrais vous dire, et *je finis n'ayant rien à vous dire.* C'est une citation d'une petite-fille qui écrivait à son frère : Je vous écris parce que je ne sais que faire, et je finis, etc.

Votre M. Colonna plaît assez à ceux qui le voient chez moi ; sa figure est bien, son son de voix est désagréable ; il sait assez bien notre langue ; il est extrêmement poli ; son maintien et ses manières sont nobles ; il joue au wisk, fait la partie de madame de Luxembourg chez moi tous les vendredis ; il va souper chez elle pour le moins une fois la semaine ; voilà où se borne ce que je fais pour lui.

J'ai un grand chagrin, j'ai perdu vos petits ciseaux ; je ne les ai prêtés à personne ; il faut, qu'en les mettant dans ma poche, ils soient tombés par terre sans que je m'en sois aperçue; ce n'est pas chez moi, parce qu'on les aurait retrouvés. Je les aimais d'autant plus qu'ils donnaient le démenti à la superstition, qu'il fallait se garder de recevoir des ciseaux de ses amis, parce qu'ils coupaient l'amitié.

Dimanche 14.

Le courrier manque, je ne comprends rien à ces irrégularités ; elles rendent notre correspondance beaucoup moins agréable. N'ayant point de lettres nouvelles, je vais relire votre dernière. Elle est lue, et à cette seconde lecture je la trouve encore meilleure que je ne l'ai trouvée à la première. Ah ! oui, je vous trouve très-philosophe ; toutes vos réflexions sont justes et sages ; mais êtes-vous heureux ? ce doit être le but de la philosophie, et la preuve qu'on la possède. Pour moi, j'en suis bien loin, mon caractère y est un obstacle invincible ; toutes mes réflexions sont semblables aux vôtres, mais mon caractère s'oppose à les suivre, et je m'aperçois avec grande honte et chagrin, que je suis plus imparfaite que jamais ; j'ai continuellement besoin de me rappeler mon âge, et ce vers de Voltaire, qui dit :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tous les malheurs.

Il existe une personne dont je connais tous les défauts, contre laquelle je suis sans cesse irritée, que je trouve vaine, légère, imprudente, insociable, laquelle cependant est ma plus

intime amie; cette personne, c'est moi. Il serait fort convenable de me retirer du monde, c'est-à-dire de la société des personnes du grand monde, mais cette société est pour moi ce que la Rochefoucault dit de la cour : *Elle ne rend point heureux, mais empêche de l'être ailleurs.* Je prends donc le parti de ne rien changer à la vie que je mène ; je fais des fautes, je m'en repens, je les répare, et j'y retombe. J'ai quelques espérances que les mesures que j'ai prises en faisant venir mes parents, me sera de quelque utilité ; je m'accoutume à mon neveu, son caractère me paraît bon ; il est très-complaisant sans être flatteur ; il a l'apparence de l'amitié : eh! qu'est-ce qui en a le sentiment? l'a-t-on soi-même? et en s'examinant sévèrement, ne trouve-t-on pas que tout ce que l'on fait n'est que pour soi? Mais parlons d'autres choses.

J'ai absolument pensé comme vous sur le Voyage pittoresque ; cette description de la fête de Délos (1) est déplacée ; c'est une suite du peu de goût qui règne, et qui pourrait

---

(1) Description d'une ancienne fête de Délos, écrite par feu M. l'abbé Barthélemi, et insérée dans le *Voyage pittoresque de la Grèce*, de M. de Choiseul Gouffier.

donner un air de fable à un ouvrage qui n'est point fait pour être agréable, mais pour être simplement instructif.

M. de Tressan, qui est actuellement le seul éditeur de la *Bibliothèque des Romans*, m'a envoyé les *Amadis* (2) en deux volumes fort épais, avec une lettre chargée de louanges à faire vomir : voulez-vous que je vous envoie cet ouvrage avec les feuilles de la Bibliothèque ?

Je vous enverrai les discours de l'Académie ; si vous vivez dans la retraite que vous dites, vous aurez le loisir de les lire. Vous me ferez beaucoup de plaisir si vous me dites naturellement ce que vous en pensez.

Madame de Mirepoix passa hier la soirée chez moi avec mesdames de Caraman, de Boisgelin et huit ou neuf autres personnes. Nous jouâmes au loto; après le jeu, la conversation se tourna à raconter de petites anecdotes. Madame de Boisgelin dit qu'une dame était venue faire sa cour, à Bellevue, aux dames de France (3); elle s'occupa à lui faire les hon-

---

(2) Le roman d'*Amadis des Gaules*, dont M. de Tressan a publié une édition dans un style moderne.

(3) Les filles de Louis XV.

neurs du dîner, en lui offrant et lui nommant tous les plats; elle la refusa en lui disant, *qu'elle avait fait son affaire dans le premier plat.*

Madame la princesse de Conti voulant faire une politesse à une dame qui avait soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avait fait au jeu; *ah!* dit-elle, *je m'en suis flanqué pour cinquante francs.*

Une autre dame racontait au chevalier de Chatelux qu'elle avait causé avec une femme extrêmement précieuse et bel-esprit, qui l'avait si fort ennuyée, qu'elle aurait voulu avoir *cent coups de pieds au cul* et en être quitte, enfin qu'elle l'avait rendue *triste comme un rat.*

Toutes ces choses nous firent extrêmement rire, et ne vous en donneront peut-être pas la moindre envie.

LETTRE CCCXXI.

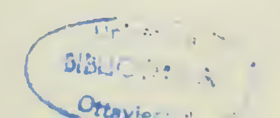
Paris, 21 mars 1779.

Point encore de courrier aujourd'hui, rien n'est plus insupportable; quelle en peut être la cause? si c'est la curiosité des bureaux, ils

ne tirent pas grandes lumières de nos lettres ; j'en recevrai vraisemblablement demain ; je pourrais remettre à mercredi à vous écrire, mais je répugne au plus petit dérangement ; cependant je ne sais trop que vous dire. Je pourrais vous parler de ma santé ; je me porte bien aujourd'hui, mais j'ai été assez incommodée toute la semaine passée, de l'insomnie et de fortes vapeurs. Après la goutte, que je crois le plus grand des maux, je placerais les vapeurs.

On a tous les malheurs, ou on se persuade les avoir ; celui qui m'effraye le plus, et qu'il me paraît impossible qu'il ne m'arrive pas, c'est l'abandon, et voilà ce qui fait venir neveu et nièce d'Avignon. Vous jugez que je n'en tirerai pas grand parti, cela pourrait bien être ; vous me conseillez de les prendre à l'essai ; mais toute entreprise peut-elle être pour moi plus longue, que ne serait un essai pour d'autres ?

Enfin cette compagnie, quelle qu'elle puisse être, me rassure l'imagination contre la crainte de l'abandon ; rien ne me paraît plus triste que de ne tenir à rien : mon âge, l'aveuglement et la surdité rendent la solitude un état insoutenable. Mais changeons de conversation.



M. de Lauzun, avec deux vaisseaux et un très-petit nombre de troupes, a pris votre Sénégal qui était votre traite des nègres; M. de Choiseul contait hier que M. de Sartine, en lisant au roi le détail de cette expédition, hésitait un peu à en dire toutes les circonstances; M. de Maurepas l'obligea de n'en omettre aucune; il apprit donc au roi que la garnison anglaise consistait en quatre hommes, dont il y en avait trois malades, et M. de Choiseul nous dit que celui qui restait s'était apparemment rendu de bonne grâce, et qu'il ne doutait pas qu'on ne lui eût accordé les honneurs de la guerre. Si dans cet exploit M. de Lauzun avait trouvé quelques mines d'or, cela vaudrait bien autant que la gloire qui lui en reviendra.

M. de Choiseul (*Gouffier*) promet le troisième cahier de son Voyage, dans douze ou quinze jours; je voudrais que nous pussions l'avoir, quand M. de Colonna partira pour Londres.

Adieu, mon ami, je ne trouve rien à vous dire de plus.

Je vous prie de dire à M. Selwyn que j'ai fait demander son passeport, et que le premier commis des affaires étrangères a répondu

que les Anglais n'en avaient pas besoin pour venir en France, et qu'il leur était libre d'y venir quand ils voudraient, mais qu'il leur en fallait un pour retourner de France en Angleterre.

LETTRE CCCXXII.

Mercredi-Saint, 22 mars 1779.

Vous n'êtes pas plus gai que moi, mon ami; ce goût pour la retraite, cette aversion pour la société par l'ennui que vous cause la conversation, me prouve la vérité d'un vers très-beau et très-harmonieux, que je fis il y a cinquante-quatre ans étant à Courbépine avec madame de Prie (1) qui y était exilée. Le voici, mais il faut vous dire la chanson entière, et ce qui l'amena. Nous nous envoyions tous les matins un couplet l'une contre l'autre, j'en avais reçu un sur un air dont le refrain était, *tout va cahin-caha*; elle l'appliquait à mon goût; je lui fis ce couplet qui est absolument du genre des vers de Chapelain, auteur de la Pucelle, sur l'air: *quand Moïse fit défense*, etc.

---

(1) Madame de Prie était la maîtresse du duc d'Orléans régent. Voyez les détails sur sa famille, son caractère, etc., dans les Mémoires de Duclos.

Quand mon goût au tien contraire,
De Prie, te semble mauvais,
De l'écrevisse et sa mère
Tu rappelles le procès.
Pour citer gens plus habiles,
Nous lisons dans l'Evangile :
Que paille en l'œil du voisin,
Choque plus que poutre au sien.

L'application est, que vous me grondez, me condamnez ; vous trouvez que c'est par un défaut de mon caractère que je m'ennuie. Et vous, dont je serais la mère ; qui avez des talents, des goûts, et les moyens de les satisfaire ; des yeux dont vous voyez, des oreilles dont vous entendez, une famille aimable, d'anciens amis éprouvés et constants, vous êtes étonné, vous ennuyant au milieu de tout cela, que je puisse m'ennuyer dans la totale privation de toutes ces choses ! Mais laissons cet article qui ne peut servir à nous rendre plus gais ni l'un ni l'autre.

C'est votre cousin (2) qui vous rendra cette lettre ; je le vois partir avec chagrin ; il ne s'était pas formé une grande liaison entre lui

(2) Feu M. Thomas Walpole, second fils d'Horace, le premier lord Walpole de Woolterton.

et moi, et je m'imagine qu'il n'en a jamais eu avec personne avec qui il ne fût pas uni par le sang, ou par des intérêts communs ; il a une gaîté naturelle qui lui fait tourner toute chose en comique; moi je lui trouve beaucoup d'esprit, de sagacité; je lui crois une bonne tête, beaucoup d'honneur et de probité, s'intéressant beaucoup à ce qui le regarde, et beaucoup d'indifférence pour tout le reste.

Vous ne prendrez point le parti de vous confinerdans votre campagne, vous êtes accoutumé au monde; vos estampes, vos médailles, vos fabliaux finiraient bientôt par vous ennuyer, toutes ces choses ne sont bonnes que parce qu'elles font variété.

Ne serez-vous pas tenté de devenir le troisième mari de la nouvelle veuve (3)? votre goût pour elle est-il aussi vif qu'il a été? cette question n'est point captieuse, elle ne doit ni vous scandaliser, ni vous embarrasser ; je mérite, à toutes sortes d'égards, votre parfaite confiance.

Nous avons des mariages ici bien singuliers; celui du maréchal de Richelieu approuvé de

(3) Feu lady D. Beauclerc. Son mari, Topham Beauclerc, venait de mourir.

tout le monde, et qui, selon toute apparence, doit rendre la fin de sa vie aussi tranquille et heureuse, que le commencement a été bruyant et brillant (4).

Un autre mariage trouvé excessivement ridicule est celui de M. le maréchal de Mailly-d'Haucourt, âgé de soixante-dix ou quatre-vingts-ans, avec la fille de la vicomtesse de Narbonne, âgée de seize ou dix-sept ans; elle sera sa troisième femme. La première était fille de M. de Torci (5), sœur de mesdames Dancezune, et du Plessis-Châtillon. De la seconde, je crois n'avoir jamais su le nom; il n'a eu d'enfants que de la première, un fils à qui on a donné un brevet de duc, et dont la femme est dame d'atour de la reine, et une fille qui est la femme de M. de Voyer (6); il

---

(4) Le maréchal, duc de Richelieu, âgé de plus de quatre-vingts ans, venait d'épouser madame de Routhe, la veuve de M. de Routhe, qui avait été directeur de la Compagnie française des Indes orientales. Ce mariage eut tous les bons effets que madame du Deffand en présageait.

(5) Neveu de Colbert, et ministre des affaires étrangères sous Louis XIV.

(6) M. de Voyer était fils du comte d'Argenson, qui avait été ministre de la guerre. C'était un fort habile

fait de grands avantages à mademoiselle de Narbonne aux dépens des enfants de sa première femme. Ces mariages, ainsi que presque toutes les sottises que l'on fait, ont pour unique source l'ennui; c'est l'ennui qui gouverne le monde, parce que tout ce que l'on fait n'est que pour l'éviter; on s'égare, on se trompe presque toujours dans les moyens où on a recours.

Toutes mes remarques, toutes mes réflexions me font conclure par mon refrain, que le plus grand malheur et l'unique (puisqu'il produit tous les autres) est celui d'être né.

Voilà donc milord North sur le bord du précipice! y gagnera-t-on quelque chose? j'en doute. Mais je raisonnerais sur cela comme je peux faire sur les couleurs.

J'ai lu la traduction du discours de M. Burke, je le trouve verbeux, diffus, obscur, plein d'affectation; et excepté l'analyse qu'il fait de l'administration de M. Necker, il m'a fort ennuyée. La tâche que tous les auteurs se donnent de faire briller leur esprit, me fait perdre le peu que j'en ai; la sotte vanité des auteurs

---

homme, singulier dans sa façon de penser, et infatigable dans ses recherches.

mille francs à madame de Caumont; autant à madame de Cambise, qui ne l'avait pas vue depuis six ans, mais qui, avant ce temps-là, avait été son amie. Le testament est de l'année 68. Elle laisse dix mille livres de rente viagère à Boudot, procureur; six mille à son notaire. Les legs et les dettes montent à trois cent et tant de mille francs en argent comptant, et vingt-sept ou vingt-huit mille francs de rentes viagères.

Dimanche.

J'irai demain à Roissy pour la seconde fois depuis que les Caraman y sont; c'est notre bon ami M. Schouwalow qui m'y mènera. Je le trouve un peu ennuyeux; il n'a nulle inflexion dans la parole, nul mouvement dans l'âme, ce qu'il dit est une lecture sans ponctuation.

Il faut vous conter une petite histoire qui ne vous déplaira pas. Un jeune homme ayant acheté une charge de conseiller au parlement, y prit sa place un jour qu'on y devait juger une cause. L'usage, à ce qu'on dit, est que le dernier reçu opine le premier. Quand on en vint à prendre les voix, le jeune homme ne disait mot. Le premier président lui dit : Eh bien! monsieur; qu'opinez-vous? *Moi, monsieur, je ne qu'opine point, c'est à ces messieurs à*

qu'opiner, quand ils auront qu'opiné, je qu'opinerai après eux.

Vous ne voulez donc pas me répondre sur les estampes du sacre de Louis XV? Le proverbe est, qui ne dit mot consent; ainsi, si je trouve une occasion de vous les faire tenir, vous les recevrez.

J'ai donné dans un grand panneau, en pensant que c'étaient les lettres de Pline le jeune qui vous plaisaient; j'en étais étonnée, elles ne sont pas absolument de mon goût, mais je croyais avoir tort; j'y ai trouvé plusieurs belles pensées que j'ai même crayonnées; enfin, je soumettais mon goût au vôtre, et dans cette idée, je leur ai donné des louanges. Je vois que vous n'en donnez point à l'édit (4) que je vous ai envoyé; pourquoi ne me pas dire naturellement que le style ne vous en plaît pas? Pourquoi me ménager sur ces sortes de choses? vous me rompez en visière sur tant d'autres! croyez-moi, ne vous contraignez sur rien, votre vérité est ce qui me plaît le plus en vous, et qui vous distingue le plus de tous les autres hommes.

---

(4) *Édit du Roi, portant remise du droit de joyeux avénement, etc., etc.* C'est le premier édit de Louis XVI, daté de la Meute, mai 1774.

gères. Vous voyez que nous ne disons pas comme chez vous, des injures à nos ministres, nous nous contentons de les tourner en ridicule, et le choix de leurs successeurs n'est pas mal assimilé à leurs caractères. On laisse M. Amelot (1) comme n'ayant rien à changer pour qu'il soit assorti à ces nouveaux venus.

Vous voyez que je profite de l'occasion, cette lettre ne sera pas ouverte. On parle très-sérieusement de la déclaration de l'Espagne; pour moi je vous avoue que tout cela m'est indifférent, je desire la paix, et tout ce qui la pourra procurer (quand ce serait à notre confusion) me sera agréable.

Jouissez du charme de votre indifférence, applaudissez-vous de ne rien aimer, et livrez-vous à l'espoir de faire des prosélytes. Ne me parlez plus de votre vieillesse; nous avons un proverbe, fort trivial à la vérité, qui dit, *qu'il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.*

Vous avez peut-être raison de me croire l'esprit peu délicat et peu fin, mais je n'ai ce-

(1) M. Amelot, secrétaire d'état pour l'intérieur, était fils de M. Amelot, ministre des affaires étrangères sous Louis XV.

pendant pas besoin que, pour se faire entendre, on articule les mots et les paroles.

Je ne m'attends pas que Lindor me cause beaucoup de satisfaction, il sera plus content de moi que je ne le serai de lui; j'aurai la complaisance d'écouter ses folies, et je ne l'entretiendrai pas des miennes, c'est-à-dire de mes vapeurs.

On parle d'une nouvelle édition de Voltaire, qui sera de cent vingt et tant de volumes in-octavo; le recueil de ses lettres sera de vingt-deux. Je ne veux point donner celles que j'ai de lui, je ne veux donner aucune occasion de parler de moi; je doute que ce recueil de lettres ait un grand succès; on les recherchera avec fureur, mais il sera dans quelques années peu lu et peu considéré. Pour dans ce moment-ci, c'est un fanatisme outré que l'adoration qu'on a pour tout ce qui vient de lui.

Voilà une fort longue lettre; quand je l'ai commencée, j'étais en peine de quoi je la remplirais.

Vous avez cru me mettre à mon aise en me disant que vous ne craigniez plus que nous parlassions d'amitié; je ne sais d'où vient ce consentement m'en a ôté le pouvoir, je suis

accoutumée à votre sévérité, votre indulgence me surprend et me déconcerte ; c'est ne vous rien cacher de tout ce que je pense, et de tout ce que je sens.

LETTRE CCCXXIV.

Dimanche 18 avril 1779.

Le Selwyn arriva mercredi au soir, 14 du mois; j'avais infiniment de monde ; il vint jusqu'à la porte de la salle à manger, et comme il était en frac, il n'entra pas. Le lendemain jeudi, il vint à midi ; il m'apporta votre livre de thé et des petits ciseaux dont je lui avais donné la commission ; je l'attendais le soir à souper, il me fit dire qu'il n'avait pas dormi la nuit précédente et qu'il allait se coucher ; le vendredi il vint souper, m'apporta des rasoirs pour mon neveu et des éventails de douze sous la pièce; il joua au loto, resta à causer entre madame de Beauvau, madame de Cambis et moi, nous raconta tous ses projets, ses craintes, ses espérances sur le parti qu'il faudrait qu'il prît pour posséder sa Mimie (1),

(1) Mademoiselle Fagniani, maintenant comtesse d'Yarmouth.

et dont le père, qu'il attend tout à la fin du mois, doit décider.

Hier, samedi, il soupa encore chez moi avec l'abbé Barthélemi, le prince de Beaufremont, M. et madame d'Angosse, habitants de St.-Joseph (2), mademoiselle Sanadon et mon neveu; nous fîmes un loto ainsi que la veille, c'est l'amusement de tous les soirs.

Aujourd'hui il soupera avec moi chez la comtesse de Choiseul, petite sainte; demain chez les Caraman; mardi chez les Necker: nous avons des arrangements pour dix ou douze jours.

Le courrier de l'Europe nous avait appris la tragique aventure de la maîtresse du Sandwich; personne ici n'a imaginé que la politique pût y avoir quelque part (3). Je crois que si on refusait à Lindor sa Mimie, il pourrait bien aussi se tuer; c'est une folie dont il n'y a point d'exemple.

Voici l'article du Selwyn fini. Venons à

---

(2) M. d'Angosse était de la ci-devant province de Béarn; il avait épousé une fille du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur de France en Hollande.

(3) Mademoiselle Ray, qui fut tuée en sortant du théâtre de Covent-Garden, par un ecclésiastique nommé Hackman, qu'un désespoir amoureux porta à commettre ce crime.

celui qui m'intéresse bien davantage. Ma nièce d'Avignon (4) est arrivée ce matin ; elle est descendue à Mont-Rouge chez mon frère (5), a envoyé dire à son mari qu'elle l'attendait, il a été la prendre, ils sont actuellement ici dans leur appartement; je leur ai fait donner à dîner, et quand j'aurai fermé cette lettre, je les enverrai chercher. Je prévois bien, ainsi que vous, que cette société ne sera pas sans inconvénients, mais je crois avoir pris de justes mesures pour éviter presque tous ceux dont vous me parlez ; je ne la présenterai à personne, si ce n'est de la nommer à ceux et celles avec qui elle soupera chez moi, qui ne sera pas exactement toutes les fois que j'aurai grand monde. Mon frère s'établit à Mont-Rouge jeudi prochain, elle partagera son temps entre lui et moi ; je suis déjà convenue avec son mari de ce que je vous viens de dire. Vous avez peut-être toute raison en prévoyant que ce sera moins un agrément qu'un embarras dans ma vie. Mais, mon ami, vous ne savez pas à quel point mon caractère est faible, et l'abattement où je tombe quand je crains de

---

(4) Madame d'Aulan.

(5) L'abbé de Chamrons.

passer mes soirées seule ; la sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est absolument insupportable ; j'aimerais mieux le sacristain des Minimes (6) pour compagnie, que de passer mes soirées toute seule; c'est un point fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie qui me fit aller il y a vingt-cinq ans en province, où je passai une année entière. Enfin, que vous dirai-je ? il m'est nécessaire de n'être pas abandonnée à mes réflexions ; si je ne craignais que vous ne traitassiez ce que j'ai à vous dire de métaphysique, je vous dirais tout ce qui se passe en moi ; mais à quoi cela servirait-il ? à vous attrister peut-être, ou au moins vous ennuyer.

Tout ce que je me permets de vous dire, c'est que mon âme a autant d'activité que si je n'avais que trente ans ; qu'elle ne peut en faire nul usage, et que je suis peut-être moins malheureuse par le peu d'amitié que je vois qu'on a pour moi, que par l'indifférence que j'ai pour toute chose. En voilà assez. Je vais envoyer chercher ce népotisme.

Vous savez la paix d'Allemagne, je ne saurais perdre l'espérance que la nôtre avec vous

(6) Voyez la lettre XVII, au tome 1er.

n'arrive; nous la désirons trop de part et d'autre et elle nous est trop nécessaire; mais du moins qu'elle règne toujours entre vous et moi, traitez-moi avec douceur, bannissez la crainte d'un attachement trop vif, ne cherchez point à le détruire. Qu'avez-vous à m'apprendre qui puisse vous être utile? je sais que je ne vous reverrai jamais; malgré cela, je ne puis me passer de votre amitié.

La duchesse de Leinster vous aura remis les Amadis, ils m'ont fait vraiment plaisir. Un de mes malheurs, c'est de ne savoir que lire; les grandes histoires me paraissent de vieilles gazettes rédigées par des fats, qui ne cherchent qu'à faire montre de leur savoir et de leur bel-esprit.

Parlez-moi donc de vos nièces, de vos lectures, de vos amusements.

Lundi 19, 7 heures du matin.

Bien des nouvelles! Lindor reçut hier des lettres d'Italie qui le font partir ce matin avec les deux femmes qu'il a avec lui, pour aller à Lyon chercher la petite fille qu'il trouvera, ou qu'il attendra, conduite par son père, sa mère, et sa grand'mère; le père et la petite fille

partiront tout de suite pour venir à Paris; Lindor alors saura sa destinée, si on lui permettra d'emmener tout de suite la petite fille en Angleterre, ou si on voudra qu'elle reste à Paris. La tête de ce pauvre homme est renversée, son économie cède à la passion qu'il a pour cette marmote; mais cela n'est pas sans douleur.

J'ai vu ma nièce, j'en suis contente; ses projets sont conformes à mes intentions; j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me causera aucun embarras : elle n'a, dit-elle, pour objet que moi; elle ne se soucie de faire connaissance avec personne, ne me verra qu'aux heures qui me conviendront, s'en retournera à Avignon, si j'y consens, dans le courant d'octobre. Ne me demandez plus à quoi elle me sera bonne, je n'en sais rien; mais je pense qu'elle me sera ce qu'est un garde-fou qui n'est nécessaire que pour rassurer l'imagination.

Nous avons ici un procès assez curieux pour un enfant sourd et muet, qui fut trouvé presque nu auprès de Péronne; il est actuellement chez l'abbé de l'Épée qui prétend que cet enfant est fils d'un comte de Solar; que sa mère étant devenue veuve et amoureuse d'un

petit bourgeois, nommé Cazeau, lui avait confié cet enfant pour le mener à Bagnières, et avait comploté avec lui de publier sa mort, et de faire enterrer un autre enfant sous le nom du petit comte de Solar (7) : la dame de Solar est morte ; le Cazeau, son amant, qu'elle voulait épouser, a été arrêté, et il est depuis quelques mois dans les prisons du Châtelet ; M. Elie de Beaumont plaide pour lui ; on lui a dit apparemment que j'avais été contente de son premier mémoire, il m'a écrit pour m'en remercier, et m'en a envoyé un second que j'ai commencé hier et que je vais finir. Etes-vous curieux de cette affaire ? elle est curieuse et intéressante ; je pourrais vous envoyer par M. Colonna tout ce qui sera écrit pour et contre.

LETTRE CCCXXV.

Lundi 3 mai 1779.

Je dois pour le moins deux réponses à deux de vos lettres. Je n'ai reçu celle du 17 que

---

(7) Cette histoire connue a donné occasion à un drame intéressant au théâtre français, et à un autre au théâtre anglais.

le 29. Celle d'aujourd'hui est du 25; je commencerai par celle-ci.

Je suis confondue, accablée, humiliée, écrasée de votre critique d'Amadis. Oui, j'avouerai à ma honte, que je l'ai trouvé très-agréable, le style naïf, facile; à la vérité les événements et les personnages se ressemblent, les mœurs sont un peu négligées, mais il y a de la bonne foi, une grande générosité; on n'était point métaphysicien dans ce temps-là; on croyait tout, et l'on ne craignait rien; mais je ne prétends pas défendre mon goût; je ne le crois pas bon, puisqu'il n'est pas conforme au vôtre. Venons à Lindor.

Je crois que je vous mandai son arrivée ici. Il comptait y attendre sa Mimie, son père lui avait mandé qu'il la conduirait jusqu'à Paris; mais il reçut, quatre jours après qu'il y fut arrivé, une lettre qui lui mandait que la petite fille serait conduite par ses parents à Lyon, et qu'elle y serait tel jour, je ne me souviens plus des dates, et pour vous épargner un détail ennuyeux, le pauvre Lindor partit le lendemain de cette lettre pour aller avec la gouvernante et la femme de chambre qu'il a amenée d'Angleterre, chercher cette infante. Ils en sont revenus jeudi dernier 29. Il me

l'a amenée le lendemain ; il est ivre de plaisir, mais son ivresse est fort triste. Le père est resté à Lyon pour une fluxion qu'il a sur les yeux ; il doit, dit-il, venir à Paris quand elle sera passée. Lindor l'attend pour savoir ses volontés ; je ne doute pas qu'il ne lui permette de l'emmener en Angleterre avec lui ; je le verrai partir sans grand regret. Vous souvenez-vous de la définition que vous avez faite de lui, *une bête inspirée ?* Eh bien, les inspirations lui manquent, je crois qu'il s'ennuie à la mort ; je le plains, car c'est un grand mal. Mais laissons tout cela et venons à vous, c'est-à-dire à votre lettre du 17, où vous me parlez de votre état. J'en suis infiniment touchée ; ce que vous avez souffert, votre faiblesse actuelle, l'attente et presque la certitude de grandes douleurs dans l'avenir, m'affligent extrêmement. Je conviens que rien n'est plus fâcheux ni difficile à supporter ; la vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes, mais elles ne sont que cela, elles ne mettent pas au désespoir ; elles abattent, elles découragent : savez-vous le dernier effet qu'elles ont produit en moi ? souvenez-vous du songe d'Athalie, relisez-le si vous l'avez oublié, vous y trouverez ceci:

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.

J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration, ou cette fantaisie, j'ai voulu voir, et j'ai vu un ex-jésuite, bon prédicateur, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de raison et de douceur, il ne m'a rien dit de nouveau, mais sa conversation m'a plu; je le crois de bonne foi, je compte le voir de temps en temps. Que sait-on ce qui arrivera; si en effet il y a une grâce, je l'obtiendrai peut-être; à son défaut, si je peux me faire illusion, ce sera toujours quelque chose. Je ne me repens pas jusqu'à présent d'avoir ici mes parents, c'est toujours un bien d'être le principal objet de quelqu'un; rien n'est pis que l'indifférence active et passive, c'est-à-dire celle qui est en nous et celle qu'on trouve dans les autres.

Le Voyage pittoresque (*de la Grèce*) ne paraît point encore, on le promet dans quatre ou cinq jours.

Je suis fâchée que vous n'ayiez point encore vu madame de Leinster, c'est une aimable femme; il me semble que je m'accommoderais fort de sa société. Rien ne me plairait autant que d'avoir tous les soirs chez moi six ou sept

personnes de bonne compagnie, et non pas deux fois la semaine vingt ou vingt-cinq personnes, comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi, et dont je ne me soucie pas davantage que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles. Aujourd'hui, par exemple, cela sera différent, j'aurai une compagnie moins nombreuse, mais plus choisie; nous serons neuf ou dix, et comme vous aimez les noms propres je vais vous les nommer : M. et mad. d'Aulan, madame de Cambis, MM. de Beaune (1), de Beaufremont, l'abbé Barthélemi, le président de Coste, mademoiselle Sanadon, si elle n'a pas peur de M. de Beaune, dont le frère a la petite vérole, et Lindor, si les vapeurs qu'il prétend avoir lui permettent de sortir.

Je réserve le reste du papier pour ajouter demain ce que je trouverai qui en vaudra la peine.

Mardi après-midi.

Ce que je ramassai hier de nouvelles et de conjectures, donne beaucoup d'espérances, et

---

(1) M. de Beaune était le frère aîné du marquis de Bouzolles; leur mère était une fille du maréchal de Berwick.

rend vraisemblable ce qu'on soupçonne chez vous, que nous y avons peut-être un agent. Dieu le veuille! Dieu le veuille! La paix est mon plus grand désir, quoique sans espérance qu'il puisse en résulter pour moi ce qui me rendrait parfaitement heureuse ; mais elle me procurerait quelques autres avantages, qu'à la vérité j'ai bien moins à cœur, mais qui contribueraient à rendre ma vieillesse moins triste et moins fâcheuse : elle nous garantirait des impôts, ce qui me laisserait les moyens d'avoir tous les jours un petit souper. Il y a long-temps que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de l'homme ; je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens ; il faut que le purgatoire soit la quatrième, à laquelle je substitue le souper.

Le Caraccioli, qui disait, il y a moins d'un mois, la paix impossible, articula hier, avec affirmation, qu'il la croyait très-probable, et s'il fallait parier, il se déciderait en sa faveur, pour être conclue avant la fin de l'année. Le pauvre M. Necker en aura bien de la joie ; car il est bien peiné de la nécessité où il serait de mettre des impôts si elle ne se fait pas.

Je n'eus point hier toute la compagnie que je comptais avoir; l'abbé Barthélemi et le président Coste ne vinrent point; nous n'étions que six : nous fîmes un loto. Il y a deux jours que je n'ai vu le Selwyn; je ne sais si son amour pour la Mimie lui tient lieu de tout, ou bien s'il ne l'empêche pas de s'ennuyer : la dernière fois que je l'ai vu, qui était samedi, il était triste, distrait, mal à son aise; il avait l'air mécontent, et n'était pas fort aimable.

Il arrive tous les jours ici quelque nouveau suicide. Un clerc de notaire, marié depuis six mois, et depuis deux séparé de sa femme, la trouvant au Luxembourg, entre son oncle et son frère à lui, fut à elle, et lui demanda si elle voulait revivre avec lui; elle, lui ayant dit non, il lui tira un coup de pistolet, dont elle ne fut point tuée, mais légèrement blessée au sein : il prit la fuite; on courut après : étant rattrapé, il se donna huit à dix coups de couteau, et mourut sur la place.

Voilà une mode que l'on prétend que nous tenons de vous : celle-là, et vos voitures, me paraissent détestables : ces dernières sont la cause de mille accidents; elles versent bien plus aisément que les nôtres. Madame de Vau-

ban (2) vient de l'éprouver, et en a un os du bras démis.

Nous avons ici une famille désolée, qui a l'appartement qu'avait madame de Saint-Chamant : ils ont perdu, en trois mois de temps, la femme son père, M. de Bonac un fils qui avait un an, et aujourd'hui sa fille qui en avait neuf, que son père, et surtout sa mère, aimaient à la folie : celle-ci n'attend que le moment pour accoucher; aussitôt après qu'elle sera relevée, elle partira avec son mari pour retourner dans ses terres, qui sont dans le fond du Béarn. Je ne sache rien de plus malheureux qu'elle. Leur nom est d'Angosse, tous les deux assez aimables, et qui étaient pour moi une ressource. Jusqu'à présent je trouve que j'ai très-bien fait de faire venir mon neveu et ma nièce; bientôt je ne serai plus en état de sortir; ma surdité fait de grands progrès; je me trouve déplacée partout ailleurs que chez moi; et même chez moi, je ne suis pas à mon aise quand j'ai beaucoup de monde. Mais en vérité j'abuse de votre patience, je me laisse aller à une bavarderie très-propre à vous ennuyer: je ne sais d'où vient je me livre à une si grande confiance.

(2) La comtesse de Vauban, née Barbantane.

Mercredi.

Je soupai hier chez les Necker comme je vous l'avais dit. Mes espérances de paix sont fort diminuées ; tant pis, cent fois tant pis, et pour vous et pour nous.

Je n'ai point vu Lindor depuis samedi dernier ; il y a, comme vous voyez, quatre jours : il doit me voir aujourd'hui, et me conter les raisons de cette absence, causée par des vapeurs qui sont causées par des causes dont le récit me causera sans doute tant soit peu d'ennui. Suspendez votre curiosité, que je soupçonne n'être pas bien grande.

Je termine comme le Courrier de l'Europe : la suite au courrier prochain.

LETTRE CCCXXVI.

Paris, mercredi 9 juin 1779.

Votre lettre, datée du 31, que j'aurais dû recevoir dimanche, n'est arrivée qu'hier.

Vous avez trouvé ma dernière un peu boudeuse. Je ne sais pourquoi, je ne me souviens pas d'avoir été depuis bien long-temps dans cette disposition pour vous, et je puis, je crois, pouvoir vous assurer que je n'y serai

jamais. J'admire votre exactitude, et par conséquent votre caractère dont elle est une conséquence; oh! oui, on peut compter sur vous, vous êtes un ami fidèle, mais non pas aveugle, aucun défaut dans vos amis ne vous échappe, vous les jugez avec justesse, justice et sévérité, mais vous ne changez point.

Je crains bien que les correspondances ne souffrent quelque changement; voilà, dit-on, l'Espagne déclarée, nos troupes prêtes à s'embarquer; on a lu la liste du commandant, des officiers généraux, de tous les colonels; enfin, tout paraît en activité; je n'ose vous envoyer la liste, il n'y aurait cependant pas grand inconvénient; mais quand la prudence n'est pas une qualité qui soit naturelle, on la pousse plus loin qu'il ne serait nécessaire. Je suis, je vous assure, fort triste de ce redoublement de séparation.

La situation de Lindor est difficile à soutenir, il ne peut se soumettre à se séparer de sa Mimie, il n'a pas le consentement de sa mère pour l'emmener avec lui, je ne sais ce qu'il deviendra; il ne dort ni ne mange, il tombera malade, il deviendra tout-à-fait fou; ce n'est pas une manière de parler, c'est au pied de la lettre que je le pense; j'ai pour lui la plus

grande compassion. Ce n'est pas volontairement, ni par affectation qu'il est possédé de cette extravagante passion ; je ne serai point étonnée s'il se détermine à rester ici ; je lui conseillerai de n'en rien faire, mais de laisser cette petite dans le couvent ; je lui offrirai de lui rendre des soins, et de lui donner de ses nouvelles ; ce que je ferais en effet en envoyant à Panthemont, tantôt Wiart, et tantôt mon neveu pour la voir ; mais je ne m'avancerai pas à lui promettre d'y aller moi-même, je n'aime point les enfants. Ne parlez point de ce que je vous dis sur Lindor, il est inquiet sur ce que je peux vous mander de lui. Il faut le plaindre, je le trouve très-digne de compassion.

M. Colonna vous a dit que je n'étais point sourde ; il est certain que je ne le suis pas comme l'est madame de la Vallière, mais je le suis assez pour être déplacée quand je suis à table, ou dans un cercle ; je ne puis entrer dans aucune conversation. Je serais bien fâchée que cela vous affligeât, je ne désire point d'inspirer la pitié, j'y sens même une grande répugnance, et c'est ce qui me retiendra de parler de moi.

Adieu, mon ami, portez-vous bien, n'ou-

bliez jamais que je suis et serai toute ma vie la personne dont vous êtes le plus aimé.

LETTRE CCCXXVII.

Mardi, 15 juin 1779.

Oh! pour le coup, je crois que cette lettre vous fera plaisir, vous serez surpris de la voie par où elle vous parviendra. Pas plus tard qu'avant-hier je vous avais fait perdre l'espérance de revoir Lindor de très-long-temps, et ce soir il couche à Chantilly, samedi à Calais et lundi à Londres. Je le regrette beaucoup, il nous quitte assez content de moi, j'ai réussi à lui rendre tous les services dont il a eu besoin. Si on nommait lui et moi plénipotentiaires pour traiter de la paix, elle serait bientôt faite.

Je confierai à cette lettre, qui ne sera pas ouverte aux bureaux, que je désavoue tous nos projets; que je ne puis désirer qu'ils réussissent, et que je déteste vos ministres, et les nôtres qui nous ont précipités dans cet abîme, dont nous nous tirerons les uns et les autres bien plus mal que nous n'étions devant, quel qu'en soit le succès.

Je vous envoie la liste de nos officiers, de nos troupes; elle parut il y a cinq ou six jours, et j'ai reçu ce matin une liste de l'augmentation qui monte à huit mille hommes. On disait hier, mais cela demande confirmation, qu'on envoyait aussi huit mille hommes dans le Roussillon, sous le commandement de MM. de Stainville et d'Egmont.

Votre lettre, que je devais recevoir dimanche, je la reçus hier.

Ne dites rien à Lindor sur tout ce que je vous ai écrit sur lui; mais est-il besoin de vous rien recommander? n'êtes-vous pas la prudence même?

Adieu l'Angleterre, adieu les Anglais, adieu Lindor, et pour dire tout ce que je regrette, adieu, mon ami!

LETTRE CCCXXVIII.

Dimanche 20 juin 1779.

Je reçois votre lettre du 13 et du 14. Vous en recevrez une de moi des mêmes dates, demain au plus tard, par le Selwyn. Il reçut lundi 14, une lettre de M. Fagniani, qui lui donnait puissance plénière sur sa Mimie. Sans

perdre un instant il accourut chez moi pour que je lui fisse avoir un passeport ; il l'eut le mardi matin, et il fut coucher le même jour à Chantilly. Suivant le calcul de ses arrangements, il doit être arrivé aujourd'hui à Londres.

Je n'ai point encore reçu vos crayons ; je vous fais d'avance tous les remercîments de la grand'maman. Les remercîments, et toutes les choses que l'on dit dans de semblables circonstances, sont pour ainsi dire notés. On pourrait se dispenser de les écrire, et ceux qui les reçoivent, de les lire ; je hais plus que jamais les phrases et les lieux communs, ils dénotent une disette de sentiments et de pensées. Je ne hasarde rien en vous faisant cet aveu, vous êtes bien éloigné des lieux communs ; quand vous n'avez rien à dire, vous ne dites rien ; et vos lettres, quand elles ne sont pas agréables, ne sont pas du moins ennuyeuses, et elles ont toujours l'empreinte de la vérité : toutes vérités, dit-on, ne sont pas bonnes à dire ; mais moi je les trouve toutes bonnes à entendre.

Vous n'avez donc nulle peur de nous ? nos vingt-cinq ou trente mille hommes ne vous font rien non plus que les vaisseaux espagnols?

n'est-ce point une bravade? Je conviens en effet qu'il se peut bien que les Espagnols ne devraient pas protéger les Américains; ils sont pour leurs colonies d'assez mauvais exemples; mais de quoi est-ce que je me mêle? Je n'entends rien à la politique.

La nouvelle du jour est que le fils aîné de la comtesse de Grammont (1) a obtenu la charge de capitaine des gardes du corps en survivance de M. le duc de Villeroi; en conséquence, il épouse la fille de la comtesse Jules de Polignac, qui n'a qu'onze ans. Le mariage se fera l'année prochaine; vous n'ignorez pas, sans doute, que la reine a beaucoup d'amitié pour cette comtesse (2).

M. le duc d'Orléans, madame de Montesson

---

(1) A l'occasion de ce mariage, il reçut le titre de duc de Guiche, et devint ensuite duc de Grammont.

(2) La comtesse Jules de Polignac, née Polastron. Lors de sa faveur auprès de la reine, son mari fut créé duc de Polignac; et à la retraite de la princesse de Rohan Guémené, la duchesse de Polignac fut nommée gouvernante des enfants de France. La duchesse de Polignac mourut à Vienne en 1795. Madame de Grammont, sa fille, du mariage de laquelle il est question ici, décéda à Edimbourg en 1803, en laissant après elle trois fils et une fille, laquelle épousa depuis le lord Ossulston, fils aîné du comte de Tankerville.

et M. l'archevêque de Toulouse en tiers, sont à Chanteloup depuis mercredi; ils y doivent rester jusqu'à la fin du mois; la compagnie est choisie, mais peu nombreuse.

L'Idole est établie à Auteuil depuis hier; elle y restera jusqu'au 1er août. L'objet de son voyage est très-louable et intéressant, c'est pour que madame la maréchale de Luxembourg s'établisse chez elle, et n'aille point dans des campagnes éloignées où elle manquerait de secours si elle tombait sérieusement malade. Son état inquiète beaucoup ses amis, et moi plus que personne; elle a des maux de tête continuels, des élancements, des battements depuis plus d'un mois; elle a fait à sa tête des remèdes qui lui ont été contraires. Comme depuis quelques jours elle a des douleurs à une main, on soupçonne que c'est une humeur de goutte, mais accompagnée de vapeurs bien tristes; elle croit qu'elle va mourir: ses amis sont occupés à la distraire. L'Idole aura le jeudi et le samedi grande compagnie. Le mercredi et le vendredi elles souperont chez moi; depuis long-temps j'ai toujours quinze ou vingt personnes; le mardi nous soupons chez les Necker, le lundi le souper est chez M. de Creutz, où je ne vais point; j'ai ce jour-là de

libre; le plus souvent je reste chez moi en petite compagnie. Le dimanche, la maréchale va chez madame de la Reynière, et moi je vais chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite Sainte. Voilà mon itinéraire et celui de la maréchale, qui en vérité est ma meilleure amie. Si ses défauts ont offusqué par le passé ses bonnes qualités, actuellement ils ne font plus le même effet; personne n'a un meilleur cœur, n'est plus constante, plus discrète, plus charitable; il serait cruel qu'ayant dix ans plus qu'elle, j'eusse le malheur d'avoir à la regretter (3). Je vous parlerai d'elle dans toutes mes lettres, c'est certainement ce qui présentement m'intéresse le plus.

Je ne sais quel compte Lindor vous rendra de moi; il m'a dit maintes belles paroles, m'a fait mille protestations d'amitié, tout cela était à la glace. Sa petite fille et sa fortune, c'est-à-dire sa fortune, non des projets ambitieux, mais le désir d'augmenter sa finance, voilà ce qui l'occupe. Il a de l'esprit sans doute, mais il n'est ni étendu, ni profond, ni même agréable, si ce n'est par des éclairs; il ne m'é-

---

(3) Cela n'a pas eu lieu. La maréchale de Luxembourg a survécu à madame du Deffand, et mourut en 1786.

tait pas d'une grande ressource. Ah! mon ami, que les gens aimables sont rares! c'est un soin inutile que d'en chercher, il faut apprendre à s'en passer.

Si je m'en croyais, cette lettre serait bien longue, je me sens disposée à vous dire tout ce que je pense, mais vous ne le seriez peut-être pas à m'écouter, ainsi je finis.

LETTRE CCCXXIX.

Dimanche 11 juillet 1777.

La lettre que j'attendais le dimanche 4 est arrivée le mercredi 7. Vous avez fermé votre correspondance de Douvres à Calais. Je ne sais si la différence sera grande, on assure que non. Depuis mercredi jusqu'à aujourd'hui, je vous ai écrit presque tous les jours; je viens de lire ma lettre, je l'ai trouvée si bête, que je l'ai déchirée.

Les Lucan sont ici depuis dix ou douze jours, je fus les voir l'après-dînée; ils partent lundi, je vous écris par eux; je puis par conséquent parler à cœur ouvert sans crainte des bureaux, mais je crois qu'on a jeté un embargo sur mes pensées, ma tête n'en produit aucune,

je ne me porte pas bien depuis plusieurs jours, il s'est joint à mes insomnies une fluxion qui m'a fait souffrir.

Les lettres à l'avenir passeront par Ostende; celle que je reçus mercredi arrivait par cette route, j'en attends une seconde pour juger de la différence.

Ah! ce n'est pas une bravade que nous vous faisons, nos projets sont terribles. J'espère que nous ne réussirons pas, et que nous ne pourrons exécuter ce que nous entreprenons. Tout ce qui me console, c'est que votre situation vous met à l'abri des grands dangers. Je vous conjure de me donner de vos nouvelles avec la même exactitude que par le passé; soyez bien persuadé que si ma naissance me rend française, je n'adopte pas les sentiments de ma nation. J'espère que vos prophéties s'accompliront et que nous aurons bientôt la paix.

Je vous envoie une lettre de M. de Caraman, ne la montrez à personne; mais je prends une précaution qui n'est pas nécessaire, on peut s'en rapporter à votre prudence.

« Saint-Malo, 5 juillet 1779.

M. le comte de Caraman à madame la marquise du Deffand.

« N'êtes-vous pas un peu touchée, Madame,
» de savoir vos bons amis, les Anglais, dans
» une crise aussi violente ? leur flotte, au plus
» de trente-cinq vaisseaux, menacée par celle
» des deux couronnes, de cinquante effectifs;
» quarante mille hommes, en trois corps,
» prêts à passer sur quatre cents vaisseaux
» pour se jeter en Angleterre lorsque leur
» barrière navale sera forcée. M. d'Estaing,
» supérieur aux Indes occidentales, les insur-
» gents, quoiqu'un peu tristes sur leur conti-
» nent, pouvant agir offensivement. La flotte
» des Indes en danger; la seconde de la Ja-
» maïque pouvant être coupée par M. d'Or-
» villiers: nul ami, nul allié; une dette énorme
» prête à faire tomber leur crédit, un médio-
» cre amiral en mer, point de bon général de
» terre; une armée composée de milices. Il
» faut convenir que ce tableau, qui n'est pas
» exagéré, ne fait pas honneur à leur minis-
» tère, et en fait beaucoup au nôtre. Mais
» c'est dans ces terribles situations qu'une
» nation déploie toute son énergie, c'est

» alors que les partis disparaissent, et que
» les ennemis se réconcilient, quitte à re-
» prendre la querelle après l'orage. Aussi, si
» j'étais ministre français, je doublerais mes
» moyens autant qu'il dépendrait de moi, pour
» résister aux efforts du désespoir. Voici ce
» qu'ils peuvent faire. Hardy (1) peut éviter
» le combat, et se faire joindre par tout ce
» que l'on pourra armer, bon et mauvais, dans
» les ports; saisir les occasions où le vent les
» favorisera pour faire entrer les flottes mar-
» chandes, gagner du temps par des manœu-
» vres bien entendues qu'il se fera conseiller,
» s'il n'est pas capable de les imaginer. Pen-
» dant ce temps-là arriveront les Hanovriens,
» peut-être les Hollandais, un bon général,
» qui ranimera la nation effrayée; quelques
» retards dans nos expéditions, occasionnés
» par les vents, pourront leur être favorables;
» et si la belle saison se passe, ils pourront
» encore faire cet hiver une paix raisonnable.
» Voilà, Madame, le pour et le contre. Il s'agit

(1) Sir Charles Hardy, qui commandait la flotte anglaise en 1779. Il suivit l'avis dont il est question dans cette lettre, et évita le combat en entrant dans un port, et laissant les flottes combinées maîtresses de la Manche.

» donc de savoir quel sera le plus heureux ;
» jusqu'à présent nous avons bien joué, et nous
» avons beau jeu.

» L'armée anglaise qui s'était avancée dans
» le golfe de Gascogne, est revenue à l'en-
» trée de la Manche, ce qui nous annonce
« l'arrivée de M. d'Orvilliers ; tous nos prépa-
» ratifs ici vont parfaitement bien. Recevez,
» madame la marquise, l'hommage de mon
» respect et de mon attachement ».

LETTRE CCCXXX.

Paris, 6 août 1779.

Je ne suis point mécontente de la route d'Ostende, il y a bien peu de différence à celle de Calais ; vos lettres n'ont d'ancienneté que huit jours, et celles de Calais en avaient six. Si j'étais inquiète de votre santé, cette différence me paraîtrait considérable ; heureusement vous vous portez bien, et vous êtes pour moi dans des dispositions favorables.

Dites-moi d'où vient ce changement est arrivé en vous? est-ce l'impossibilité de me jamais revoir qui vous fait proférer ce mot ami-

tié, parce qu'il devient sans conséquence? ah! il est bien sûr que je ne vous reverrai jamais; cette certitude, jointe à d'autres circonstances, me fait supporter ce malheur avec plus de courage que je n'avais espéré : ces circonstances sont la vieillesse avec ses dépendances; la perte de deux sens, et de plusieurs facultés de l'âme. J'aurais honte que vous me vissiez dans un état si déplorable; on aime à intéresser, mais non pas à faire pitié. Les humiliations, de quelque genre qu'elles soient, ne sont pas supportables. Pour m'y soustraire, j'ai souvent la pensée de me séparer du monde; et comme je ne pourrais pas vivre seule à la campagne, j'ai l'idée du couvent. Ce qui m'empêche de la mettre en exécution, ce serait la nécessité où je serais de changer de domestiques; et puis quand j'examine mon caractère, je conclus que je ne puis trouver la paix ni le bonheur nulle part. Cet aveu n'est pas à ma louange. S'il était aussi facile de me corriger qu'il me l'est de me connaître, cela serait heureux, mais il s'en faut bien que j'en aye le pouvoir. Je ne sais pas pourquoi j'ai été destinée à vieillir; c'est apparemment pour qu'il y eût un individu qui eût connu tous les malheurs de chaque âge; je sais bien ce qu'il au-

rait fallu pour me les rendre tous agréables, mais c'est ce que je n'ai jamais trouvé.

Nous avons ici un étrange procès du comte de Broglio, contre un certain abbé qui l'a calomnié, et dont il demande justice; il faudrait vous dire de quoi il s'agit (1), mais ce serait une entreprise au-dessus de mes forces; il sera jugé d'aujourd'hui en huit. Si vous étiez curieux des factums, je trouverais peut-être le moyen de vous les envoyer. Je vous offre aussi un volume qui contient sept comédies de madame de Genlis, qu'elle a faites pour l'éducation de ses enfants (2), et qu'elle leur a fait jouer; il y en a trois ou quatre que je trouve extrêmement jolies, d'un très-bon style, facile, simple, naturel; c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce que nous avons eu de nouveau depuis plusieurs années. Cette madame de Genlis est nommée gouvernante des princesses d'Orléans; on ne saurait douter qu'elle n'entende très-bien l'éducation et qu'elle n'ait beaucoup d'esprit. Mais à propos, ne vous ai-je pas bien scandalisé en critiquant

(1) Voyez la lettre suivante.

(2) Publiées depuis en deux volumes, sous le titre de *Théâtre d'éducation*.

le roi Lear, de votre Shakespear ? me le pardonnerez-vous (3) ?

Je suis aussi peu contente de mes lectures que je le suis de mes compagnies. L'Idole est toujours à sa campagne, j'y vais souper une ou deux fois la semaine ; il y a souvent beaucoup de monde, je me fais alors honte à moi-même, je me trouve déplacée; est-ce qu'à mon âge je devrais jamais sortir de chez moi ? mais l'ennui a été et sera toujours cause de toutes mes fautes.

---

(3) Madame du Deffand avait dit dans une lettre qui d'ailleurs n'offre rien d'intéressant : « Je viens de lire » le Roi Lear de votre Shakespear : ah ! mon Dieu ! » quelle pièce ! réellement la trouvez-vous belle ? elle » me noircit l'âme au point que je ne puis exprimer ; » c'est un amas de toutes les horreurs infernales. »

LETTRE CCCXXXI.

Paris, 17 août 1779.

Depuis le vendredi 6 de ce mois, que je reçus votre lettre du 29 juillet, je n'ai point entendu parler de vous. Je croyais la correspondance par Ostende interdite, et j'allais m'informer des mesures qu'il fallait prendre pour faire passer nos lettres par la Hollande; mais le facteur qui est venu aujourd'hui chez moi, a dit avoir porté des lettres arrivées par Ostende. D'où vient n'en ai-je pas reçu? seriez-vous malade? dois-je ignorer ce qui vous regarde? devez-vous m'oublier? ne connaissez-vous pas ce que je pense pour vous? Ajoutez à cette connaissance celle que vous avez de mon caractère, qui est de m'inquiéter, de me tourmenter souvent sans raison, jugez de ce que je dois être quand j'en ai l'occasion; il vous sera pénible de m'écrire, j'en suis persuadée; on confie ses lettres aux ailes des vents, on ne sait ce qu'elles deviendront; le moindre accident c'est d'être lues et examinées par les bureaux (pourvu qu'elles ne soient

point augmentées, c'est-à-dire que les bureaux ne profitent pas du pouvoir qu'ils ont de faire dire ce qu'ils veulent dans les extraits qu'ils communiquent au ministère); cet inconvénient ne sera pas bien fâcheux.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles positives, ce sont des *on dit*, presque tous sans fondement, et qui sont démentis presque au même moment où on les assure. Cependant nous voici arrivés dans un instant bien critique. Ma seule consolation est de penser que vous ne courrez aucun danger; mais ceci est pour moi la tragédie de Judith, le sujet doit être nos triomphes; mais je dis tout bas, ainsi que le spectateur qui entendait la Judith de Boyer (1): *Je pleure ce pauvre Holopherne*, etc. C'est une épigramme de Racine.

Je viens de recevoir une assez grande lettre, la plus flatteuse et la plus remplie de louanges qu'il est possible, de la duchesse de Leinster; ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'elle m'as-

(1) L'abbé Claude Boyer qui composa vingt-deux pièces de théâtre, les unes plus mauvaises que les autres. Sa tragédie de Judith eut un moment de succès; ce qui fit dire à Racine: « Je pleure ce pauvre Holopherne » si méchamment mis à mort par Judith. »

sure que vous m'aimez beaucoup; il est vrai qu'elle en dit autant de son frère : elle a cru m'en devoir parler, cela n'affaiblit point ce qu'elle me dit de vous.

Nous avons été occupés tous ces jours-ci d'un procès du comte de Broglio contre un certain abbé (2), qu'il prétendait avoir montré au ministre deux lettres supposées qu'il écrivait à son frère le maréchal, où il l'exhortait à se faire valoir, de refuser le service, que c'était un moyen sûr de culbuter le ministère et d'en établir un qui leur serait favorable. L'abbé a nié ; cette affaire, qui ne devait être qu'une tracasserie, a été traitée avec toute l'importance possible : on a plaidé, le petit comte a perdu tout d'une voix, condamné aux dépens, et l'abbé justifié. Je ne lui aurais jamais conseillé d'entreprendre cette affaire, je suis véritablement fâchée des chagrins qu'elle lui occasionne.

Je voudrais pouvoir vous envoyer un livre qui paraît; il faudrait une occasion, et je n'en prévois pas.

Je mène toujours le même train de vie,

---

(2) L'abbé Georgel, bibliothécaire du cardinal de Guémené.

toutes les semaines deux soupers chez moi, et deux à Auteuil chez madame de Boufflers, cela durera jusqu'au 1er septembre; mon népotisme tourne mieux que je ne l'avais espéré, ce sont de très-bonnes gens qui me marquent beaucoup d'amitié, et qui évitent de me gêner et de m'ennuyer. Adieu.

LETTRE CCCXXXII.

Vendredi 20 août 1779.

Enfin me voilà contente, voilà une lettre! elle a été quinze jours en route, et la précédente n'y avait été que sept. Vous vous portez bien, vous vous amusez, et ce qui vaut encore mieux, vous vous occupez. Rien n'est plus vrai, je ne pensais nullement à votre maison, je vous y croyais établi depuis long-temps, et point du tout, vous ne faites que terminer cette acquisition. Eh bien, pour vous punir de ne m'en avoir point parlé, vous prendrez la peine, je vous prie, de m'en faire la description; de combien de pièces est votre appartement? est-il au rez-de-chaussée ou au premier? avez-vous un jardin, une cour? l'escalier est-il honnête? enfin tâchez de me donner une idée du

logement. Avez-vous de quoi recevoir un ami ou amie, moi, par exemple? Comment vous meublerez-vous? j'aime les détails, j'ai le goût et l'esprit minutieux.

Je ne répondrai point à l'article de Shakespear; vous voyez la nature dans le roi Lear, mais c'est apparemment en tant qu'elle produit quelquefois des monstres.

Vous êtes donc très-satisfait de votre position (1); cela est-il vrai en effet? et n'est-ce point pour les bureaux que vous paraissez si content? Bien des gens pensent que tout ce pompeux appareil n'aura pas de grandes suites; je dirais tant mieux, si cela ne rejetait pas à l'année prochaine; je voudrais une affaire décisive qui nous donnât la paix; vous ajoutez tout bas, *et me voir arriver en France.* Ah! oui, sans doute, je le voudrais, mais je ne l'espère pas. C'est toujours beaucoup que vous en ayiez le désir; n'est-ce pas l'impossibilité qui vous persuade de l'avoir? Voilà ce qui ne s'éclaircira peut-être jamais.

Auteuil va finir, il n'y a plus que la semaine prochaine; l'état qu'y tient l'Idole est superbe:

---

(1) Elle veut parler de la situation politique de l'Angleterre.

trois fois la semaine un grand souper, tous les jours un dîner de six ou sept personnes et autant d'habitauts; elle est très-aimable chez elle. Moi je vais toujours mon petit train, j'ai toujours mes soupers les mercredi et vendredi où j'ai quelquefois beaucoup trop de monde, et puis d'autres jours dans la semaine; le hasard en décide ainsi que de la compagnie; je suis quelquefois d'assez bonne humeur, je m'égaye : souvent ennuyée et quelquefois fort triste, voilà mon histoire ; racontez-moi la vôtre.

Ne voyez-vous plus jamais le Craufurd? et le Selwyn est-il toujours à sa campagne?

Je reçus l'autre jour une lettre de l'évêque de Mirepoix ; il me prie de vous dire qu'il vous aime beaucoup, et qu'il serait charmé de vous revoir. La main sur la conscience, croyez-vous que cela puisse arriver? Oh! non, vous ne le pensez pas.

LETTRE CCCXXXIII.

18 septembre 1779.

Je n'ai point eu de lettres hier; on ne sait sur quoi compter, et si en effet vous m'aimez

(comme je le veux croire), vous devez être bien aise d'apprendre que je suis encore en vie. Oui, je le suis, et peut-être ridiculement pour mon âge; il faut que je me le rappelle pour éviter d'être ridicule : non que je mène la vie d'une jeune personne; je suis très-sédentaire; je ne fais aucune visite; je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes plus anciennes ou familières connaissances; je ne vais jamais aux spectacles; je fais des essais pour parvenir à croire ce qui ne se peut comprendre; je ne fais pas, je l'avoue, de grands progrès; enfin je fais de mon mieux pour être la moins malheureuse possible; je sais bien ce qui me serait le plus nécessaire, et ce que je désire uniquement, ce serait de vous revoir; cependant je me dis souvent que j'ai tort de le désirer. Eh! quel est l'agrément que j'en puis attendre? vous ne pourriez partager le plaisir que j'aurais. Mais il est inutile de raisonner sur cela; il faudrait la paix, et je la crois bien éloignée; elle ne peut, dit-on, arriver qu'après les plus grands malheurs que je ne saurais souhaiter.

Nous avons chanté ici un *Te Deum* (1) : on

(1) Pour la prise de l'île de Saint-Vincent et de celle de la Grenade, par le comte d'Estaing.

est fort content de M. d'Estaing; il me semble qu'on pense qu'il n'y aura pas cette année de grands événements.

Il paraît tous les jours de nouveaux éloges de Voltaire : le comte de Schouwaloff, qui est ici depuis le départ de son oncle, en a fait deux : il n'y a pas de poète crotté qui ne cherche à s'illustrer en en composant ; ce qui me fit dire l'autre jour que Voltaire subissait le sort des mortels, d'être après leur mort *la pâture des vers*.

Rien n'est si plat que toutes ces productions.

Je ne doute pas que votre amie, milady Blandford (2), ne soit morte ; je prends part à votre peine. On doit beaucoup regretter ses anciennes connaissances. L'habitude est un grand agrément. Quand j'aurai de vos nouvelles, je vous écrirai plus longuement.

---

(2) Marie-Catherine de Jonghe, dame hollandaise, la veuve du marquis de Blandford, fils unique de Henriette, duchesse de Marlborough. Elle est morte en 1810, âgée de quatre-vingt-cinq ans.

LETTRE CCCXXXIV.

Paris, 1er octobre 1779.

L'aventure des Spencer (1) me paraît horrible : comment ne sont-ils pas tous morts de peur ? Comment ont-ils pu gagner Londres, puisque les nôtres ont pris votre frégate ? N'ont-ils pas pris aussi tous les effets des milords et des miladys?

Je serais charmée de connaître votre milord Macartney (2); mais on ne lui permet pas de venir à Paris : il doit rester à Limoges. Le comte de Broglio l'a vu à sa campagne : ce qu'il m'en a écrit m'avait déjà fait regretter de ce qu'il ne viendrait pas à Paris; ce que vous m'en dites l'augmente.

Je vous prie de me faire un état de votre famille; j'ai brouillé toutes vos nièces. N'en

(1) Lord et lady Spencer et leur fille, feu la duchesse de Devonshire, s'étaient, en revenant de Spa, embarqués à Ostende, à bord du *Fly*, chaloupe de guerre, laquelle fut attaquée par deux cutters français, auxquels elle n'échappa qu'avec peine.

(2) Feu le comte Macartney. Il était gouverneur de l'île de la Grenade, lorsqu'elle fut prise par les Français.

avez-vous pas trois par monsieur votre frère ? L'Altesse, la femme de l'évêque dont je ne sais pas le nom, madame Keppel, n'en est-elle pas une ? Et puis vous en avez deux par madame Churchill, dont l'aînée est milady Cadogan, qui a une sœur qui est peut-être mariée. Il faut m'éclaircir tout cela.

Vous êtes un homme fort rare par vos soins et vos attentions ; soyez sûr que j'en connais bien tout le prix : vous êtes bon et compatissant ; ce que les autres font par goût et par devoir, vous le faites par bonté : il faut en avoir beaucoup pour vouloir conserver une correspondance avec quelqu'un qu'on ne doit jamais revoir, et de qui on ne peut rien apprendre d'intéressant et d'agréable.

Je ne lirai donc point le Voyage de Cook ; et j'en suis bien aise : c'était une entreprise à laquelle je répugnais ; mais que lirai-je ? Je ne suis pas aussi heureuse que vous ; je n'ai nul objet de curiosité.

J'ai le projet de lire alternativement Corneille, Racine et Voltaire, et me laisser aller à l'impression que j'en recevrai. J'ai déjà commencé ; j'ai lu d'abord Iphigénie, ensuite le Cid, et puis Zaïre.

Je continuerai ainsi. On m'a lu ce matin les Horaces.

2 octobre.

Voilà où j'ai été interrompue; je reviens à milord Macartney. On est ici fort prévenu contre lui: il a tenu des propos dans le vaisseau qui l'a amené en France, qui ont extrêmement choqué, et qui effectivement sont très-imprudents. J'en suis fort fâchée; j'aurais été charmée de le connaître. J'ai grand besoin d'être réveillée; il n'y a personne ici qui puisse produire cet effet: je ne vois que des gens qui ne pensent point, ou qui pensent de travers; ils pourraient bien porter le même jugement de moi, et peut-être n'auraient-ils pas tort.

Il n'y aura point de Fontainebleau; il y aura à la place des Choisy et des Marly. Auteuil est fini: il me faisait un ou deux soupers par semaine; c'était une dissipation. Madame de Luxembourg en était habitante; c'est actuellement ma meilleure amie, c'est-à-dire celle qui a le plus d'attentions suivies pour moi: c'était elle que j'allais chercher; et quoiqu'il y eût beaucoup de monde, comme on voyait bien que c'était mon objet principal, cela sauvait le ridicule. Elle ne se mettait point à table; c'est ce qu'elle pratique aussi chez moi; nous soupons sur la table du loto, avec ceux

qui ne veulent manger qu'un morceau. Les Caraman, chez qui je vais une fois la semaine, sont depuis le mois de mai à Roissy : ils pourront bien y passer l'hiver ; car je crois qu'ils n'en reviendront qu'après le retour de M. de Caraman, qui ne sera vraisemblablement qu'après qu'on aura abandonné ou après avoir exécuté le projet d'une descente. Vous aurez appris par les gazettes les changements faits dans notre flotte : ce n'est plus M. d'Orvilliers qui la commande ; il est extrêmement regretté de toute la marine : c'est M. du Chaffaut qui le remplace. Il y a eu depuis un conseil de guerre ; M. de Rochechouart (3), qui commandait une escadre, a été condamné à être démonté, pour avoir désobéi à M. d'Orvilliers, qui voulait qu'il attaquât un de vos vaisseaux, *le Marlborough*, qu'il aurait, dit-on, vraisemblablement pris ; il a appelé de ce jugement à la cour : plusieurs capitaines de vaisseaux demandent leur retraite. Voilà des nouvelles publiques ; je crois qu'il n'y a point d'indiscrétion à les écrire.

La comtesse de Noailles, à présent maré-

(3) M. de Rochechouart était le frère du comte de Rochechouart, nommé le *Sourdaut*, à cause de sa surdité, et du cardinal de Rochechouart, évêque de Laon.

chale de Mouchy, se cassa le bras il y a quelques jours ; c'est une femme d'un grand mérite et fort importante (4), son mari commande à Bordeaux ; on imprimait des bulletins sur son état, ce qui a produit celui que je vous envoie ; le voici :

Tandis que d'Estaing et sa troupe
Etrillent le pauvre Biron,
Tandis que le grand Washington
Tient tous les Anglais sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon
Hardi s'enfuit le vent en poupe,
Madame de Mouchy, dit-on,
Tous les matins mange sa soupe,
Et tous les soirs prend son bouillon.

LETTRE CCCXXXV.

Paris, 8 octobre 1779.

J'ai reçu le stoughton (1), j'ai vu la personne qui me l'a apporté (2), et j'en ai été fort aise ; sa visite fut fort courte ; nous souperons ce soir ensemble, mais avec beaucoup de

---

(4) Elle périt avec son mari pendant la révolution.

(1) La teinture de stoughton, dont madame du Deffand faisait un usage habituel.

(2) M. Thomas Walpole.

monde. Je suis persuadée que vous voudriez être dans le cas de m'envoyer encore du stoughton ; je n'en prends que dix gouttes par jour, cela me mènerait, comme vous voyez, à le pouvoir disputer à tous les patriarches. Je ne suis pas d'avis que *ce n'est que le bonheur qui produit l'ennui ;* mais c'est l'ennui qui détruit tout bonheur, c'est le désœuvrement qui en est la véritable source. On ne peut disconvenir que la goutte et la colique ne soient bien plus fâcheuses que l'ennui. L'ennui est un avant-goût du néant, mais le néant lui est préférable ; il est des caractères qui n'en sont pas susceptibles ; j'ai quelque peine à croire que vous soyiez du nombre, vous avez trop d'activité pour que vous ayiez toujours matière à la satisfaire. Enfin, quoi qu'il en soit, j'éprouve à mon grand détriment que je n'ai pas l'honneur de vous ressembler.

Je crois vous avoir mandé que je lis actuellement les Théâtres de Corneille, Racine et Voltaire ; je trouve ce dernier bien inférieur, nullement digne d'être comparé aux deux autres ; tous ses personnages ne sont que lui-même ; autant il est charmant dans ses épîtres et dans plusieurs morceaux de sa Hen-

riade, autant il est froid et médiocre dans ses tragédies. Je m'étais flattée que vous seriez content de mon jeu de mots (3). De tous ces éloges, il n'y en pas un seul qui ne soit fastidieux ; Palissot est le moins plat.

Je viens de recevoir dans le moment le billet de part de mariage de la fille du prince de Montbarrey avec le prince héréditaire de Nassau-Sarbruck ; la princesse fille a vingt-deux ans, et le prince n'en a pas encore onze (4).

On commence à revenir des campagnes, cependant le beau temps y retient encore bien du monde, et puis notre flotte en retient beaucoup.

Ce pauvre Lindor me fait grand'pitié ; cependant il aime, et quoique ce ne soit qu'une

---

(3) Que Voltaire, après sa mort, était devenu la *pâture des vers*.

(4) Ces mariages entre des personnes d'un âge trop inégal, et souvent, comme dans le cas dont il s'agit, avant qu'un des deux partis fût en état d'avoir aucune volonté personnelle, étaient du nombre des abus qui existaient sous l'ancien gouvernement de France, absolument contraires à tous les principes de bonne morale, et à toute idée d'union conjugale et de bonheur domestique.

poupée, cela vaut mieux que d'avoir l'âme vide.

Je me flatte que vous serez content de cette lettre-ci, il me semble qu'elle ne contient que les choses qui vous plaisent, c'est-à-dire les plus vagues et les plus indifférentes. Il y en a cependant une qui m'intéresse, et dont il faut que je vous parle, c'est de votre établissement dans votre nouvelle maison; est-ce votre meuble d'Aubusson que vous y avez placé? Je trouve que c'est une chose agréable que d'être bien meublé, et surtout que les sièges soient bien commodes. Si j'allais à Londres, auriez-vous de quoi me loger? Il serait plaisant que cette question vous causât de la douleur, et cela peut être, quoiqu'il n'y ait aucun genre de distance, de différence, de dissemblance, etc., etc., qui ne nous sépare. Les Champs-Élysées jadis étaient une espérance, une ressource: mais à propos de ces temps-là, je viens de relire l'Iliade, je relirai l'Odyssée. Je trouve que votre Shakespear a quelque ressemblance à Homère. Vous trouverez que cela n'a pas le sens commun, mais il y a une certaine hardiesse et une certaine force dans le style qui brave tout ménagement et bienséance; j'aime dans Homère que les dieux ayent tous

les défauts et tous les vices des hommes, comme dans Shakespear les rois et tous les grands seigneurs ont le ton et les manières grossières du peuple (5).

LETTRE CCCXXXVI.

Paris, 30 octobre 1779.

Je vous ai dit combien je trouvais milord Macartney aimable; c'est par lui que vous l'aurez appris, il était porteur de son éloge. Je ne sais si on lui a limité le temps qu'il peut rester chez vous, informez-vous s'il nous reviendra. Il n'a vu personne ici, et il ne vint personne chez moi tout le temps de sa visite; il n'y avait que la Sanadona, M. de Creutz, et Wiart me dit, M. de Toulouse; je ne m'en souvenais pas, il n'est plus question de mémoire, elle est perdue. Je pourrais faire des observations sur l'état de la vieillesse, les dédier aux sexagénaires; elles leur feraient perdre l'envie de devenir octogénaires. Oh, oui, quand on est parvenu à ce point-là, on a tout

(5) On peut, d'après cette observation, se représenter l'idée que madame du Deffand s'était formée de Shakespear, par la traduction de ses pièces de théâtre.

perdu, jusqu'aux désirs dont on était le plus affecté. Croiriez-vous que j'ai presque perdu le désir de vous revoir? je sens une sorte de répugnance à vous rendre témoin de l'extrême dépérissement que vous trouveriez, la perte de deux sens, de presque toutes les facultés de l'âme; il ne m'en reste qu'une qui ne sert qu'à me rendre malheureuse, qui me rendrait ridicule, si je ne m'occupais continuellement à la vaincre ou à la cacher.

Je retombe toujours à vous parler de moi, cela est bien plat, bien fastidieux, je vous en demande pardon. Comment le général Burgoigne se croit-il dégagé des conditions de sa capitulation (1)? il me semble que toute sa conduite est bien baroque.

J'avais un rendez-vous aujourd'hui avec votre cousin, pour pouvoir causer avec lui; car les soirées qu'il passe chez moi sont en pure perte pour la conversation; mais l'heure se passe, sans doute qu'il ne viendra pas; je lui trouve bien de l'esprit, mais d'un certain genre; il y en a plusieurs pour lesquels il n'a ni ouverture, ni goût; mais il a des saillies, du discernement, et s'il riait moins, on entendrait

(1) A Saratoga.

plus aisément ses plaisanteries et ses bons mots ; mais son rire, qui est presque continuel, fait perdre presque tout ce qu'il dit. Il me paraît content d'être bien avec vous, et très-charmé de ce que son fils vous plaît. Je ne sais pas où en sont ses affaires, je comptais l'apprendre aujourd'hui ; son séjour ici dépend du temps qu'elles dureront.

Je suis fort charmée d'être au fait de votre famille; elle est bien nombreuse, mais c'est à prendre ou à laisser, vous ne leur devez rien ; je vous suis plus à charge que tout votre népotisme; cette sujétion de toutes les semaines est un peu gênante, il n'y a que l'amitié qui puisse la rendre facile.

LETTRE CCCXXXVII.

5 décembre 1779.

Point de lettres d'aujourd'hui, quoique ce soit le jour d'en recevoir; mais je m'y attendais. J'ai toujours haï le vent, mais je le hais actuellement plus que jamais.

C'est bien moi qui n'ai point de matière pour remplir une lettre; que puis-je vous dire qui vous intéresse, ne prenant moi-même aucun

intérêt à tout ce qui se passe autour de moi? jamais l'existence n'a été aussi difficile à supporter pour personne que ne m'est la mienne, et cette gaîté que vous me supposez est positivement le contraire de mon état. Tout le monde arrive, et cela ne me fait presque rien. Ma santé est assez bonne, aux vapeurs près.

Je n'ai point reçu de lettres de Lindor, c'est un être singulier; il n'y a que vous et votre jeune duc (*de Richmond*) qui ayiez des procédés de l'amitié, tout autre Anglais en dédaigne même l'apparence.

On fait un emprunt en rente viagère de cinq millions de rente; sur une tête, à dix pour cent; sur deux, à neuf; sur trois, à huit et demi; sur quatre, à huit; toutes chargées du dixième; le crédit de M. Necker est tel, qu'il s'en faut peu que les fonds ne soient déjà fournis; j'y place une somme pour quatre cents livres de rente sur la tête de mon invalide et sur la mienne; cela me semble juste, parce qu'il y a six ans qu'il use sa poitrine à me lire trois ou quatre heures tous les matins. Il me lit actuellement Cassandre, roman de la Calprenède, qui a fait aussi Cléopâtre; je ne sais si vous connaissez cet auteur, je suis bien sûre que vous n'aurez pas achevé aucun de ses romans; c'est le plus

détestable style. Pourquoi le lire, me direz-vous ? parce que je ne sais que lire. L'histoire, les voyages ne m'intéressent point, la morale m'ennuie ; il n'y a que les mémoires et les lettres qui m'amusent, je les sais par cœur. Quand il y a quelque chose de nouveau, j'y cours, et j'en suis presque toujours mécontente.

On vient de donner une nouvelle tragédie, dont le titre est *Pierre le Grand*. Un de mes amis a dit qu'il fallait la nommer Pierre le Long; elle est de M. Dorat. Ce pauvre homme ne peut parvenir à avoir une place à l'Académie, il en serait cependant bien digne, il serait bien assorti à presque tous ceux qui la composent: nous allons avoir aussi quelques petits événements dans notre ministère ; M. Bertin se retirera, dit-on, le mois prochain, et son département doit être partagé entre ceux qui restent. Voilà tout ce que je sais; toutes ces choses ne vous font rien, ni à moi non plus.

LETTRE CCCXXXVIII.

23 décembre 1779.

Enfin le charme est rompu, je reçois aujourd'hui 23, votre lettre du 10. Votre griffonnage, ce qu'il me dit, ce que M. Conway me confirme, devrait dissiper ou du moins calmer mes inquiétudes ; mais je ne suis pas maîtresse de mes sentiments ; il me reste beaucoup d'alarmes, vos accès ne sont point aussi courts. D'où vient le Selwyn tient-il si mal ses promesses ? quelle preuve peut-il me donner de son amitié et de sa reconnaissance, si ce n'est en me donnant de vos nouvelles? mais que peut-on attendre d'un homme à qui la tête a tourné pour un enfant!

M. Conway me dédommage bien de ses torts ; je crois devoir lui marquer ma reconnaissance dans cette lettre : je me prive du plaisir et de l'honneur de lui adresser à lui-même tous mes remercîments, je connais sa politesse, et de plus ses bontés pour moi, il voudrait me répondre, et il n'a pas besoin de cette occupation, elle mettrait le comble à tous ses soins, ses fatigues et ses ennuis. Chargez-

vous, mon ami, de lui dire tout ce que je pense, combien je l'estime, combien je vous trouve heureux d'avoir un tel ami, combien j'aurais de satisfaction de me trouver en tiers avec vous et lui; mais il faut se détourner de telles pensées, elles ne peuvent qu'irriter le chagrin de l'absence.

Vendredi 24.

Rien ne m'a tant surprise que la lettre que je reçois du 15, 16 et 17. J'avais bien prévu que vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. Mais, mon ami, quelle peine, quelle fatigue vous vous êtes données en m'écrivant de votre propre main; vous prenez votre courage pour des forces, vous achevez de vous épuiser; quelque plaisir que j'aye à apprendre tout ce que vous faites, je consens à en être privée jusqu'à votre parfait rétablissement, je me contenterai de bulletins.

Nous sommes ici accablés de nouvelles, de duels, de démissions de places, des impertinences de Beaumarchais, des lettres de nos ex-ministres pour réfuter ces imputations, l'arrivée de M. d'Estaing qui ne marche qu'avec des béquilles; enfin quelques-uns de ces

jours, je vous écrirai sur tout cela, en détail; pour aujourd'hui cela m'est impossible, je sors d'une indigestion, et je m'en suis encore donné une hier au soir; j'ai un corps de cent ans, et une tête qui n'en a pas vingt; je me hais, je me méprise, il n'y a que votre amitié pour moi qui me soutienne contre moi-même; vous ne m'aimeriez pas autant que vous faites, si vous me trouviez aussi misérable; si je pouvais espérer de vous revoir, je chérirais encore la vie, mais vous savez ce qui en est, et ce qui en sera.

On disait hier que M. de Maurepas avait la goutte, je désire sa conservation.

LETTRE CCCXXXIX.

Paris, jeudi 3 février 1780.

Il n'y a point de maux que cette saison ne produise, rhumes, rhumatismes, courbatures, fièvres, morts subites, etc., etc., et pour ceux qui évitent tous ces maux, le retardement des courriers qui y supplée. Aujourd'hui 3 février, je reçois votre lettre du 20 janvier.

Je ne sais quand vous reverrez votre cousin; ses affaires cheminent lentement, j'espère

qu'elles se termineront heureusement (1). Je doute qu'il résulte de vos associations de grands avantages : mais ce n'est pas à moi à raisonner sur ces sortes de choses, je ne dirais que des absurdités, et puis vous ne répondriez pas à mes objections, et à la seconde ou troisième lettre je me trouverais parlant toute seule. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne désire rien que la paix, et tous les événements qui l'éloignent me paraissent également fâcheux ; perte, gain, victoire, défaite, il ne m'importe; tout ce qui arrivera à la rendre nécessaire de côté et d'autre, me paraîtra bon.

Vous voulez donc les Fabliaux (2)? vous les

---

(1) M. Thomas Walpole avait une hypothèque sur un bien dans l'île de Grenade, appartenant à MM. Alexandre, négociants, qui avaient fait faillite. Cette hypothèque formait la principale sûreté d'une forte somme d'argent que M. Walpole avait prêtée à MM. Alexandre. L'île de Grenade se trouvant alors au pouvoir de la France, M. Walpole vint à Paris, pour obtenir du gouvernement français quelques facilités pour le recouvrement de ses fonds.

(2) « *Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques, et les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.* »

aurez. Une des plus grandes différences qu'il y ait entre nous deux, c'est notre goût pour le genre de lecture. J'examinais l'autre jour ce que je trouvais de plus parfait de tout ce qui avait été écrit, non pas dans chaque genre, mais de ce que je choisirais avoir fait, y compris tous les genres quelconques. Vous croirez peut-être que ce seraient les découvertes de Newton : oh ! non, la chanson de M. de Saint-Aulaire me paraît trop bonne. Les livres de morale ne sont bons à rien ; il n'y a que celle qu'on fait soi-même. L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse ; la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas ; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirais l'ouvrage que je voudrais avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paraît à tous égards avoir atteint la perfection. Vous ne le devinez pas, et vous ne penserez peut-être pas de même, c'est *Athalie*. Mes insomnies qui sont, comme vous savez, longues et fréquentes, me font repasser tout ce que je sais par cœur, *Esther*, *Athalie*, sept ou huit cents vers de Voltaire, et quelques autres brimborions de différents auteurs, voilà malheureusement à quoi est bornée toute mon érudition ; et cette

pièce d'*Athalie* me charme et m'enlève, et ne laisse rien à désirer ni à reprendre.

L'abbé Barthélemi a fait votre commission dans la plus grande perfection (5); il s'en est fait un grand plaisir, cela mériterait un mot de remercîment de votre main, ou du moins un mot dans une de vos lettres que je pourrais lui montrer.

Vous aurez aussi la suite de la Bibliothèque des Romans; le cinquième cahier du Voyage pittoresque, et puis l'historique et les couplets des étrennes de madame de Luxembourg; peut-être ne recevrez-vous tout cela que par votre cousin; il m'a cependant promis de chercher quelque occasion pour vous en faire tenir une partie avant son départ.

Nous avons aussi pour nouveauté quatre volumes de comédies de madame de Genlis, qui ne sont pas à tout prendre de vraies comé-

---

(5) Cette commission consistait à obtenir une copie d'une miniature qui se trouve à la bibliothèque impériale; ce fut celle qui est à la tête d'un manuscrit appelé *la Cité des dames*, par Christine, fille de Thomas de Pisan. Voyez l'*Appendix to royal and noble authors*, dans les OEuvres du lord Orford, et *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, *tom.* 2, *pag.* 704.

dies, mais que je trouve agréables, d'un style excellent, remplies d'une morale très-utile, et qui prouvent qu'elle a du mérite. Il y a des peintures de toutes sortes d'états, qui sont de la plus parfaite ressemblance; ses scènes sont trop longues, et il y a peut-être un peu de monotonie dans tout son ouvrage; mais elle donne d'elle l'idée d'une femme de beaucoup d'esprit et d'un très-bon caractère. Il y a une sorte de parenté entre elle et moi, son mari est du même nom qu'avait feu ma mère (4); je lui ai écrit quatre lignes pour lui marquer combien j'étais contente de son ouvrage : sa réponse est parfaitement écrite; peut-être la joindrai-je à tout ce que je vous enverrai.

---

(4) Bruslard. Il y avait deux branches de cette famille; celle de Bruslard de Sillery, à la tête de laquelle était M. de Puysieux, qui a été ministre d'état sous Louis XV; et celle de Bruslard de Genlis, fixée en Picardie. Le marquis de Genlis, le chef de cette branche, étant mort sans enfants, eut pour successeur le comte de Genlis, qui épousa mademoiselle de Saint-Aubin, dont il est ici question, et qui, avant sa mort, recueillit également l'héritage de l'autre branche de sa famille.

LETTRE CCCXL.

Paris, 4 avril 1780.

J'aurais dû vous répondre plus tôt ; votre dernière lettre est du 25 mars, je l'ai reçue le 31, cet intervalle était assez long pour ne devoir pas l'étendre davantage ; mais, mon ami, l'histoire de mes nuits fait que je ne puis rien faire le jour ; cela demande explication, la voici. Je me couche à une heure ou deux, je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience ; mon invalide arrive, je veux dormir, et il me lit quelquefois quatre heures avant que le sommeil arrive, et sans que je perde l'espérance qu'il arrivera ; cependant je vous écris quelquefois dans ces moments-là, mais rarement ; quand je m'endors à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard, je ne me lève qu'à cinq ou six heures, il me faut le temps de ma toilette, et de certains soins qu'exige ma santé, tout cela n'est fini que vers les sept heures ; les visites arrivent, puis le souper, puis le loto, voilà la journée passée dont il ne reste rien que le regret d'employer si mal son temps, surtout quand on réfléchit sur le peu qu'il en reste.

J'ai fait voir aux Caraman l'article qui regarde leur gendre, ils ont comme de raison trouvé qu'il n'y avait rien de plus poli et de plus obligeant, il doit vous avoir écrit et à M. Selwyn. Si vous voyez M. de Sourches (1) vous serez bien déterminé à n'agir avec lui que par l'intérêt qu'y prennent les Caraman; il n'est pas sans quelque esprit, mais il est si dénué de grâces, il est si gauche, il est, dit-on, si laid, qu'on a du mérite à lui rendre des soins. Il n'en est pas de même de milord Macartney, il n'est pas votre ami particulier, il m'a paru digne de l'être; c'est cependant pour moi un petit embarras d'avoir à lui répondre, et c'est ce que je vais faire quand j'aurai fermé cette lettre.

Vous avez dû voir votre cousin il y a déjà quelques jours, il vous aura remis les différentes choses dont je l'avais chargé; je le regrette, je passais avec lui les soirées des mercredis et des vendredis, et il me venait voir quelquefois les après-dînées, mais rare-

---

(1) M. de Sourches, qui avait épousé la seconde fille du comte de Caraman, était, dans ce temps-là, prisonnier de guerre en Angleterre, où M. Walpole et M. Selwyn lui firent accueil.

ment; je crois à son fils (2) beaucoup de mérite, je ne puis juger que de sa retenue et de sa politesse; il ne parle point, parce qu'il prétend ne pas savoir assez bien le français.

L'histoire du Fullarton (3) m'a intéressée ; c'est un joli garçon, il a de la vivacité, de la sincérité et ne manque point d'esprit; il me marquait du désir de me plaire, et il y avait réussi, il me voyait souvent ; il a plu généralement à tous ceux qui l'ont connu.

J'avais toujours oublié de parler à l'Idole de la maladie de Beauclerc, et la première fois que je lui en ai parlé fut vendredi dernier que je lui appris sa mort ; elle en a été peu touchée quoiqu'elle ait eu pour lui une petite flamme ; elle a parfaitement oublié l'altesse (*prince de Conti*), pour qui elle voulait qu'on crût qu'elle avait une grande passion ; celle qu'il avait eue pour elle était tellement passée, qu'on pré-

---

(2) M. Thomas Walpole, qui fut depuis ministre d'Angleterre à la cour de Munich.

(3) Son duel avec le feu marquis de Lansdowne, alors comte de Shelburne, le 22 mars 1780, par suite des expressions dont le lord Shelburne s'était servi dans un débat de la chambre haute, le 6 du même mois, relativement au colonel Fullarton, qui venait d'être placé à la tête d'un régiment nouvellement levé.

tend qu'il ne la pouvait plus souffrir ; heureusement il n'avait pas attendu à ses derniers moments pour lui faire du bien ; elle a , dit-on, quatre-vingts ou cent mille livres de rente ; elle en a fait bon usage. L'année dernière elle passa trois mois à Auteuil dans une très-jolie maison qui lui appartient; madame de Luxembourg s'y était établie avec elle, et partageait la dépense d'un fort bon état qu'elle y tenait ; je ne sais si cette année elle fera de même, je le voudrais, j'y allais passer la soirée pour le moins une fois la semaine ; elle est fort aimable chez elle , et beaucoup plus que partout ailleurs ; ses ridicules ne sont point contraires à la société ; sa vanité, quoiqu'extrême, est tolérante , elle ne choque pas celle des autres ; enfin à tout prendre , elle est aimable ; sa petite belle-fille a de l'esprit, mais elle est bizarre, folle, et je la trouve insupportable ; sa belle-mère est son esclave et paraît l'aimer avec passion.

Je suivrais votre conseil de former une liaison avec madame de Genlis , mais cela ne se peut pas , elle s'est dévouée à l'éducation des filles de M. le duc de Chartres qui a fait bâtir une maison dans un terrain contigu et appartenant à Belle-Chasse ; vous savez que c'est

presque à ma porte, mais elle se retire tous les jours à dix heures, ainsi il ne peut être question des soirées, et c'est le seul temps où je peux jouir de la société. De plus, M. le duc de Chartres a loué une maison à Bercy, où elle ira s'établir avec les petites princesses le premier de mai, et n'en reviendra qu'au mois de septembre. Je ne connais point son caractère, elle a beaucoup d'esprit, et je lui ai donné une très-bonne idée du vôtre, en lui disant que vous aviez lu son Théâtre, et que vous m'en aviez fait beaucoup d'éloges. J'assistai l'autre jour à une lecture d'une comédie qu'il y a cinq ans qu'elle a faite, qui a pour titre *l'Ingénue*. Le sujet a de la ressemblance à celui de la Pupille faite par Fagan, mais l'intrigue et les caractères sont différents, il y a des scènes très-agréables; avec des corrections qui sont nécessaires, je crois qu'elle réussirait sur le théâtre.

LETTRE CCCXLI.

Paris, 20 avril 1780.

J'ai trois réponses à faire; l'une à votre cousin, l'autre à madame Greville, et puis à

la grand'maman ; je comptais que ce serait mon occupation de l'après-dînée, voilà qu'il m'arrive une lettre de vous, et vous n'êtes pas fort surpris que je vous préfère. Nos querelles ne sont jamais venues par la défiance que vous ayez eue de mes sentiments, vous ne vous êtes mépris qu'à leur genre, bien ridiculement et pour l'un et pour l'autre.

Votre cousin m'a écrit une fort aimable lettre, il me dit du bien de votre santé, et il m'avait promis la vérité sur tout ce qui vous regarde ; il me répond de votre amitié, et je n'ai pas de peine à le croire ; il me prie de faire souvenir de lui toutes les personnes qu'il a vues chez moi, il ne me les nomme pas, mais il me les désigne de façon qu'il m'est facile de les reconnaître ; il aurait assez de penchant à devenir le rival de votre *jeune duc* (1). Le Gibbon était aussi un peu épris ; elle fait plus de conquêtes à présent qu'elle n'en a fait dans sa première jeunesse, sa coquetterie est sèche, froide et piquante ; c'est un nouveau genre qui a sa séduction ; j'ai moi-même beaucoup de penchant à l'aimer, elle a assez d'esprit et plusieurs qualités ex-

(1) Avec madame de Cambis.

cellentes, surtout de la vérité, qui est celle dont je fais le plus de cas.

Que penserez-vous de moi, si je vous avoue que je suis bien-aise que le Ruban Bleu (2) se soutienne ? Je suis obligée de convenir que je n'ai pas de raison pour cela, je ne le connais pas, et presque tous mes amis lui sont contraires ; mais son courage, sa tranquillité, sa patience, le pouvoir qu'il a sur lui-même, me le font plaindre et estimer. Le bruit de ma chambre (je ne peux pas dire du monde, n'y allant pas) est que nous aurons la paix cet hiver ; ce bruit, n'eût-il que le son, me fait plaisir ; si vous me demandez pourquoi, je ne pourrais pas vous le dire, car assurément ce n'est pas par l'espérance d'événements agréables, je ne me permets pas d'y penser.

Vous me parlez de la dernière lettre que vous avez reçue de moi, comme en ayant été content ; jugez de moi par vous, et suivez mon exemple, en vous abandonnant à me dire tout ce qui vous passe par la tête, sans examen, sans choix, sans méfiance, et ne vous écartant jamais de la plus stricte vérité.

---

(2) Lord North.

LETTRE CCCXLII.

Paris, vendredi 28 avril 1780.

Je reçus hier votre lettre du 21, où vous m'annonciez l'arrivée de M. de Sourches. Il est en effet arrivé le 24, comblé de tous les procédés qu'on a eus pour lui, et très-affligé, m'a-t-il dit, de ne vous avoir point vu. Je vous remercie des mesures que vous aviez prises pour le voir, et je n'ai nul regret qu'elles n'ayent pas réussi. Je n'ai point laissé ignorer à madame de Cambis l'empressement que vous aviez eu pour son neveu, je suis chargée de vous en marquer toute sa reconnaissance.

Vous n'aviez point de mes lettres, me dites-vous, je ne le comprends pas; il me semble que je vous ai écrit souvent, et de vrais volumes qui doivent vous donner matière à répondre; mais il ne vous déplaît pas de vous renfermer dans votre prétendue stérilité, dont le nom propre est paresse ou froideur; depuis quelque temps je tombe dans l'inconvénient contraire, je bavarde avec excès, j'emplis mes lettres de noms propres, elles devraient

exciter votre causerie, mais vous n'aimez point à écrire, cela est sûr, quoique vous en ayez parfaitement le talent; rien ne dépare votre style, il est vif, animé, souvent plein de chaleur, vous rendez vos pensées avec facilité et clarté, et vos fautes contre la langue ne nuisent point.

J'ai pris ces jours-ci votre éditon des Mémoires de Grammont; j'ai relu l'épître dédicatoire, elle m'a fait monter la superbe à la tête, et elle m'a rappelé un temps que je regrette, et qui malheureusement est bien passé et effacé.

On me dit hier qu'il paraissait un libelle effroyable contre M. Necker et où madame Necker n'est pas oubliée; on prétend qu'il y en a six mille exemplaires et qu'on en a envoyé à tous nos princes une certaine quantité; je m'intrigue pour en avoir un, ou du moins en faire la lecture. Vous pouvez être sûr qu'il a un furieux nombre d'ennemis; d'abord tous ceux qui perdent par ses réformes, et puis ceux que produit la jalousie et l'envie. Je doute qu'on lui laisse exécuter tous ses projets dont je ne doute pas qu'il ne résultât un grand bien. Si on les veut morceler comme on a fait ceux de M. de S.-Germain, il ne l'endurera

pas ; il quittera , tout s'écroulera , le crédit sera perdu , on tombera dans le chaos , ses ennemis triompheront , ils pêcheront en eau trouble , et publieront que ses systèmes, ses opérations, n'étaient que visions chimériques ; voilà ce que moi et bien d'autres prévoient , c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à ce pays-ci.

Madame de Luxembourg se porte bien. Mon neveu et ma nièce s'en retourneront dans le mois de juin ; vous les aimez autant à Avignon qu'ici. J'ai un autre neveu à Paris, qui est le fils de M. Vichy , mon frère aîné ; il loge chez mon frère le trésorier , je ne le vois presque pas ; il a de l'esprit, mais d'une sorte qui n'est pas fort agréable. Ah ! mon ami , qu'il est rare de trouver des gens aimables ! la liste en est bien courte, et si courte que je n'en compterais pas quatre ; en compteriez - vous beaucoup davantage ? je ne le crois pas.

LETTRE CCCXLIII.

27 mai 1780.

Vous n'êtes pas gai, je le crois, mais vous êtes animé, et c'est ce que je ne suis plus.

Ce que je vous mande sur la paix n'est pas certainement que j'en aye aucune connaissance; personne n'est plus ignorant de tout ce qui regarde la politique, je n'entends rien à toutes les nouvelles de mer, je me méprends sans cesse aux noms des nôtres, et de nos ennemis. Puisque vous trouvez que les nouvelles sont nécessaires pour rendre les lettres intéressantes, je devrais m'abstenir d'écrire.

On dit que le roi de Suède doit cet été aller à Spa. L'Idole ira l'y trouver, il y a entre elle et lui la plus tendre amitié. Cela dérange son séjour à Auteuil; j'y ai quelque regret, c'était une occasion de dissipation. Je soupai mardi dernier chez M. Necker avec M. et madame de Richelieu; le maréchal, deux jours après, m'a rendu visite. Il me doit amener sa femme, elle n'est ni belle, ni laide; ni jeune, ni vieille; ni sotte, ni spirituelle; on ne peut être plus dans l'ordre le plus commun, et c'est peut-être ce qui convient le mieux pour soi-

gner un vieillard. Le maréchal est sourd comme moi, mais il a de bien meilleures jambes, et n'étant point aveugle, il n'a pas besoin qu'on le conduise.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, et comme M. de Toulouse en doit être, cela m'assure la ressource de la maison Brienne, qui vaut mieux que rien. Mes parents s'en retournent dans trois semaines. Voilà des nouvelles bien intéressantes ; hélas! je n'en sais point d'autres.

LETTRE CCCXLIV.

Dimanche 18 juin 1780.

On ne sait plus sur quoi compter sur l'arrivée des courriers. La lettre que je reçois aujourd'hui est du 9, elle a été neuf jours en route et la précédente en avait été treize. L'empressement de recevoir des nouvelles augmente beaucoup dans la circonstance présente. Rien n'est plus affreux que tout ce qui arrive chez vous (1); de tout temps j'ai haï le

(1) Les malheureux désordres qui eurent lieu à Londres, du 2 au 8 juin 1780, à l'occasion d'une pétition présentée au parlement par le lord George Gordon, et

peuple, aujourd'hui je le déteste. Votre liberté ne me séduit point ; cette liberté tant vantée me paraît bien plus onéreuse que notre esclavage ; mais il ne m'appartient pas de traiter de telles matières. Permettez-moi de blâmer votre indiscrétion, de vous aller promener dans les rues pendant ce vacarme. Je plains votre roi ; il ne reçoit que des outrages, j'admire sa patience, je ne voudrais pas de la royauté au prix de tout ce qu'il endure.

La perte que vient de faire milord Mansfield me paraît bien considérable (2). J'attends de vos nouvelles avec impatience ; je ne puis prévoir quand elles arriveront ; l'irrégularité de mettre vos lettres à la poste, est souvent la cause du retardement de leur arrivée : le même jour que je reçus votre lettre du 1er, plusieurs personnes en reçurent du 6. Je me suis plainte

---

tendante à faire révoquer le bill qui avait été rendu pour l'adoucissement des lois pénales contre les catholiques romains. Voyez l'*Annual register for the year* 1780, *appendix to the Chronicle*, *pag*. 254, où l'on trouve un récit exact et impartial de l'origine, des progrès et des suites de ces troubles.

(2) Son hôtel, ses meubles et sa précieuse bibliothèque de jurisprudence et de manuscrits, furent brûlés par la populace.

que vous ne sauriez que me dire quand vous n'aviez point de nouvelles à m'apprendre ; mais il n'en faut pas conclure que je n'aime pas à apprendre ce qui se passe chez vous. Quoique vous ne soyez pas acteur dans les événements, vous ne pouvez pas n'y point prendre beaucoup de part, et par conséquent il n'est pas possible que je ne m'y intéresse beaucoup. Engagez donc Lindor à m'écrire ; faites-lui honte de sa paresse ; dites-lui que je n'en ai point eu quand j'ai pu lui être utile.

LETTRE CCCXLV.

7 juillet 1780.

Si j'étais âpre après les nouvelles, je me plaindrais de l'ancienneté de vos dates : celle que je reçois aujourd'hui est du 28 ; celles que reçoit tout le monde sont du 1er ou du 2 ; mais cela m'est égal, quand je ne suis pas inquiète de votre santé. Je serais assez curieuse de savoir quels sont vos sentiments sur tout ce qui se passe chez vous : j'ai peine à croire que vous approuviez de certaines choses que je condamne ; mais je conviens qu'il ne m'appartient pas de me mêler de la politique. Il est un

homme chez vous que j'ai en grande estime ; son caractère me plaît fort ; devinez-le : c'est un homme que je n'ai jamais vu et que je ne verrai jamais (1). Son courage, sa fermeté et sa douceur me paraissent au même degré ; je pourrais ajouter sa patience : elle vient, dit-on, à bout de tout, et il nous le prouvera. Je vous demande pardon d'avoir poussé la vôtre à bout en vous ayant demandé de faire l'extrait d'une de mes lettres. Les louanges que vous lui donnez me semblent une marque de votre prévention, et par conséquent de votre amitié. Je conviens que mon français vaut mieux que le vôtre ; mais vos pensées valent mille fois mieux que les miennes, et vous les rendez souvent avec tant de vérité, qu'elles me font sentir qu'en comparaison de vous, je ne suis qu'une caillette, une diseuse de lieux communs.

Je consens à vous laisser croire que mon esprit ne s'affaiblit point ; je n'ai point d'intérêt à me laisser voir telle que je me vois moi-même ; que gagnerais-je à vous détromper et à vous paraître aussi maussade que je me le trouve ? Quelque peu de goût que j'aye pour

---

(1) Lord North.

l'illusion, je ne veux pas détruire celle qui vous fait juger favorablement de moi.

J'aurai ce soir beaucoup de monde; la Harpe me viendra lire une tragédie, qui est le Philoctète de Sophocle, qu'il a traduit très-littéralement, et qu'il voudrait faire représenter : il en a retranché les chœurs. Je vous manderai comment je l'aurai trouvée : je n'aime pas trop les lectures faites par l'auteur ; il faut louer outre mesure, et ce n'est pas mon talent : je n'ai pas aujourd'hui celui d'écrire, et je finis pour ne vous pas ennuyer.

Je crois avoir reçu toutes vos lettres ; mais vous devez en juger par mes réponses.

LETTRE CCCXLVI.

Paris, juillet 1780.

Je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue; rien de plus indifférent en effet, il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que l'est notre correspondance. Pour ma part, je n'y ai pas grand mérite; car je suis à mille lieues de la politique et de l'intérêt qui fait que l'on s'en occupe : d'ailleurs vous savez que je suis l'ennemi des factions, et si votre ministère sait que j'existe, il doit savoir que je n'ai nulle prévention contre lui; j'ai la meilleure opinion de l'homme au Ruban Bleu (*lord North*), j'étais fort bien ici avec l'homme au Ruban Vert (1), ainsi je ne dois point être suspecte; l'on doit connaître votre prudence, et si par le passé on a ouvert nos lettres, on doit en avoir conclu que votre con-

(1) Lord Stormont, qui avait été ambassadeur à Paris, et qui remplissait la place de secrétaire d'état pour le département de l'intérieur.

fiance en moi n'était pas sans bornes, et qu'ainsi vos lettres n'apprendraient rien.

On débite tous les jours des nouvelles qui se trouvent fausses le lendemain. Je n'aime que les résultats, ce qui fait que je ne peux pas m'amuser de la lecture de l'histoire, dont les récits des siéges et des batailles m'ennuient extrêmement; mais ce que je déteste le plus actuellement, ce sont les livres de morale, et surtout quand pour la rendre agréable on emploie les allégories. Je viens de tenter la lecture de Gulliver que j'avais déjà lu, et même que le traducteur, l'abbé Desfontaines, m'avait dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée, la plus froide, la plus fastidieuse qu'on ait pu imaginer. Je hais toute insinuation, toute recherche, toute affectation. Mais une chose qui me surprend moi-même, et dont je crois pourtant avoir trouvé la raison, c'est que haïssant les détails de guerre qu'on trouve dans l'histoire, j'ai lu ce matin la correspondance de tous les généraux d'armée avec M. de Louvois sous Louis XIV, et que cela me fait plaisir; c'est parce que ce ne sont point des récits, c'est M. de Turenne, c'est M. le prince qui disent

ce qu'ils font, ce qu'ils veulent faire : il n'y a point là d'auteurs à qui cela fasse naître des réflexions, et qui en tirent de la morale ; cette morale, je la hais à la mort. Jamais je n'ai tant lu qu'actuellement ; j'ai quatre lecteurs, l'invalide et trois laquais ; le dernier lit à merveille. Si avec cela j'avais des livres agréables, je prendrais patience, et l'ennui que je crains tant ne me tourmenterait pas.

Ne vous occupez point de ma santé, je n'éprouve aucune douleur, c'est beaucoup ; je voudrais bien qu'il en fût de même de vous, et que cette maudite goutte ne revînt plus ; si cela pouvait être et que je pusse dormir, je serais contente.

LETTRE CCCXLVII.

Dimanche 23 juillet 1780.

J'attendais vendredi la lettre que je ne reçois qu'aujourd'hui ; à moins que je n'aye quelque chose à vous dire, il me faut de vos nouvelles pour m'engager à vous donner des miennes ; ainsi, je n'ai point de jours marqués pour vous écrire, je mène une vie si indiffé-

rente, je suis environnée d'objets qui m'inspirent si peu d'intérêt, que je perds presque la faculté de penser.

Voilà donc vos troubles appaisés! j'imagine que votre George Gordon se tirera d'affaire.

Il y a eu ici des mariages très-brillants qui ont été l'occasion de beaucoup de fêtes, dont le récit pourrait être fort beau, mais ce serait entreprendre au-delà de mes talents, et dont vous n'avez pas la curiosité.

M. Morris(1)est parti ce matin pour les eaux d'Aix-la-Chapelle. Le roi de Suède a dû arriver samedi 22, à Spa. Les comtesses de Bouflers et mesdames de la Marck et d'Usson l'y attendaient depuis quinze jours; on ignore combien il y séjournera, apparemment huit ou dix jours.

M. et madame de Beauvau sont établis au Val dans une maison qui leur appartient, et qui est auprès de St.-Germain. L'absence de M. de Beauvau me fait beaucoup de peine, surtout joint à l'inquiétude que j'ai pour sa santé qui, quoique un peu meilleure, laisse encore beaucoup de craintes.

Il y a actuellement une place vacante à

---

(1) Feu l'honorable Humphrey Morris.

l'académie Française, par la mort de l'abbé Batteux; les prétendants, pour le remplacer, sont M. de Tressan, et un nommé Le Mierre, auteur d'une pièce qui a eu trente-une ou trente-deux représentations; elle a pour titre : *la Veuve du Malabar.* Un mauvais plaisant dit, qu'il croyait que ce serait Le Mierre qui l'aurait, et que ce serait le *denier de la veuve.*

Je finis, parce que je ne trouve plus rien à dire.

LETTRE CCCXLVIII.

22 août 1780.

Je reçois votre lettre du 13 et 14. Je vous mandai, dans ma dernière, que je ne me portais pas bien, c'est encore pis aujourd'hui. Je n'ai point de fièvre, du moins on le juge ainsi, mais je suis d'une faiblesse et d'un abattement excessifs; ma voix est éteinte, je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le cœur enveloppé, j'ai de la peine à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter. Les circonstances

présentes font que je suis très-isolée, toutes mes connaissances sont dispersées. Votre cousin est abîmé dans son procès; il y a huit jours que je ne l'ai vu.

Pouvez-vous penser qu'il sache comment je me porte? Oh! il est bien simple qu'il ne s'en occupe pas, et je suis bien loin de lui en savoir mauvais gré; il s'agit aujourd'hui de toute sa fortune et de celle de son fils qu'il adore (1).

Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez, ne vous affligez point de mon état; nous étions presque perdus l'un pour l'autre; nous ne nous devions jamais revoir; vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé.

Peut-être que par la suite Wiart vous mandera de mes nouvelles, c'est une fatigue pour moi de dicter.

P. S. — Wiart ne voulait point qu'une lettre aussi triste fût envoyée; mais il n'a pu rien gagner : il convient, sans doute, que madame est fort faible, mais pas aussi malade qu'elle se

---

(1) Relativement à l'affaire dont il est parlé dans la lettre du 3 février de cette année.

croit ; il s'y mêle beaucoup de vapeurs, et elle voit tout en noir. M. Bouvard vient de lui ordonner deux onces de casse, elle en a pris ce soir la moitié, et elle prendra l'autre moitié demain matin ; elle vient de manger une bonne assiettée de potage et un petit biscuit, elle est plus forte que tantôt, elle était alors dans une mauvaise disposition quand elle a écrit.

Wiart aura soin de mettre un bulletin à chaque jour de poste, jusqu'à ce que la santé soit rétablie dans son état ordinaire.

Comme toutes les lettres suivantes, ou du moins la plus grande partie, sont des réponses à des lettres de Voltaire à madame du Deffand, déjà publiées, l'éditeur a fait correspondre chaque lettre à la date de celle à laquelle elle sert de réponse, ainsi qu'au volume et à la page de l'édition in-8° des OEuvres de Voltaire, publiée par Beaumarchais, où l'on trouve les lettres auxquelles celles-cise rapportent.

LETTRES
DE
LA MARQUISE DU DEFFAND
À
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

(*En réponse à une lettre du 17 sept., t. 56, p. 160.*)

Paris, 1er octobre 1759.

Je me plaignais à vous, Monsieur, de ce que je ne savais que lire; hé bien, le gouvernement y a pourvu; on vient de publier dix ou douze édits, qui font bien trois quarts d'heure de lecture; je ne vous en ferai pas le détail, ils ne taxent pas encore l'air que nous respirons; hors cela, je ne sache rien sur quoi ils ne portent. Malgré le profit immense que l'on accorde à ceux qui avanceront les sommes, on craint d'être dans l'impossibilité de les trouver; la vicissitude des choses de ce monde donne un peu de méfiance; ainsi, pour

rassurer le public, et lui démontrer combien on est content des talents du contrôleur-général (1), on vient de lui donner soixante mille livres de rente viagère, dont il y a vingt sur la tête de sa femme.

Quel conseil me donnez-vous? lire l'Ancien Testament! c'est donc parce qu'on n'aura pas le moyen de faire le sien. Non, Monsieur, je ne ferai pas cette lecture; je m'en tiendrai au respect qu'elle mérite, et auquel il n'y a rien à ajouter; je suis surprise qu'on ose y penser. Savez-vous que je vous trouve encore bien jeune, rien n'est usé pour vous; mais bon! laissez-là les sots et leurs opinions, livrez-vous à vos talents, traitez des sujets agréables ou intéressants, vos voyages, vos séjours, vos observations, vos réflexions sur les mœurs, les usages, les portraits des personnages que vous avez vus, voilà ce qui me ferait grand plaisir. Vos jugements sur les ouvrages seraient surtout ce qui me plairait infiniment, parce que je sens et pense tout comme vous.

Il y a quelques années que j'eus des vapeurs affreuses, et dont le souvenir me donne encore de la terreur; rien ne pouvait me tirer du néant

(1) M. Silhouette.

où mon âme était plongée, que la lecture de vos ouvrages. J'ai beaucoup lu d'histoires, mais elles sont épuisées; je n'ai point lu les de Thou, les Daniel, les Griffet, je crois tout cela ennuyeux; je n'aime point à sentir que l'auteur que je lis songe à faire un livre, je veux imaginer qu'il cause avec moi. Sans la facilité, tout ouvrage m'ennuie à la mort. Nos écrivains d'aujourd'hui ont des corps de fer, non pas en fait de santé, mais en fait de style.

Monsieur, vous n'avez point lu les romans anglais; vous ne les mépriseriez pas, si vous les connaissiez. Ils sont trop longs, je l'avoue, et vous faites un meilleur emploi du temps. La morale y est en action, et n'a jamais été traitée d'une manière plus intéressante. On meurt d'envie d'être parfait après cette lecture, et l'on croit que rien n'est si aisé. Mais je m'aperçois que je suis bien impertinente de vous entretenir de tout ce que je pense; ce serait le moyen de vous dégoûter bien vite d'une correspondance que mon cœur désire, et qui serait un grand amusement pour moi auquel il faut vous prêter, si vous avez de la bonté et de l'humanité.

Le président (*Hénault*) se porte assez bien, mais il devient bien sourd, ce qui, joint à

l'âge qui avance, le rend souvent triste ; il est cependant encore quelquefois gai, et alors il est cent fois de meilleure compagnie que ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne compagnie. Il n'y a plus de gaîté, Monsieur, il n'y a plus de grâces. Les sots sont plats et froids, ils ne sont point absurdes ni extravagants comme ils étaient autrefois. Les gens d'esprit sont pédants, corrects, sentencieux. Il n'y a plus de goût non plus ; enfin il n'y a rien, les têtes sont vides, et l'on veut que les bourses le deviennent aussi... Oh! que vous êtes heureux d'être Voltaire ! vous avez tous les bonheurs ; les talents, qui font l'occupation et la réputation ; les richesses, qui font l'indépendance.

Je conçois le goût que vous avez pour les soins domestiques ; il y a du plaisir à voir croître ses choux. Est-ce que la basse-cour ne vous occupe pas? je l'aimerais ; mais en vérité en voilà assez, il ne faut pas mettre votre patience à bout.

Envoyez-moi, Monsieur, quelques brimborions, mais rien sur les prophètes ; je tiens pour arrivé tout ce qu'ils ont prédit.

On vient de déclarer M. le duc de Broglio général de l'armée.

LETTRE II.

(13 *octobre, tome* 56, *pag.* 178.)

Paris, 28 octobre 1759.

Votre dernière lettre, Monsieur, est divine. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du monde, et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture ; savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée, ainsi que votre parabole du Bramin? c'est de jeter au feu tous les immenses volumes de philosophie, excepté Montaigne qui est le père à tretous ; mais à mon avis, il a fait de sots et ennuyeux enfants.

Je lis l'histoire, parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle fait connaître les hommes ; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce qu'on ne saurait se passer de vivre avec eux.

Votre parabole du Bramin est charmante, c'est le résultat de toute la philosophie. Je ne sais lequel je préférerais, d'être le Bramin, ou d'être la vieille Indienne. Est-ce que vous croyez que les capucins et les religieuses

n'ayent pas de grands chagrins ? ils ne s'embarrassent pas, si vous voulez, de ce que c'est que leur âme, mais leur âme les tourmente. Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses depuis l'ange jusqu'à l'huître ; le fâcheux, c'est d'être née, et l'on peut pourtant dire de ce malheureux-là, que le remède est pire que le mal.

Je lirai ce que vous me marquez de la traduction de Lucrèce, mais je ne vous ferai point part de mes réflexions, ce serait abuser de votre patience et me donner des airs *à la Praline* (c'est une expression de madame de Luxembourg) ; je dois me borner à ne vous dire que ce qui peut vous exciter à me parler. Mais, Monsieur, si vous aviez autant de bonté que je voudrais, vous auriez un cahier de papier sur votre bureau, où vous écririez dans vos moments de loisirs tout ce qui vous passerait par la tête. Ce serait un recueil de pensées, d'idées, de réflexions que vous n'auriez pas encore mis en ordre. C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse, parce qu'il n'y a que vous en qui une qualité ne soit pas aux dépens d'une autre ; mais je ne veux pas vous louer vif.

Certainement je ne lirai point Rabelais ; pour l'Arioste, je l'aime beaucoup ; je l'ai toujours préféré au Tasse ; celui-ci me paraît une beauté plus languissante que touchante, plus gourmée que majestueuse, et puis je hais les diables à la mort. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai eu de trouver dans Candide tout le mal que vous dites de Milton ; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugements, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes. Je ne vous parle plus des romans anglais, sûrement ils vous paraîtraient trop longs; il faut, peut-être, n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en actions, qui sont très-intéressants, et peuvent être fort utiles ; c'est Paméla, Claire, et Grandisson ; l'auteur est Richardson, il me paraît avoir bien de l'esprit.

Savez-vous, Monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre, et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe ? c'est que vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut être heureux et libre dans

la pauvreté, sont des menteurs, des fous et des sots.

Ne protégez point, je vous prie, nos projets de finances ; non seulement ils nous mèneront à l'hôpital, mais ils diminuent les revenus du roi. Depuis l'augmentation du tabac et des ports de lettres, on s'en aperçoit sensiblement, tout le monde se retranche. Il vient de paraître de nouveaux arrêts, qui ordonnent de porter au trésor royal tous les fonds destinés à rembourser les billets de loterie des fermiers généraux, etc., etc., etc. Enfin on n'a rien oublié de tout ce qui peut absolument détruire le crédit, aussi ne trouverait-on pas aujourd'hui à emprunter un écu ; nous verrons ce que fera le parlement à sa rentrée.

Le Canada est pris ; M. de Moncalm est tué ; enfin la France est madame Job. Avez-vous des nouvelles de votre roi de Prusse ? Je serais bien curieuse de voir les lettres que vous en recevez ; je vous promets la plus grande fidélité. Adieu, Monsieur.

LETTRE III.

(3 *décembre*, *t.* 56, *pag.* 209.)

Paris, 8 février 1760.

Vous comptez avec moi bien ric à ric, Monsieur, et vous ne m'écririez jamais si ce n'était en réponse. Depuis votre dernière lettre j'ai presque toujours été malade ; j'aurais eu grand besoin que vous eussiez pris soin de moi ; tout ce qui me vient de vous me tire de la léthargie qui devient presque mon état habituel ; jamais vos lettres, ni vos ouvrages ne peuvent arriver mal à propos, je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur terre ; tout ce qu'on lit, tout ce qu'on entend, est semblable aux commentateurs de votre Temple du Goût, qui disent ce qu'on pensa, mais qui ne pensent point ; enfin, tout ceci ressemble aux limbes. Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui, et soyez sûr que quand même on attaquerait les rentes viagères, vos lettres et vos ouvrages ne m'en feraient pas moins de plaisir.

On m'a dit qu'on travaillait à une nouvelle édition de toutes vos œuvres, et qui sera plus complète que celle que vous avez donnée en dernier lieu ; mandez-moi si cela est vrai.

Comme je n'ai point eu cette dernière, j'attendrai celle-là ; ce n'est point vous, à ce qu'on dit, qui la faites faire ; mais ne pourrez-vous pas toujours avoir soin qu'elle soit bien faite ?

Je vous dirai que je suis très-convaincue que *la Mort et l'Apparition du Père Berthier* n'est pas de M. Grimm, ni de quelque autre à qui l'on en a donné le blâme, et à qui, moi, je n'en fais pas honneur ; j'ai porté mon jugement sur cette petite brochure, et vous prendriez vous-même une peine inutile en voulant m'en faire revenir. Pour la *Femme qui a raison*, vous savez de qui elle est, et je ne le devine pas.

Nous avons les Poésies du roi de Prusse ; j'en ai lu très-peu de choses, et je vous prie de ne me point condamner à en lire davantage.

Si vous reveniez dans ce pays-ci, Monsieur, vous ne le reconnaîtriez pas. Je suis réellement fâchée que vous n'ayez point acheté Craon ; le projet de vous y voir n'aurait point été une chimère. Madame de Mirepoix aurait été ravie de faire ce marché avec vous, ce n'est point sa faute s'il n'a pas réussi. Elle trouve le portrait que vous m'avez fait du père de Menau très-exact et très-fidèle.

Je comprends très-aisément que vous ne regrettiez point ce pays-ci ; mais je vous prie

d'avoir assez bonne opinion de moi pour comprendre combien je vous regrette. Vous seriez bien nécessaire pour empêcher la perte totale du goût.

Je ne vous parle point des affaires publiques et politiques ; les gazettes vous en instruisent : vous voyez comme tout cela va. L'apparition de M. Silhouette détruit le crédit, et semble avoir ôté toute ressource. On nous menace tous les jours d'impôts terribles, mais on ne sait comment s'y prendre pour les établir. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait, pour quatre jours qu'il nous reste à vivre? Il ne s'agit que de se bien porter, et de ne point s'ennuyer ; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article ; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait, que je ne connais pas, et tout ce que vous ferez ; soyez sûr que je n'en mésuserai pas ; ma société est fort circonscrite ; et ce n'est qu'à elle que je fais part de vos lettres, et de ce qui me vient de vous.

J'ai trouvé la petite histoire du Bramin dans une maison ; vous l'avez envoyée ou donnée à d'autres qu'à moi. On m'a parlé aussi d'un

dialogue d'un jésuite et d'un bramin ; on m'a promis de me le faire avoir.

Je vous prie, Monsieur, de m'accorder toute préférence ; je vous paraîtrai bien vaine, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je la mérite. Je suis accoutumée à votre ton, à votre style, et j'éprouve tous les jours que, quoique fort inférieure en lumière à ceux avec qui je raisonne, j'ai le goût plus sûr qu'eux.

Adieu, Monsieur, c'est assez me louer ; vous m'apprendrez si j'ai tort ou raison, par la façon dont vous me traiterez. N'aurons-nous pas incessamment la vie du Czar ?

LETTRE IV.

(18 *février, tom.* 56, *pag.* 242.)

Paris, 24 mars 1760.

Ce que vous appelez vos rogatons, Monsieur, m'ont fait un grand plaisir ; vous devriez bien m'envoyer des articles du dictionnaire de vos idées, cela serait délicieux, et c'est cela qui me ferait penser. Vous devriez bien aussi un peu plus répondre aux questions que je vous fais ; mais vous ne me croyez pas digne de votre confiance et vous avez tort ; il

n'y a peut-être personne au monde, pas même votre ami d'Argental, qui est plus votre prosélyte que moi; jugez, moyennant cela, l'estime que j'ai pour MM. de Pompignau. Je n'ai point lu le discours de l'Académie, je n'ai pu m'y résoudre ; il suffit de l'ennui qu'on ne peut éviter, il est fou d'en aller chercher.

On nous donne des tragédies, des romans abominables, et qui ne laissent pas d'avoir des admirateurs ; le goût est perdu. J'aurais une grande joie de vous revoir, et j'aurais le courage de vous aller chercher, si je n'étais pas condamnée par le malheur de mon état à une vie sédentaire. Je ne suis à mon aise que dans les lieux que je connais : j'ai un très-joli logement, fort commode; je ne sors que pour souper, je ne découche jamais, et je ne fais point de visites. Ma société n'est pas nombreuse, mais je suis persuadée qu'elle vous plairait, et que si vous étiez ici, vous en feriez la vôtre. J'ai vu pendant quelque temps plusieurs savants et gens de lettres ; je n'ai pas trouvé leur commerce délicieux. J'irais volontiers aux spectacles s'ils étaient bons, mais ils sont devenus abominables ; l'Opéra est indigne, et la Comédie ne vaut guères mieux ; elle est fort

peu au-dessus d'une troupe bourgeoise, et le jeu naturel que M. Diderot a prêché, a produit le bon effet de faire jouer Agrippine avec le ton d'une harangère : ni mademoiselle Clairon, ni M. Lekain ne sont de vrais acteurs ; ils jouent tous d'après leur naturel et leur état, et non pas d'après celui du personnage qu'ils représentent. Le comique vaut mieux : mademoiselle Dangeville est excellente, et Préville charmant, quoiqu'un peu uniforme. Nous avons eu en dernier lieu une tragédie nouvelle, *Spartacus*, de M. Saurin ; elle ne vaut pas la critique ; enfin, de tous nos auteurs nouveaux, en y comprenant M. de Pompignan, c'est Châteaubrun (1), sans contredit, celui que j'aime le mieux ; s'il n'a pas plus de génie que les autres, du moins il a plus de bon sens et un peu plus de goût.

---

(1) Jean-Baptiste Vivien, de Châteaubrun, était né à Angoulême en 1686. En 1755, il fut reçu membre de l'académie Française, et mourut à Paris en 1775, à l'âge de 89 ans. Sa première tragédie, de *Mahomet*, parut en 1714 ; et quelques années après, il donna *les Troyennes*, pièce qui, dans le temps, eut un grand succès, et est restée au théâtre. Le rôle d'Andromaque de cette dernière tragédie était un des rôles les plus favorables aux talents de la célèbre mademoiselle Gaussin.

Vous ne voulez donc point me dire si l'on fait une nouvelle édition de vos ouvrages? Vous m'allez trouver bien impertinente ; mais je vous prie de corriger un vers de la Henriade, c'est dans le portrait de Catherine de Médicis :

> Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
> Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Il me semble qu'on ne dit point *posséder des défauts*.

Envoyez-moi quelques articles de votre dictionnaire, je vous le demande à deux genoux ; ayez soin de mon amusement ; je suis l'âme la plus délaissée du purgatoire de ce monde-ci. Soyez persuadé que, si je pouvais vous voir, je ferais volontiers cent lieues pour vous aller entendre. Souvenez-vous que je suis votre plus ancienne connaissance, et les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis. Enfin, Monsieur, je voudrais vous persuader d'avoir beaucoup d'attentions pour moi ; mais je crains de n'y pas réussir ; j'aurais tout l'avantage, et vous n'y en trouveriez aucun, si l'estime la plus parfaite et l'amitié la plus tendre que je vous ai vouée pour ma vie, ne pouvaient pas servir de compensation.

LETTRE V.

Paris, 16 avril 1760.

Vous ne savez pas, Monsieur, pourquoi j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui? c'est pour vous dire que je suis transportée de joie de ce que vous êtes en vie. Jamais on n'a été plus affligé que je le fus samedi dernier à l'ouverture d'une lettre, où l'on m'apprenait que vous étiez mort subitement; je fis un cri, j'eus un saisissement qui sont des preuves bien sûres de tout ce que je pense pour vous : je fus dans ce moment aussi touchée, aussi pénétrée qu'on le peut être de la perte de l'ami le plus intime avec qui l'on passe sa vie. A ce sentiment il s'en joignit mille autres; tout me sembla perdu pour notre nation, tout me parut rentrer dans le chaos, et je vis avec édification que cette nouvelle fit la même impression sur tout le monde. Je ne sais pas si vous avez des ennemis, des envieux, etc., mais je sais bien qu'à la nouvelle de votre mort vous n'aviez plus que des admirateurs; chacun parla dans ce moment suivant sa conscience.

Mais savez-vous ce qui vous serait arrivé si

vous étiez mort? vous auriez eu pour successeur l'évêque de Limoges (1); il aurait été bien embarrassé de faire de vous un saint. Savez-vous ce qui vous arrivera, si vous ne m'écrivez pas? je vous tiendrai pour mort, et je ferai dire des messes pour le repos de votre âme dans tous les couvents des Jésuites; je vous ferai louer, célébrer, canoniser par tous les Pompignan; je vous attribuerai tous les petits écrits que l'on débite dans les maisons sous votre nom, et je ne me révolterai plus, comme j'ai fait jusqu'à cette heure, que tous nos sophistes de philosophes prétendent faire cause commune avec vous. Ces pauvres gens-là sont bien morts de leur vivant, et vous tout au contraire, vous vivez, et vivrez toujours après votre mort.

Vous êtes le plus ingrat et le plus indigne des hommes, si vous ne répondez point à l'amitié que j'ai pour vous, et si vous ne vous faites pas une obligation et un plaisir d'avoir soin de mon amusement.

Tancrède, Zulime, la vie du Czar, le recueil de vos idées, ne verrai-je rien de tout cela?

---

(1) L'abbé de Coetlosquet.

LETTRE VI.

Samedi, 5 juillet 1760.

Le président, qui est aux Ormes chez M. d'Argenson, me mande qu'il vient de recevoir de vous une lettre charmante, où vous lui parlez de moi, et où vous vous plaignez de ce que je ne vous écris plus; je suis bien aise que vous vous en soyez aperçu, c'était mon intention. Je vous boudais, mais cette petite agacerie me fait changer de dessein; j'aime mieux vous dire tous les griefs que j'ai contre vous. Vous ne répondez jamais aux choses que je vous écris, aux questions que je vous fais; vous avez l'air de la défiance, ou du dédain. On est inondé ici de petites brochures qu'on vous attribue toutes sous prétexte qu'en effet il y en a quelques-unes de vous. Si vous me traitiez comme vous devez, c'est-à-dire comme votre véritable amie, ne devrais-je pas recevoir de vous-même ce que vous envoyez certainement à d'autres? J'ai pris le parti de nier qu'aucuns de ces ouvrages fussent de vous; ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns où je n'ai cru vous reconnaître; mais je désapprouve si fort que vous soyez

pour quelque chose dans la guerre des rats et des grenouilles (comme vous la nommez fort bien), que je ne puis consentir à flatter la vanité d'un des deux partis, et même de tous les deux, en vous croyant l'ami des uns, et l'ennemi des autres. J'aurais pourtant été bien aise que vous m'eussiez envoyé le Pauvre Diable, je ne puis pas parvenir à l'avoir. Voilà madame de Robec morte, mais elle a trop tardé; six mois plus tôt nous auraient épargné une immensité de mauvais ouvrages; cependant je serais fâchée que nous n'eussions pas la Vision. D'ailleurs, Monsieur, soyez sûr qu'il n'y a rien de plus ennuyeux, de plus fastidieux que tous les écrits et tous leurs auteurs; des cyniques, des pédants, voilà les beaux-esprits d'aujourd'hui; votre nom ne devrait jamais se trouver dans leurs querelles. Je trouve aussi que vous avez fait beaucoup trop d'honneur à M. de Pompignan. Si vous reveniez ici, Monsieur, je serais bien étonnée si aucun de tous ces gens-là vous paraissait aimable, et digne de votre protection. Il y en a d'honnêtes gens, j'en conviens, et même qui ont du goût et de l'esprit, mais nul usage du monde, nulle politesse, nulle gaîté, nul agrément.

Je suis au désespoir de n'avoir pas pu prévoir les malheurs qui me sont arrivés, et n'avoir pas connu ce que c'était que l'état de la vieillesse avec une fortune des plus médiocres. J'aurais quitté Paris, je me serais établie en province ; là j'aurais joui d'une plus grande aisance, et je ne me serais pas aperçue d'une grande différence pour la société et la compagnie.

Je ne sais plus que lire. Vous pourriez m'envoyer bien des choses, mais vous ne m'en trouvez pas digne. Je jugerai, par votre réponse, si vous souhaitez véritablement maintenir notre correspondance ; il faut qu'elle soit fondée sur l'amitié et la confiance ; sans cela, ce n'est pas la peine. Je vous aimerai, je vous admirerai toujours ; mais je m'interdirai de vous le dire.

Permettez-moi de finir par un conseil. Lisez la fable du Rat, de la Grenouille et de l'Aigle.

LETTRE VII.

Paris, 23 juillet 1760.

Je pourrais vous dire que (*vanité* à part) je ne suis pas parfaitement contente de vous. D'où vient ne m'avoir pas envoyé la Vanité? je l'ai trouvée charmante ; je ne doute pas qu'elle ne soit de vous, et le Pompignan y est encore mieux traité que dans les deux autres pièces. Ce pauvre homme vous devra toute sa célébrité ; sans vous, on n'aurait fait que bâiller en parlant de lui, et en lisant ses ouvrages ; il a mérité le traitement qu'il éprouve. Passe pour être fat, mais hypocrite et méchant, c'est trop ; le voilà écrasé sous les montagnes de ridicule que vous entassez sur lui ; sa naissance et sa dévotion ne lui feront pas tenter d'escalader ni le ciel, ni la cour. Dieu le bénisse ! c'est un sot et un froid personnage.

Je ne sais pas lequel j'aime le mieux de votre Russe, ou de votre Pauvre Diable : celui-ci est plus plaisant, l'autre est plus noble ; je suis fort contente de l'un et de l'autre.

Venons au procès que vous me faites. J'étais

en colère contre vous, et au lieu de remercîments, vous n'auriez eu que des reproches, parce que j'appris que vous envoyiez à toutes sortes de gens, toutes sortes de nouveautés; mon amitié en fut blessée; je vous trouvai coupable du crime d'Ananie et de Saphire; vous mentiez au St.-Esprit, et ne pouvant pas vous punir de mort subite, je pris la résolution de ne vous plus écrire. Cela me coûtait beaucoup, et vous pouvez en juger, puisqu'à la première agacerie je suis revenue tout courant à vous.

Je vous aime beaucoup, Monsieur, parce que personne en vérité ne me plaît autant que vous, et je suis bien sûre que vous ne plaisez à personne autant qu'à moi.

On vous a donc bien dit du mal de moi! je passe donc dans votre esprit pour l'admiratrice des Fréron et des Palissot, et pour l'ennemie déclarée des encyclopédistes! je ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Vous me demandez ma confession, et vous me promettez votre absolution. Apprenez donc que je ne me suis point jointe à madame de Robec, qu'à peine je la connaissais, et que je n'ai jamais eu le désir de la connaître davan-

tage; j'ai fort blâmé sa vengeance, et le choix de ses vengeurs. J'ai été bien aise du peu de succès de sa comédie, et de la maladresse de son auteur; il n'a pas su rendre ridicules les gens qu'il voulait peindre, il a manqué son objet; en les attaquant sur l'honneur et la probité, il ne leur a pas effleuré l'épiderme. J'ai été à une représentation de cette pièce, je l'ai lue une fois; j'ai dit très-naturellement que je n'en étais pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurais beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage; si cela ne paraît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris ce parti, et que je me trouverais très-ridicule d'élever ma voix pour ou contre aucun parti; il n'y a que l'amitié qui puisse engager dans ces sortes de querelles. Il y a quelques années, j'en conviens, que l'amitié m'aurait peut-être fait faire beaucoup d'imprudences; mais pour aujourd'hui, je verrais avec indifférence la guerre des dieux et des géants; à plus forte raison celle des rats et des grenouilles; je lis ce qui s'écrit pour ou contre. Il y a quelques articles de Fréron qui m'ont assez divertie; le mot encyclopédie, par exemple, qui est, je crois, dans sa quin-

zième feuille, m'a paru assez plaisant; j'aime mieux son style que celui de l'abbé des Fontaines. Voilà l'aveu de tous mes crimes, j'attends votre *ego te absolvo*. Je finis ce long article par vous dire que je suis bien sûre que si j'étais avec vous, je serais toujours de votre avis, sans que ce fût par la soumission et la déférence qui est due à votre esprit et à vos lumières.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que je serais aise de passer ma vie aux Délices! si c'est la philosophie qui donne le dégoût du monde, je suis une grande philosophe. Rien ne me retient ici, et je n'ai pour y rester d'autres raisons que celle de la chèvre : où elle est attachée, il faut qu'elle broute. Cependant si je n'étais pas aveugle, j'irais certainement vous voir; il n'y a rien au monde qui me fît autant de plaisir que d'être avec vous. J'aurais grand besoin de M. Tronchin, si la vie m'était plus chère; mais ce serait une folie à moi de chercher à la prolonger. Eh! mon Dieu, pourquoi? pour éprouver de nouveaux malheurs. Je me contente de rendre les moments présents supportables : je vis avec plusieurs personnes aimables, qui ont de l'humanité, de la compassion; il en résulte l'apparence de l'amitié; je m'en

contente, j'écarte la tristesse autant qu'il m'est possible, je me livre à toutes les dissipations qui se présentent; enfin, à tout prendre, je suis moins malheureuse que je ne devrais l'être. Vous ne seriez pas mécontent de moi, si je vous rendais compte de ma façon de penser, et ce serait un grand plaisir que j'aurais. Mais ne nous retrouverons-nous jamais ensemble, Monsieur? Cette absence éternelle, ainsi que la perte de mon ami, sont deux malheurs irréparables, et dont je ne me consolerai jamais. Ecrivez-moi souvent, et envoyez-moi tout ce que vous ferez. Qu'est-ce que c'est que la Sœur du Pot, dont tout le monde parle, et que personne n'a vue?

LETTRE VIII.

(14 *juillet, tom.* 56, *pag.* 316.)

Paris, 5 septembre 1760.

J'ÉTAIS en colère contre vous; votre dernière lettre m'avait déplu; vous m'y annonciez que vous ne m'enverriez plus rien; vous me reprochiez d'aimer Fréron; vous me traitiez comme l'amie ou l'alliée des Pompignan et Palissot; j'en ai été indignée, et on le serait

à moins ; mais faisons la paix ; venez, que je vous embrasse.

Je fus avant-hier à la première représentation de Tancrède, j'y ai pleuré à chaudes larmes ; j'avais été quelques semaines auparavant à l'Écossaise, qui m'avait fait un plaisir extrême. Vous avez balayé notre théâtre de tous les marmousets d'auteurs qui l'avilissaient et le salissaient depuis deux ou trois ans. Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de torts avec moi, je vous admirerai toujours et n'admirerai que vous, je vous le déclare net ; je ne puis révérer de certaines choses que vous approuvez tant, je suis comme Mardochée :

Je n'ai devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur que l'on ne doit qu'à vous.

J'entends par Aman, nombre d'auteurs que vous honorez de votre protection, et que je trouve fort ennuyeux et fort orgueilleux. Mademoiselle Clairon joue à ravir. Il y a un *eh bien! mon père*, qui remue l'âme depuis le bout des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Préville est charmant dans le rôle de Fripon ; enfin vous m'avez fait rire et pleurer, ce qu'il y avait long-temps qui ne m'était arrivé, et que

je n'espérais plus ; je vous en fais mille et mille remercîments. Je soupai hier avec Marmontel ; je lui ai parlé de vous sans fin, sans cesse ; il dit que vous vous portez à merveille, et que vous n'êtes point du tout changé; il n'en est pas ainsi de moi, mais si j'étais avec vous je prendrais patience. Aurez-vous bien la cruauté de ne me rien envoyer? Je ne me paye point de vos raisons, ce ne sont que des prétextes.

LETTRE IX.

(12 *septembre*, *tom.* 56, *pag.* 371.)

Paris, 20 septembre 1760.

Non, non, Monsieur, je ne suis pas un grand enfant ; je suis une petite vieille qui ai tous les apanages de la vieillesse, excepté la mauvaise humeur. Je blâme M. de Voltaire quand il s'associe, ou plutôt se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun avec lui qu'un seul article; car pour la morale et les agréments, il n'y a nulle ressemblance ni conformité : d'ailleurs, si cela vous divertit, vous avez raison, n'en parlons plus.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous ne

répondez jamais à ce que je vous écris? Je vous parle de votre tragédie, de votre comédie, vous ne daignez pas m'en dire un mot. J'ai lieu de croire que mes lettres vous ennuient, j'en serais fâchée, parce que les vôtres me font plaisir. J'attends avec impatience votre Histoire du Czar; j'ai grand besoin de lecture qui m'amuse; je lis six ou sept heures par jour ou par nuit, et j'ai tout épuisé. J'ai été très-contente de l'Histoire des Stuarts (1); elle est un peu fatigante, mais il y a des morceaux sublimes.

Si vous aviez de l'amitié pour moi, comme vous voulez m'en flatter, vous pourriez m'envoyer beaucoup de choses, j'en suis sûre; mais vous me traitez un peu comme une caillette.

Il arriva hier un courrier qui nous apporta la nouvelle d'un petit avantage que M. de Stainville a remporté sur le prince héréditaire, c'est être débredouillé.

Votre lettre au roi de Pologne est imprimée, je ne crois pas que ce soit par l'ordre du frère Menou. Adieu, Monsieur; je vous aime

---

(1) L'histoire du règne de la reine Marie, par Robertson.

beaucoup, et je crois que vous ne m'aimez guère.

Le président veut que je vous dise qu'il vous désapprouve infiniment de donner le premier tome de votre Histoire du Czar avant le second; je crois effectivement qu'il n'a pas tort, mais si le second nous faisait trop attendre le premier, ne suivez pas son conseil, je suis pressée de vivre.

LETTRE X.

(27 *octobre, t.* 56, *pag.* 432.)

1er novembre 1760.

Oui, Monsieur, j'ai reçu votre beau présent; c'est M. le Normand qui me l'a envoyé; je donnai le même jour au président son exemplaire. Vous avez dû recevoir, il y a déjà long-temps, son remercîment. D'Alembert n'a eu votre livre que ces jours-ci. Ne croyez point, je vous prie, que j'ai tort, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles; mon premier soin fut de lire votre préface, et deux ou trois chapitres. Je vous écrivis sur-le-champ, de ma propre main, une lettre de huit pages, et j'employai à cet ouvrage une

de mes insomnies. Au réveil de mon secrétaire, je le lui donnai à lire; il n'en put presque rien déchiffrer; je ne me souvenais plus de ce que j'avais écrit, je fus si dépitée, que je résolus d'attendre pour vous écrire que j'eusse entièrement fini votre livre. Ce qui est de plaisant, c'est qu'hier, en finissant la dernière page, je reçus votre dernière lettre. C'est immense, Monsieur, ce que j'ai à vous dire; d'abord je vous déclare que vous n'avez ni jugement ni goût, si vous n'êtes pas content de votre Histoire ; la préface est charmante ; vous traitez MM. les faiseurs de recherches comme ils le méritent; il y a tant de manières d'être ennuyeux, qu'en vérité cela crie vengeance de se mettre à la torture pour en chercher de nouvelles. Je ne pense pas absolument comme vous sur les portraits et anecdotes, mais à l'explication il se trouverait peut-être que nous pensons de même. Les portraits imaginés, et les anecdotes fausses ou falsifiées, font de l'histoire d'indignes romans.

Vos descriptions de l'empire de Russie, les établissements, les réformes, les voyages du Czar, tout cela m'a paru admirable. Ce qui regarde la guerre ne m'a pas fait autant de plaisir; mais c'est que vous aviez tout dit sur

cet article dans la Vie de Charles XII. Je l'ai reçue en même temps que le Czar. Je ne souffre pas qu'on dise qu'il y ait la moindre contradiction.

Je vois, Monsieur, que vous êtes fort au fait de ce que je fais; je voudrais que vous le fussiez aussi bien de tout ce que je pense; vous ne trouveriez rien à redire, et vous conviendriez que je ne suis point injuste dans les jugements que je porte, ni déraisonnable dans ma conduite. J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes; je ne saurais adorer leur encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurais admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talents et point de goût; qui, quoique très-honnêtes gens, écrivent les choses les plus malsonnantes sur la morale; dont tous les raisonnements sont des sophismes, des paradoxes. On voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir après une célébrité où ils ne parviendront jamais; ils ne jouiront pas même de la gloriole des Fontenelle et la Motte, qui sont oubliés depuis leur mort; mais eux, ils le seront de leur vivant; j'en excepte, à toute sorte d'é-

gards, M. d'Alembert, quoiqu'il ait été mon délateur auprès de vous; mais c'est un égarement que je lui pardonne, et dont la cause mérite quelque indulgence; c'est le plus honnête homme du monde, qui a le cœur bon, un excellent esprit, beaucoup de justesse, du goût sur bien des choses; mais il y a de certains articles qui sont devenus pour lui affaires de parti, et sur lesquels je ne lui trouve pas le sens commun. Par exemple, l'échafaud de mademoiselle Clairon, sur lequel je n'ai pas attendu vos ordres pour me transporter de colère. J'ai dit mot pour mot les mêmes choses que vous me dites, et d'Alembert sera bien surpris quand je lui donnerai à lire votre lettre, ce sera un grand triomphe. Mais, Monsieur, apprenez qu'il n'y a plus rien à faire; tout est perdu dans ce pays-ci, tout est en anarchie: chacun se croit le premier dans son genre, et chacun croit posséder tous les genres; et moi, je dirais de vous ce qu'un refrain de chanson disait d'un premier ministre de Perse, à son retour d'un exil:

Lui à l'écart, tous les hommes étaient égaux.

Vous avez actuellement avec vous un homme de ma connaissance, M. Turgot; c'est un

homme d'esprit, mais qui n'est pas absolument de votre genre.

Comment s'appelle cet homme qui a fait cent cinquante lieues pour vous venir trouver, et qui est depuis six mois avec vous? Je l'en estime et l'aime tant, que je serais presque tentée de lui faire faire des compliments.

N'oubliez point que vous me promettez des *insolences*. Au nom de..... tout ce que vous n'aimez pas, ayez soin de mon amusement, et soyez bien fortement persuadé qu'hors vous tout me paraît languissant, fade et ennuyeux. Je crains bien que cette lettre n'ait tous ces défauts.

LETTRE XI.

(19 *août*, *tom.* 58, *pag.* 172.)

Paris, 30 septembre 1763.

L'aveugle du Deffand, au soi-disant aveugle, mais très-clairvoyant Voltaire.

Je ne vous dirai point pourquoi j'ai tant tardé à vous répondre; si vous avez appris la mort de madame de Luynes (1), vous avez dû

(1) Tante de madame du Deffand.

deviner quelles étaient mes raisons ; vous en faire le détail serait un grand ennui pour vous, et une grande fatigue pour moi. J'aime bien mieux vous raconter ce qui se passa l'autre jour chez le roi de Pologne. La reine y était, la cour était nombreuse, on parla de l'Instruction pastorale de l'évêque du Puy (2) ; on loua l'ouvrage, on exalta l'auteur. C'est un saint, disait le roi de Pologne ; c'est un homme bien savant, disait l'autre. Tout cela est vrai, dit M. le prince de Beauvau, mais il n'aura jamais la célébrité de son frère (3).

Platon est revenu de la cour de Denis ; il en dit des merveilles. Il prétend que ce n'est point à ses pieds qu'on doit chercher ses oreilles ; enfin, il est comblé de gloire, en attendant qu'il soit vêtu de moire.

J'aimerais à la folie avoir une correspondance avec vous, si vous étiez bien aise d'en avoir avec moi, mais vous n'avez jamais rien à me dire ; ce n'est que par le public que j'apprends ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites ; vous ne me jugez digne d'aucune confiance.

---

(2) L'abbé de Pompignan.

(3) Lefranc de Pompignan, que Voltaire a rendu célèbre par ses satires épigrammatiques.

Laissons François II (4) tel qu'il est; c'est un genre qu'il est difficile de perfectionner; il est plus court de ne pas l'admettre.

Oh! M. de Voltaire, avez-vous lu M. Thomas? Il devait dire avant son discours : allons, faquins, il vous faut du sublime! Je suis indignée de l'éloquence régnante, j'aime mieux le style des halles. La pièce de Saurin (5) vient de tomber à plat.

Adieu, Monsieur; ne m'oubliez pas, et envoyez-moi quelque chose qui m'amuse, j'en ai besoin : je péris de langueur et d'ennui.

LETTRE XII.

(6 *janvier*, *t.* 58, *pag.* 228.)

Paris, 14 janvier 1764.

Oui, oui, Monsieur, je vous respecterai comme roi; il ne me manquait plus pour vous que ce genre de respect : je suis fâchée qu'il vous en coûte tant pour l'acquérir.

Vous m'indiquez toutes les sortes de consolations propres à mon état et à mon âge; je conviens qu'il n'y en a point d'autres; mais c'est

---

(4) Tragédie historique du président Hénault.

(5) Spartacus.

pour la santé de l'âme ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon blanc, etc., etc., pour la santé du corps; ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable. La vieillesse serait supportable si l'on avait à qui parler, mais il me semble que tous les hommes aujourd'hui sont des fous ou des bêtes. Je me dis souvent que c'est peut-être moi qui suis l'un et l'autre, que je suis comme ceux qui ont une jaunisse qui leur fait voir tout jaune; qu'il est impossible que je sois meilleur juge que tous ceux qui ont tant de célébrité : ainsi, après avoir été mécontente de tout le monde, je conclus, je finis par l'être encore plus de moi-même.

Vous voyez que je ne me peins pas avec des couleurs trop favorables, et que je vous donne de moi l'idée d'une vieille bien triste, bien atrabilaire et bien ennuyeuse. Rabattez-en, je vous prie, quelque chose, et croyez que si je passais quelques heures avec vous, j'aurais autant de gaîté que j'en avais dans ma jeunesse.

Je vois assez souvent d'Alembert; je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit.

Le président se porte à merveille; son goût pour le monde ne s'affaiblit point: il est tou-

jours fort recherché, parce qu'il est toujours fort aimable, mais il devient bien sourd. Il rendrait la reine encore plus sourde que lui, s'il lui nommait la Pucelle; mais ne croyez pas en être quitte pour une bonne plaisanterie.

Chargez-vous de mon amusement; je ne peux plus rien lire de tout ce qu'on écrit. Ce n'est pas que je veuille faire la merveilleuse, ni le bel-esprit, mais c'est que l'ennui me surmonte. On me propose de relire les remontrances, les mandements, les instructions; je réponds : Qu'est-ce que tout cela me fait? J'ai cependant essayé d'en lire; mais le peu de bons raisonnements, de vérité qu'on y trouve, sont noyés dans un fatras d'éloquence, de style académique, à qui je préfère celui de la bibliothèque bleue.

Vous ne connaîtrez plus, Monsieur, ce qui est aujourd'hui le bon goût, le bon ton, la bonne compagnie; que faire à cela? Prendre patience, et comme vous le dites, mépriser les hommes et les tolérer. Il n'y a d'heureux que ceux qui naissent avec des talents; ils n'ont pas besoin de ceux des autres; ils portent partout leur bonheur, et peuvent se passer de tout.

Souvenez-vous, Monsieur, et soyez-en bien

persuadé, que votre souvenir, votre amitié, me sont absolument nécessaires.

LETTRE XIII.

(27 *janvier, t.* 15, *pag.* 279.)

Mercredi, 7 mars 1764.

Je me reproche tous les jours, Monsieur, de n'avoir point l'honneur de vous écrire. Savez-vous ce qui m'en empêche? c'est que je m'en trouve indigne. Votre dernière lettre m'a ravie, mais elle m'a ôté le courage d'y répondre. Qu'il est heureux d'être né avec un grand esprit et de grands talents! et qu'on est à plaindre quand ce que l'on en a ne fait qu'empêcher de végéter! Voilà la classe où je me trouve, et où je suis en grande compagnie. La seule différence qu'il y a de moi à mes confrères, c'est qu'ils sont contents d'eux, et que je suis bien éloignée de l'être d'eux, et encore moins de moi.

Votre lettre est charmante, tout le monde m'en demande des copies. Vous me consolez presque d'être aveugle; mais, Monsieur, vous n'êtes point de notre confrérie. J'ai beaucoup interrogé M. le duc de Villars; vous jouissez

de tous vos cinq sens comme à trente ans, et surtout de ce sixième dont vous me parlez qui fait votre bonheur, mais qui fait le malheur de bien d'autres.

J'ai lu vos quatre contes dont vous ne m'avez envoyé que le premier. L'Éducation d'une Fille et Macarre sont imprimés; ainsi je les ai, mais je n'ai pu parvenir à avoir les Trois Manières. C'est bien mal à vous, Monsieur, de n'accorder vos faveurs qu'à demi. J'aime Théone à la folie, c'est un bijou ; Églé est fort aimable : pour Apamisse, je la trouve un peu sérieuse. Je n'ai lu ce dernier conte qu'une fois, et je n'ai pu en obtenir de copie ; on dit qu'il ne sera point imprimé avant que vous n'ayez fait un nombre de contes suffisant pour en faire un volume. Ne me distinguerez-vous point du public ?

Nous sommes ici dans de grandes alarmes ; madame de Pompadour est très-malade : je ne fermerai ma lettre qu'après avoir eu de ses nouvelles.

J'aimerais bien mieux être aux Délices que d'être à Choisi ; c'est aux Délices que Macarre habite, et où, s'il était possible, j'irais bien volontiers le chercher. Vos lettres me le font entrevoir, et je ne le trouve que dans ce que

vous écrivez : envoyez-le moi donc souvent par la poste, et que je l'aperçoive quelquefois. Adieu, Monsieur, je vous prie d'être persuadé qu'il n'y a que vous que j'adore, tout le reste sont de faux dieux.

Les dernières nouvelles de madame de Pompadour sont fort bonnes, mais elle n'est point hors d'affaire ; je serais très-fâchée s'il en arrivait malheur, et ce pourrait bien en être un, plus grand que l'on ne pense (1).

LETTRE XIV.

(7 *mars, tom.* 58, *pag.* 292.)

Paris, 14 mars 1764.

Je vous rends mille et mille grâces de vos *Manières*. Il n'y en a point de bonnes que vous n'ayez pour moi, excepté quand vous me demandez mon approbation ; mais il faut bien vous pardonner quelques petites moqueries. Vous avez toute mon admiration, Monsieur, et vous ne la devez point à la prévention. Je vous dois le peu de goût que j'ai ; vous êtes

(1) Elle veut dire, que la mort de madame de Pompadour pourrait entraîner la disgrâce du duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères.

pour moi la pierre de touche ; tout ce qui s'éloigne de votre *manière* me paraît mauvais ; jugez de ce qui me paraît bon aujourd'hui, où tout est cynique ou pédant; nulle grâce, nulle facilité, point d'imagination, tout est à la glace; de la hardiesse sans force, de la licence sans gaîté ; point de talent, beaucoup de présomption, voilà le tableau du moment présent.

Vous êtes charmant dans tous les genres! Pourquoi abandonnez-vous celui des fables? Permettez que je vous donne un sujet.

Il y avait un lion à Chantilly à qui on jetait tous les roquets qu'on aurait jetés dans la rivière; il les étranglait tous. Une seule petite chienne, qui se trouva pleine, eut grâce devant ses yeux : il la lécha, la caressa, lui fit part de sa nourriture : elle accoucha. Il ne fit aucun mal à toute sa petite famille, et je ne sais ce qu'elle devint ; mais il arriva un jour que des mâtins vinrent aboyer le lion à la grille de sa loge. La petite chienne se joignit à eux et aboya, et lui tira les oreilles : la punition fut prompte ; il l'étrangla : mais le repentir suivit de près. Il ne la mangea point ; il se coucha auprès d'elle, et parut pénétré de la plus grande tristesse. On espéra qu'une inclination nouvelle pourrait le consoler ; on se trompa :

il étrangla sans miséricorde tous les chiens qu'on lui donna.

Ne vous paraît-il pas qu'on peut tirer beaucoup de morale de ce fait (qui est de la plus grande vérité) sur l'ingratitude, sur le besoin que l'on a d'aimer, ou du moins d'avoir de la société ? Le regret qu'a le lion d'avoir puni son amie, quoiqu'ingrate, vous fournira sûrement beaucoup d'idées.

On trouve madame de Pompadour beaucoup mieux ; mais sa maladie n'est pas près d'être finie, et je n'ose pas prendre beaucoup d'espérance. Je crois que sa perte serait un fort grand malheur : en mon particulier elle m'affligerait beaucoup, non par aucune raison qui me soit directe, mais par rapport à des gens que j'aime beaucoup ; et puis qu'est-ce qui arriverait de tout ceci ?

Ah ! j'oubliais de vous dire que je suis furieuse de ce qui vient d'arriver : on a imprimé, sans mon consentement, à mon insu, la lettre que vous m'avez écrite avant la dernière (1). Heureusement on a retranché le nom de la reine ; mais Moncrif y est tout de son long. Cette aventure me rendra sage, et je vous pro-

(1) Voy. les Œuvres de Voltaire, vol. 58, pag. 228.

mets bien que tout ce que vous m'écrirez, et tout ce que vous m'enverrez, ne sortira jamais de mes mains, et que je mettrai bon ordre pour qu'on n'en puisse jamais prendre de copie, ni même qu'on l'apprenne par cœur, parce que je ne les lirai point à ceux qui ont ce talent-là.

Adieu, Monsieur; aimez-moi un peu; c'est justice, c'est reconnaissance, vous aimant, je vous jure, tendrement.

LETTRE XV.

(21 *mars*, *tom.* 58, *pag.* 306.)

2 mai 1764.

Je ne me flatte pas, Monsieur, que vous vous soyez aperçu du temps qu'il y a que je n'ai eu l'honneur de vous écrire; mais si par hasard vous l'avez remarqué, il faut que vous en sachiez la cause. Premièrement, le président a été malade, et m'a donné beaucoup d'inquiétude; ensuite la maladie et la mort de madame de Pompadour, qui m'ont occupée et intéressée autant que tant d'autres à qui cela ne faisait rien, et puis des peines et des embarras domestiques qui ont troublé mon faible génie. Je voulais attendre à être un peu plus calme, pour pouvoir causer avec vous.

Votre dernière lettre (dont vous ne vous souvenez sûrement pas) est charmante : vous me dites que vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions. Ah! Monsieur, que me demandez-vous ? Elles se bornent à une seule : elle est bien triste ; c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, quel qu'il puisse être, qui me paraisse préférable au néant. Et vous-même, qui êtes M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur, réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en vous toutes sortes de ressources, une philosophie bien entendue, qui vous a fait prévoir que le bien était nécessaire dans la vieillesse ; eh bien, Monsieur, malgré tous les avantages, il vaudrait mieux n'être pas né, par la raison qu'il faut mourir, qu'on en a la certitude, et que la nature y répugne si fort que tous les hommes sont comme le bûcheron.

Vous voyez combien j'ai l'âme triste, et que je prends bien mal mon temps pour vous écrire ; mais, Monsieur, consolez-moi ; écartez les vapeurs noires qui m'environnent.

Je viens de lire une Histoire d'Ecosse, qui n'est, pour ainsi dire, que la vie de Marie

Stuart : elle a mis le comble à ma tristesse ; j'espère que votre Corneille me tirera de cet état. Je n'ai encore lu que l'épître à l'Académie et la préface. On est tout étonné, en lisant ce que vous écrivez, que tout le monde n'écrive pas bien : il semble qu'il n'y a rien de si facile que d'écrire comme vous, et cependant personne au monde n'en approche ; il n'y a que Cicéron qui, après vous, est tout ce que j'aime le mieux.

Adieu, Monsieur ; je me sens indigne de vous occuper plus long-temps.

LETTRE XVI.

(9 *mai, tom.* 58, *pag.* 343.)

Paris, 16 mai 1764.

Je suis ravie, Monsieur, que *l'honneur* vous déplaise : il y a long-temps qu'il me choque ; il refroidit, il nuit à la familiarité, et ôte l'air de vérité. Je proposai, il y a quelque temps, à une personne de mes amies, de le bannir de notre correspondance ; elle me répondit : *Faisons plus que François Ier, perdons jusqu'à l'honneur.*

Vous avez bien mal lu ma dernière lettre,

puisque vous avez compris que j'étais en liaison avec madame de Pompadour. Je vous mandais « que j'avais été fort occupée de sa maladie et » de sa mort, et que je m'y intéressais autant » que tant d'autres à qui cela ne faisait rien. »

Jamais je ne l'avais vue ni rencontrée ; mais je lui avais cependant de l'obligation, et, par rapport à mes amis, j'appréhendais fort sa perte : il n'y a pas d'apparence, jusqu'à présent, qu'elle produise aucun changement dans leur situation (1). Voilà M. d'Alby archevêque de Cambrai (2). Voilà des dames qui suivent le roi à son premier voyage de Saint-Hubert, et ce sont mesdames de Mirepoix, de Grammont et d'Ecquevilly (3). Je me chargerais volontiers de vous mander ces sortes de nouvelles, si je croyais qu'elles vous fissent plaisir, et que vous n'eussiez pas de meilleures correspondances que moi.

Un autre article de ma lettre que vous avez encore mal entendu, c'est que je vous disais

---

(1) Elle veut dire, dans celle du duc de Choiseul qui, comme on le supposait, fut nommé ministre des affaires étrangères, par l'influence de madame de Pompadour.

(2) L'abbé de Choiseul, frère du duc de Choiseul, d'abord évêque d'Evreux, ensuite archevêque d'Alby.

(3) La marquise d'Ecquevilly, née Durfort.

que le plus grand de tous les malheurs était d'être né. Je suis persuadée de cette vérité, et qu'elle n'est pas particulière à Judas, Job et moi ; mais à vous, mais à feu madame de Pompadour, à tout ce qui a été, à tout ce qui est, et tout ce qui sera. Vivre sans aimer la vie ne fait pas désirer sa fin, et même ne diminue guère la crainte de la perdre. Ceux de qui la vie est heureuse, ont un point de vue bien triste ; ils ont la certitude qu'elle finira. Tout cela sont des réflexions bien oiseuses, mais il est certain que si nous n'avions pas de plaisir il y a cent ans, nous n'avions ni peines ni chagrins ; et des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paraissent le plus heureuses. Vous ne savez point, et vous ne pouvez savoir par vous-même, quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité, et qui sont en même temps sans talent, sans passion, sans occupation, sans dissipation ; qui ont eu des amis, qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer; joignez à cela de la délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité ; crevez les yeux à ces gens-là, et placez-les au milieu de Paris, de Pekin, enfin où vous voudrez, et je vous soutiendrai

qu'il serait heureux pour eux de n'être pas nés. L'exemple que vous me donnez de votre jeune homme est singulier; mais tous les maux physiques, quelque grands qu'ils soient (excepté les douleurs) attristent et abattent moins l'âme, que le chagrin que nous cause le commerce et la société des hommes. Votre jeune homme est avec vous, sans doute qu'il vous aime; vous lui rendez des soins, vous lui marquez de l'intérêt, il n'est point abandonné à lui-même, je comprends qu'il peut être heureux. Je vous surprendrais, si je vous avouais que de toutes mes peines mon aveuglement et ma vieillesse sont les moindres. Vous conclurez peut-être de là que je n'ai pas une bonne tête, mais ne me dites point que c'est ma faute; si vous ne voulez pas vous contredire vous-même. Vous m'avez écrit, dans une de vos dernières lettres, que nous n'étions pas plus maîtres de nos affections, de nos sentiments, de nos actions, de notre maintien, de notre marche, que de nos rêves. Vous avez bien raison, et rien n'est si vrai: que conclure de tout cela? rien, et mille fois rien; il faut finir sa carrière en végétant le plus qu'il est possible.

Une seule chose me ferait plaisir, c'est de

vous lire. Si j'étais avec vous, j'aurais l'audace de vous faire quelques représentations sur quelques unes de vos critiques sur Corneille. Je les trouve presque toutes fort judicieuses; mais il y en a une dans les Horaces à laquelle je ne saurais souscrire; mais vous vous moqueriez de moi, si j'entreprenais une dissertation.

Ayez bien soin de votre santé; vous adoucissez mes malheurs par l'assurance que vous me donnez de votre amitié, et le plaisir que me font vos lettres.

LETTRE XVII.

(24 mai, *tom.* 58, *pag.* 362.)

Paris, lundi 29 mai 1764.

Non, Monsieur, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirais bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que, moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux; je le sais même par expérience. Quand on a eu une grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence

est un état très-heureux ; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnements que vous me faites sont excellents, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition, pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes; on en veut être considéré; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connaître le malheur, et comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent, on doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire, ou végéter. Quel plaisir pourrais-je trouver à mettre mes pensées par écrit ? Elles ne servent qu'à me tourmenter, et cela satisferait peu ma vanité. Allez, Monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu et des médecins,

mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini, vous avez une âme sensible, vous ne dites point des choses vagues; le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds, me consolent, m'occupent, et même m'encouragent. Si j'étais plus jeune, je chercherais peut-être à me rapprocher de vous; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de la Rochefoucault dit de la cour : *elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.*

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue le plus à notre bonheur; mais, comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela? c'est qu'il faut se soumettre. Il n'y aurait qu'un remède, ce serait d'avoir un ami à qui l'on pourrait dire :

« Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis. »

Je n'en suis pas là, mais bien à dire sans cesse :

« Sans toi tout homme est seul. »

Finissons, Monsieur, cette triste élégie, qui

est cent fois plus triste et plus ennuyeuse que celles d'Ovide.

Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur votre Corneille, c'est certainement vous moquer de moi. Si je vous voyais, je hasarderais peut-être de vous obéir, mais comment aurais-je la témérité de vous critiquer par écrit ? Il faut que vous réitériez encore cet ordre pour que j'y puisse consentir. Je vous dirai seulement que vous êtes cause que je relis toutes les pièces de Corneille. Je n'en suis encore qu'à Héraclius ; je suis enchantée de la sublimité de son génie, et dans le plus grand étonnement qu'on puisse être en même temps si dépourvu de goût. Ce ne sont point les choses basses et familières qui me surprennent et qui me choquent, je les attribue au peu de connaissance qu'il avait du monde et de ses usages; mais c'est la manière dont il tourne et retourne la même pensée, qui est bien contraire au génie, et qui est presque toujours la marque d'un petit esprit. Vous devriez bien m'envoyer toutes les choses que vous faites, je ne les ai jamais qu'après tout le monde.

Vous savez toutes nos nouvelles. La mort

de M. de Luxembourg (1) m'a fort occupée ; madame de Luxembourg est très-affligée. Je serais bien aise de lui pouvoir montrer quelque ligne de vous, qui lui marquât l'intérêt que vous prenez à sa situation, et que vous partagez mes regrets ; persuadez-vous que vous êtes destiné à me donner de la considération, à me marquer de l'amitié et à adoucir mes peines. Pour moi, je sens, Monsieur, que de toute éternité je devais naître pour vous révérer et pour vous aimer.

M. le cardinal de Bernis a l'archevêché d'Alby. Le curé de Saint-Sulpice a donné sa démission, moyennant quinze mille livres de rente ; c'est un M. Noguet, son vicaire, qui le remplace (2).

LETTRE XVIII.

(4 *juin*, *tom.* 58, *pag.* 374.)

Paris, 17 juin 1764.

Mon secrétaire a recouvré la vue, et je ne perds pas un moment à reprendre notre cor-

(1) Le maréchal duc de Luxembourg, époux de la maréchale de Luxembourg, dont il est si souvent parlé dans les lettres de madame du Deffand.

(2) Cet arrangement n'a pas eu lieu.

respondance. Ne parlons plus de bonheur, c'est la pierre philosophale qui ruine ceux qui la cherchent. On ne se rend point heureux par système; il n'y a de bonnes recettes pour le trouver, que celles d'une de mes grandes tantes, de prendre le temps comme il vient et les gens comme ils sont; j'y ajouterais encore une chose qui me semble plus nécessaire : être bien avec soi-même.

Ah! si vous étiez ici, je vous prendrais bien en effet pour mon directeur; mais vous n'y consentiriez pas, je vous ennuierais trop. Vous avez dit quelque part que tous les genres pouvaient être bons, excepté l'ennuyeux, et c'est celui auquel je m'adonne; je me flatte que vous croyez bien que ce n'est pas par choix.

Nous allons voir M. d'Argenson (1); on lui a envoyé hier la permission de revenir pour vaquer aux affaires que lui occasionne le testament de feu sa femme, et pour se trouver

(1) Le comte d'Argenson, qui avait été ministre de la guerre. Il était tombé en disgrâce en 1757, et avait été exilé à sa terre aux Ormes, dans la ci-devant province de Poitou. Il était frère du marquis d'Argenson, qui avait été ministre des affaires étrangères, et qui est mort en 1756.

aux couches de madame de Voyer. C'est une grande joie pour le président ; sa tête rajeunit tous les jours, mais ses jambes n'en font pas de même ; elles sont fort à plaindre de tout le chemin que leur fait faire la tête qui les gouverne. Vous n'avez su ce que vous disiez quand vous avez écrit : *qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tous les malheurs.* Ah ! le président vous en donnerait le démenti. Ce n'est pas que je le croye exempt de peines et de chagrins, mais c'est de ceux que l'on a dans la jeunesse ; il est toujours dehors, il ne rentre jamais en lui-même. Je vous crois pourtant encore plus heureux que lui ; je préférerais vos occupations à ses dissipations.

Je comprends le plaisir que vous donne l'agriculture. Si je n'étais pas aveugle, je voudrais avoir une campagne où il y eût un potager, une basse-cour ; j'ai toujours eu du goût pour tout cela. J'aimais aussi l'ouvrage, je ne haïssais pas le jeu ; tout cela me manque ; il ne me reste que la conversation. Avec qui la faire ? y a-t-il rien de plus triste ?

Je viens de relire Héraclius ; j'approuve toutes vos critiques ; mais, malgré cela, cette pièce fait un grand effet sur le théâtre ; c'est

comme ces statues qui sont faites pour le cintre, et non pour la paroi: je conviens qu'il y a des défauts considérables, qui choquent à la lecture, et qui échappent à la représentation; cela n'excuse pas les fautes, il faut les faire sentir, et la critique est très-nécessaire pour maintenir le goût. Ce que j'ai pris la liberté de condamner, c'est ce que vous dites dans les Horaces sur le monologue de Camille, qui précède sa scène avec Horace. Vous trouvez qu'il n'est pas naturel qu'elle excite sa fureur, en se rappelant tout ce qui peut l'augmenter. J'ai prêté ce volume-là; et j'en suis fâchée, parce que je vous dirais bien plus clairement le jugement que j'en ai porté. En général, je trouve que Corneille démêle avec beaucoup de justesse, et exprime avec beaucoup de force les grandes passions et tous leurs différents mouvements; il est incompréhensible qu'un génie aussi sublime soit si dépourvu de goût.

Avez-vous lu la dernière lettre de Rousseau, où il parle de M. de Luxembourg? J'ai fait lire à madame de Luxembourg ce que vous m'avez écrit pour elle; cela a été reçu *cosi, cosi;* vous êtes, dit-elle, le plus grand ennemi de Jean-Jacques, et elle se pique d'un grand amour pour lui. On vient de donner le recueil de ses

ouvrages en huit volumes; je ne ferai point cette emplette; il applique sans instruire, et l'utilité de tout ce qu'il dit est zéro.

Je suis accablée de la chaleur, ce qui me rend beaucoup plus bête qu'à l'ordinaire. Ne vous dégoûtez point de moi; pensez à mon état, et tâchez de l'adoucir en m'écrivant très-souvent.

LETTRE XIX.

(22 *avril*, *tom.* 58, *pag.* 330.)

Paris, 25 juin 1764.

Vous êtes bien récalcitrant, de refuser de voir madame de Jaucourt, la petite-fille de madame Harenc (1), la meilleure de mes amies, qui m'avait priée d'obtenir cette faveur. Comme je ne veux point vous tromper, je ne vous dirai point ce qu'elle pense de saint Augustin et de Calvin; mais j'ai peine à croire qu'elle ne les sacrifiât pas volontiers au plaisir de passer une journée chez vous. Ah! vous la verrez, j'en suis sûre; vous ne voudriez pas que je vous eusse sollicité en vain; elle a assez

(1) La même madame de Harenc dont il est parlé si souvent dans les mémoires de Marmontel.

d'esprit pour être charmée de vous, et sûrement assez de vanité pour se faire un grand honneur de vous avoir vu ; après ceci je ne vous en parlerai plus.

J'ai vu un homme qui est bien content d'une visite qu'il vous a rendue à Ferney; c'est milord Holderness. Il dit que vous n'avez que vingt-cinq ans, que vous êtes gai, vif, animé, abondant, enfin que vous l'avez charmé. Je charmerai ce soir M. Hume, en lui lisant votre lettre. Vous êtes content de ses ouvrages, vous le seriez de sa personne; il est gai, simple et bon. Les esprits anglais valent mieux que les nôtres, c'est bien mon avis; je ne leur trouve point le ton dogmatique, impératif; ils disent des vérités plus fortes que nous n'en disons ; mais ce n'est pas pour se distinguer, pour donner le ton, pour être célèbres. Nos auteurs révoltent par leur orgueil, leurs bravades; et quoique presque tout ce qu'ils disent soit vrai, on est choqué de la manière, qui sent moins la liberté que la licence, et puis ils tombent souvent dans le paradoxe et dans les sophismes, et c'est mon horreur. Jean-Jacques m'est antipathique, il remettrait tout dans le chaos ; je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son Emile, rien de plus contraire

aux bonnes mœurs que son Héloïse, et de plus ennuyeux et de plus obscur que son Contrat-Social.

J'aime beaucoup ce que vous dites sur nos historiens : qu'est-ce que l'histoire, si elle n'a pas l'air de la plus grande vérité ? mais quoique l'esprit philosophique soit bon à tout et partout, je n'aime pas qu'on le fasse trop sentir dans l'histoire ; cela peut rendre les faits suspects, et faire penser que l'historien les ajuste à ses systèmes.

Convenez, Monsieur de Voltaire, que j'abuse bien de l'ordre que vous m'avez donné de vous communiquer toutes mes pensées, et que je suis bien sotte de vous obéir. Je ne sais pas écrire, je n'ai pas l'abondance des mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer. Je crois bien que cela peut venir du peu de force et de profondeur de mes idées, qui tiennent de ma complexion qui estfort faible, et sur laquelle les bonnes ou mauvaises digestions font un très-grand effet, et font que je suis affectée tout différemment d'un jour à l'autre.

Oui, si vous étiez ici, vous seriez mon directeur ; je ne trouve que vous qui soyez digne de l'être, parce que je ne trouve que vous qui

touchiez toujours droit au but; tous les autres sont en-deçà ou par-delà.

A propos, il y a, à ce qu'on dit, dans votre dernière lettre, deux lignes de votre main: voilà donc comme vous êtes aveugle! Je suis ravie que vous ne soyez point mon confrère, et qu'aucune lumière ne vous soit refusée. Communiquez-moi toutes celles dont je suis susceptible, et ne m'abandonnez point dans le chaos où je suis condamnée.

LETTRE XX.

(1er *juillet, tom.* 58, *pag.* 399.)

Paris, 18 juillet 1764.

Vous vous trouvez peut-être fort bien de l'interruption de notre correspondance; mais ne m'en faites jamais l'aveu, je vous prie. Je n'ai point de plus sensible plaisir que de recevoir de vos lettres, ni d'occupations plus agréables que d'y répondre; je sais bien que le marché n'est point égal entre nous, mais qu'est-ce que cela fait? ce n'est point à vous à compter ric à ric.

Je vous en demande très-humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur

Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir ou la défigurer, et qu'il n'y a point dans ses personnages l'uniformité qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie est plus grande que nature, j'en conviens, mais telles étaient les Romaines; et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentiments et de raisonnements qui s'éloignaient du vrai. Il n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière française. Son style est enchanteur et continûment admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs, mais qui enlèvent, et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect et de la vénération. Il faut être bien téméraire pour oser vous dire si librement son avis. Mais permettez-moi de n'en pas rester là, et souffrez que je vous juge ainsi que ces deux grands hommes. Vous avez la variété de Corneille, l'excellence du goût de Racine, et un style qui vous rend préférable à

tous les deux, parce qu'il n'est ni ampoulé, ni sophistique, ni monotone; enfin vous êtes pour moi ce qu'était pour l'abbé Pellegrin sa *Peloppée* (1).

Adieu, Monsieur; soyez persuadé que personne n'est à vous aussi parfaitement que moi.

LETTRE XXI.

(31 *août*, *tom*. 58, *pag*. 435.)

Paris, 10 septembre 1764.

M. d'Argenson arriva ici le 12 de juillet, à demi-mort, une fièvre lente, la poitrine affectée; son état empirait tous les jours, mais insensiblement; le 22 du mois dernier on s'aperçut qu'il était à l'extrémité, on envoya chercher le curé qui resta avec lui jusqu'à cinq heures du soir qu'il mourut. De toutes les pratiques accoutumées, il ne fut question que de l'extrême-onction; on n'a pu savoir ce qu'il pensait, n'ayant point parlé, ainsi on en peut

(1) Tragédie d'un grand faiseur de vers, sur le mérite desquels le public différait beaucoup de l'opinion qu'il en avait lui-même.

porter tel jugement que l'on voudra. Le président de Montesquieu fit tout ce qu'on a coutume de faire, et dit tout ce qu'on voulut lui faire dire. Je trouve que la manière dont on meurt ne prouve pas grand'chose, et ne peut être une autorité ni pour ni contre ; un tour d'imagination en décide, et bien sot est celui qui se contraint dans ces derniers moments. N'écrivez-vous point au président ? M. d'Argenson lui a laissé un manuscrit des lettres d'Henri IV ; il a reçu des compliments de tout le monde.

Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui ; un autre jour, nous philosopherons.

LETTRE XXII.

(16 *octobre*, *tom.* 59, *pag.* 189.)

Paris, samedi 26 octobre 1765.

M. de Florian a pris la peine de m'apporter lui-même le paquet dont vous l'aviez chargé. Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai eu ; mais comme il est écrit que je ne saurais avoir de joie parfaite, il se trouve qu'il manque à la lettre sur mademoiselle Lenclos, depuis la page 12 jusqu'à la page 61 inclusivement.

Voyez, quel malheur ! si vous ne réparez pas cet accident, je serai au désespoir. J'ai fait cent mille questions à M. de Florian, mais j'en ai beaucoup encore à lui faire ; j'ai obtenu de lui et de madame votre nièce qu'ils souperont jeudi chez moi ; j'ai déjà l'honneur de connaître un peu madame de Florian ; j'entrerai dans les plus grands détails avec elle ; je veux savoir tout ce que vous faites ; c'est être en quelque sorte avec ses amis, que de pouvoir les suivre en idée. Je ne sors point d'étonnement de tout ce que je sais de vous ; vous renversez toutes mes opinions sur la philosophie. J'avais cru, jusqu'à présent, qu'elle consistait à détruire toutes les passions, vous me faites penser aujourd'hui qu'il faut les avoir toutes, et qu'il ne s'agit que de bien choisir leurs objets. Vous êtes un être bien singulier et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Je me rappelle le temps de notre première connaissance, dont il y a en vérité près de cinquante ans. Tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, ferait une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes.

Vous me priez de ne point attaquer votre livrée ; je serais bien fâchée de n'avoir rien à

démêler avec elle; elle a tous les attributs de celle des grands seigneurs; elle me fait souvent souvenir d'une chanson que madame la duchesse du Maine avait faite sur un intendant de M. le duc du Maine, qui dans ses audiences affectait toutes les manières de son maître. Cette chanson finissait ainsi:

« Chacun dit, connaissant Brian, la faridondaine, etc.
» Voilà Monseigneur travesti, biribi, etc. »

J'étais bien persuadée que vous seriez content du chevalier Macdonald (1). Il m'écrit qu'il est émerveillé de vous. Vous ne me dites rien de M. Craufurd (2); est-ce que vous ne lui trouvez pas bien de l'esprit? Il a une santé déplorable et qui m'inquiète; je l'aime beaucoup, et c'est un de vos plus grands admirateurs. J'ai été fort aise de ce que vous m'avez écrit sur le président; il y a été extrêmement sensible. Sa santé est très-bonne; il voit pour

---

(1) M. Jacques Macdonald, frère aîné du premier baron actuel de l'Echiquier. Il mourut à Rome l'année suivante, fort regretté, comme un jeune homme d'un rare mérite.

(2) M. John Craufurd, d'Auchinames, en Ecosse.

moi, j'entends pour lui, et nous traînons notre misérable vieillesse, tandis que la vôtre paraît vous soutenir.

Adieu, Monsieur : envoyez-moi ce qui me manque sur la lettre de mademoiselle Lenclos. Soyez persuadé que je ne laisserai prendre aucune copie de vos lettres; mon secrétaire est de la plus exacte fidélité. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Je voudrais devoir vos soins à votre amitié; que je les doive du moins à vos vertus.

LETTRE XXIII.

28 décembre 1765.

La lettre que je vous envoie (1) m'a bien étonnée; j'imagine qu'elle vous fera le même effet. Le style, la justesse, le goût, tout cela fait-il deviner un octogénaire? Un homme de trente ans écrirait-il avec plus de force, d'élégance et de délicatesse? La première partie

---

(1) Une lettre du président Hénault, dont le style et le goût méritent l'éloge que madame du Deffand en fait mais qu'il faut admirer surtout pour les excellents principes qu'on y trouve; ce qui a déterminé l'éditeur à la donner ici.

surtout m'a charmée; la dernière sent un peu plus l'âge mûr, j'en conviens. Mais M. de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée? Vous combattez et détruisez toutes les erreurs; mais que mettez-vous à leur place? Existe-t-il quelque chose de réel? Tout n'est-il pas illusion? Fontenelle a dit : Il est des hochets pour tout âge. Il me semble que j'ai sur cela les plus belles pensées du monde; mais je deviendrais ridicule à montrer au doigt, si je faisais la philosophe avec vous; il vous serait trop aisé de me confondre et de m'ôter toute réplique. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, madame de Luynes m'envoya le P. Massillon; mon génie trembla devant le sien : ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paraissent inutiles; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guère, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots? Que chacun pense et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes. Ne nous flattons jamais d'établir la tolérance; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessaient de l'être,

ils ne l'exerceraient pas. Quelque opinion qu'ayent les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde.

Tout ce que vous écrivez a un charme qui séduit et entraîne; mais je regrette toujours de vous voir occupé de certains sujets que je voudrais qu'on respectât assez pour n'en jamais parler, et même pour n'y jamais penser.

Savez-vous que Jean-Jacques est ici? M. Hume lui a ménagé un établissement en Angleterre, il doit l'y conduire ces jours-ci. Plusieurs personnes s'empressent à lui rendre des soins et à l'honorer, dans l'espérance de participer un peu à sa célébrité. Pour moi qui n'ai point d'ambition, je me borne à avoir quelques-uns de ses livres sur mes tablettes, dont il y a une partie que je n'ai point lue, et une autre que je ne relirai jamais. Je vous envoie une plaisanterie d'un de mes amis (2); je vous le nommerai s'il y consent, je lui en demanderai la permission avant que de fermer cette lettre.

Adieu, Monsieur; votre amitié, votre correspondance, voilà ce qui m'attache le plus à la vie : c'est le seul plaisir qui me reste.

---

(2) La lettre de M. Walpole à J.-J. Rousseau, au nom du roi de Prusse.

M. le président Hénault à M. de Voltaire.

28 décembre 1765.

Je ne saurais me faire un mérite, mon cher confrère, de vous avoir admiré dans le premier moment (3). Ce premier moment a eu un éclat qui n'a fait qu'augmenter ; et chargé d'une grande réputation, vous l'avez soutenue. Digne de vos modèles, vous les avez souvent égalés ; plein de ressources, vous ne vous êtes jamais ressemblé. Vous n'avez point passé par les mêmes sillières dont Racine ne s'est point assez garanti ; ce ne sont plus des parties carrées que l'on retrouve trop souvent ; si vous en exceptez Mithridate, Iphigénie, Britannicus et Athalie, il y a toujours deux maîtresses et deux rivaux. A Dieu ne plaise que j'attaque cet homme immortel, que j'admire bien sincèrement, et qui vous a formé quelquefois, à la vérité, comme Pelée fut le père d'Achille ! Notre théâtre ne se soutient plus que par vous, jusqu'à ce que vous deveniez ancien à votre tour, et que (s'il est possible) vous ayez un successeur.

---

(3) La première représentation d'*Adélaïde du Guesclin*.

J'ajoute à cela, que vous y avez joint le secret d'être heureux, et de vous procurer la vieillesse la plus honorable; ce qui prouve la vraie philosophie. Chacun de vos ouvrages a conservé votre cachet, et la dernière fois que j'allai à la comédie, je pensai me trouver mal au moment où mademoiselle Clairon se jète aux pieds de Tancrède. Vous n'avez besoin que des passions des hommes pour intéresser: voilà la vraie tragédie, et tout le merveilleux n'est qu'indigence. Enfin, un de vos derniers ouvrages est votre Corneille. Ah! mon Dieu! loin de le dégrader, vous y avez démêlé des finesses qui avaient échappé, et vous avez fait connaître que sa hauteur ne lui faisait pas dédaigner la délicatesse des passions.

Par rapport à d'autres ouvrages sans nom d'auteur, je n'en dirai qu'un mot. C'est à M. l'abbé Basin que je m'adresse: Dieu veuille avoir son âme! Chanoine de Saint-Honoré, je crains que le corps du cardinal Dubois, qui y repose, ne lui ait porté malheur, et que son âme ne revienne autour de son corps pour infecter le voisinage. Qu'a-t-il voulu, ce M. Basin? On n'écrit que pour instruire ou pour amuser; pour l'utile ou que pour l'agréable; j'ouvre son livre, je n'y vois que la solitude ou le

désespoir. S'il avait lu Zaïre, il aurait trouvé ce beau vers :

Tu n'y peux faire un pas sans rencontrer ton Dieu.

Je ne suis point théologien, ainsi je ne m'aviserai pas de lui répondre; mais je suis homme, et je m'intéresse à l'humanité. Je trouve, je vous l'avoue, une barbarie insigne dans ces sortes d'ouvrages. Que lui a fait ce malheureux qui vient de perdre son bien, dont la femme vertueuse vient de mourir, suivie d'un fils unique qui donnait les plus grandes espérances? Que va-t-il devenir? Il avait le secours de la religion, il pouvait se sauver dans les bras de l'espérance, et attendre de la Providence qui avait permis ce concours de malheurs pour éprouver sa constance, de l'en dédommager par le bonheur à venir. Point du tout, M. l'abbé Basin lui ravit cette ressource, et lui ordonne d'aller se noyer, car il n'a pas d'autre chose à faire. Que lui ont fait ce mari trahi par sa femme, cette fille devenue libertine, ces valets devenus voleurs? Rien ne les arrête plus; la religion est détruite; elle seule tenait bon contre les passions, elle seule avait droit d'aller jusqu'à leur cœur, où les lois ne peuvent atteindre; c'est

fait de tous les devoirs de la société, de l'harmonie de l'univers : M. Basin n'y laisse que des brigands. Ah! du moins la religion des païens avait-elle des ressources. Pandore nous avait laissé une boîte au fond de laquelle était l'espérance ; elle était cachée sous tous les maux, comme si elle était réservée pour en être la réparation ; et nous autres, plus barbares mille fois, nous anéantissons tout ; nous n'avons conservé que les malheurs ; nous détruisons toute spiritualité ; l'univers n'est plus qu'une matière insensible formée par le hasard ; rien ne nous parle, tout est sourd, nous ne sommes plus environnés que de débris!.... Ah! quel triste spectacle! c'est la Méduse des poètes qui change tout en rocher. Je me sauve de cette horreur dans la Henriade, dans Brutus, etc., etc. Adieu, mon cher confrère ; Dieu vous fasse la grâce de couronner tous les dons dont il vous a comblé, par une véritable gloire qui n'aura point de fin! Pardonnez-moi d'être raisonnable, et recevez ce dernier gage de mon amitié. Avouez que j'ai bien de l'obligation à madame du Deffand ; sans elle vous m'auriez tout à fait oublié : c'est elle dont l'amitié entretient une certaine habitude à laquelle vous n'oseriez vous refuser, tandis

qu'elle et moi ne cessons de vous publier, et qu'elle n'a de mérite au-dessus de moi, que celui de vous faire plus d'honneur.

LETTRE XXIV.

Paris, 14 janvier 1766.

Je n'ai ni votre érudition, ni vos lumières, mais mes opinions n'en sont pas moins conformes aux vôtres. A la vérité, il ne me paraît pas de la dernière importance que tout le monde pense de même : il serait fort avantageux que tous ceux qui gouvernent, depuis les rois jusqu'au dernier bailli de village, n'eussent pour principe et pour système que la plus saine morale ; elle seule peut rendre les hommes heureux et tolérants : mais le peuple connaît-il la morale ? J'entends par le peuple le plus grand nombre des hommes. La cour en est pleine, ainsi que la ville et les champs. Si vous ôtez à ces sortes de gens leurs préjugés, que leur restera-t-il ? C'est leur ressource dans leur malheur (et c'est en quoi je voudrais leur ressembler) ; c'est leur bride et leur frein dans leur conduite, et c'est ce qui doit faire désirer qu'on ne les éclaire pas ; et puis pourrait-on les éclai-

rer ? Toute personne qui, parvenue à l'âge de raison, n'est pas choquée des absurdités, et n'entrevoit pas la vérité, ne se laissera jamais instruire ni persuader. Qu'est-ce que la foi ? C'est de croire fermement ce que l'on ne comprend pas. Il faut laisser le don du ciel à qui il l'a accordé. Voilà en gros ce que je pense : si je causais avec vous, je me flatte que vous ne penseriez pas que je préférasse les charlatans aux bons médecins. Je serai toujours ravie de recevoir de vous des instructions et des recettes : donnez-m'en contre l'ennui ; voilà de quoi j'ai besoin. La recherche de la vérité est pour vous la médecine universelle ; elle l'est pour moi aussi, non dans le même sens qu'elle est pour vous : vous croyez l'avoir trouvée, et moi je crois qu'elle est introuvable ; vous voulez faire entendre que vous êtes persuadé de certaines opinions que l'on avait avant Moïse, et que lui n'avait point, ou du moins qu'il n'a pas transmises. De ce que des peuples ont eu cette opinion, la rend-elle plus claire et plus vraisemblable ? Qu'importe qu'elle soit vraie ? Si elle l'était, serait-ce une consolation ? J'en doute fort. Ce n'en serait pas une du moins pour ceux qui croyent qu'il n'y a qu'un malheur, celui d'être né.

M. l'abbé Basin est un habile homme : je l'honore, je le révère ; mais il se donne trop de peine et de soins : il ne sait pas le conte de La Couture, qui n'aimait pas les sermons. Laissons tous les hommes suivre leur sens commun ; il est pour chacun d'eux leur loi et leur prophète.

A l'égard de vos philosophes modernes, jamais il n'y a eu d'hommes moins philosophes et moins tolérants ; ils écraseraient tous ceux qui ne se prosternent pas devant eux. J'ai, à mes dépens, appris à les connaître ; que je sois, je vous prie, à tout jamais à l'abri de leurs tracasseries auprès de vous. Votre correspondance m'honore infiniment ; mais je n'ai pas la vanité d'en faire trophée : ils n'ont nulle connaissance de ce que vous m'écrivez. La lettre sur Moncrif n'est devenue publique que par eux, dont l'un d'eux l'avait retenue pour l'avoir entendu lire une seule fois (1). Cette conduite, qui prouve la sévérité de leur morale, m'a appris à les connaître, et à ne m'y jamais confier.

Le président a été fort content de votre

(1) M. Turgot, qui fut ensuite contrôleur-général, et qui était doué d'une mémoire étonnante.

lettre ; mais il voit par ses *lunettes*, il ne veut point en changer. Je suis bien sûre qu'il fait cas des vôtres : il s'en servait autrefois ; sa vue n'est pas baissée ; mais enfin il veut s'en tenir aux lunettes qu'il a prises aujourd'hui. Il vous estime, il vous honore, il vous aime. Nous sommes parfaitement d'accord dans cette façon de penser et de sentir ; nous voudrions bien souvent vous avoir en tiers : un quart-d'heure de conversation avec vous, nous paraîtrait d'une bien plus grande valeur que toute l'Encyclopédie.

Adieu, Monsieur ; soyez persuadé de ma tendre amitié : elle est plus tendre et plus sincère que celle de vos académiciens et de vos philosophes.

LETTRE XXV.

(19 *février*, *tom.* 59, *pag.* 304.)

Paris, 28 février 1766.

Vos lettres, et surtout la dernière, me font faire une réflexion. Vous croyez donc qu'il y a des vérités que vous ne connaissez pas, et qu'il est important de connaître ? Vous pensez donc qu'il ne suffit pas de savoir ce qui n'est pas,

puisque vous cherchez à savoir ce qui est? Vous pensez apparemment que cela est possible ; pensez-vous que cela soit nécessaire ? Voilà ce que je vous supplie de me dire. Je me suis figuré, jusqu'à présent, que nos connaissances étaient bornées au pouvoir, aux facultés et à l'étendue de nos sens : je sais que nos sens sont sujets à l'illusion ; mais quel autre guide peut-on avoir ? Dites-moi très-clairement quel penchant ou quel motif vous entraîne aux recherches qui vous occupent ? Est-ce la simple curiosité ? et comment ce seul sentiment peut-il vous garantir de tous les objets qui vous environnent ? Quelque puériles qu'ils soient par eux-mêmes, il est naturel que nous en soyons plus affectés que d'idées vagues qui sont pour nous le chaos, ou même le néant. Pour moi, Monsieur, je l'avoue, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chagrin, qu'un malheur ; c'est la douleur d'être née. Il n'y a point de rôle qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde auquel je ne préférasse le néant ; et ce qui vous paraîtra bien inconséquent, c'est que quand j'aurais la dernière évidence d'y devoir rentrer, je n'en aurais pas moins d'horreur pour la mort. Expliquez-moi à moi-même ; éclairez-moi ; faites-moi part des vérités que

vous découvrirez ; enseignez-moi le moyen de supporter la vie, ou d'en voir la fin sans répugnance. Vous avez toujours des idées claires et justes : il n'y a que vous avec qui je voudrais raisonner ; mais, malgré l'opinion que j'ai de vos lumières, je serai fort trompée si vous pouvez satisfaire aux choses que je vous demande.

Votre petit imprimé m'a fait plaisir : j'admire votre gaîté ; vous n'en auriez pas tant, si vous étiez dans ce pays-ci. On dit que Jean-Jacques ne fait pas un grand effet en Angleterre. On y est un peu plus occupé de l'affaire des Colonies que de lui, de ses ouvrages, de sa servante et de son habit d'Arménien.

Le président vous fait mille tendres compliments ; et moi, Monsieur, je vous dis avec la plus grande vérité, que je vous aime tendrement.

LETTRE XXVI.

18 septembre 1766 (2).

L'ENNUI me prend, Monsieur, de ne plus entendre parler de vous ; vous me croyez peut-être morte, je ne le suis pas encore ; il est

---

(2) Voy. la réponse de Voltaire à cette lettre, vol. 49, pag. 473.

vrai qu'il ne s'en faut de guère ; mais je suis cependant assez encore en vie pour avoir plus besoin de vos lettres que de prières. Comment vous portez-vous ? Que faites-vous? Que pensez-vous ? Il a couru ici le bruit que vous vouliez aller à Wesel ; cela est-il vrai ?

Que dites-vous du procès de Jean-Jacques et de M. Hume? Avez-vous lu la lettre de dix-huit pages de celui-là à celui-ci? Existe-t-il dans le monde un aussi triste fou que ce Jean-Jacques? C'est bien la peine d'avoir de l'esprit et des talents, pour en faire un pareil usage! C'est une plaisante ambition que de vouloir se rendre célèbre par les malheurs ; il n'aura bientôt plus d'asile qu'aux Petites-Maisons. Ses protectrices sont bien embarrassées. Pour vous, Monsieur, vous êtes mon sage, et je voudrais bien que vous fussiez mon ami ; vous ne l'êtes point, puisque vous n'avez point soin de moi.

J'ai lu en dernier lieu le Philosophe ignorant; on dit qu'il y a encore quelque chose de nouveau, mais dont je ne sais pas le titre ; je voudrais avoir tout cela. Je ne sais plus que lire. Voilà pour la quatrième fois que je fais la tentative de lire M. de Buffon, et je ne puis pas tenir à l'ennui que cela me cause. Enfin, sans

le Journal encyclopédique, je ne saurais que devenir. N'en faites-vous pas assez de cas ? C'est en fait de lecture, ce qu'est la dissipation dans la vie ; cela ne vaut pas l'occupation ni la société, mais cela y supplée.

Ecrivez-moi, réveillez-moi, aimez-moi, ou faites-en le semblant ; moi, je vous aime tout de bon, et je ne veux plus être si long-temps sans vous le dire.

LETTRE XXVII.

(24 *septembre*, *tom.* 59, *pag.* 473.)

Paris, 13 novembre 1766.

RIEN n'est si vrai, je ne peux avoir de plaisir que par vous. Je finis dans l'instant la lecture de vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques ; elles sont mille fois plus agréables que ne l'ont été les Provinciales pour le plus passionné janséniste. Comment est-il possible que le bon ton, que le bon goût, se perdent dans un siècle où on a Voltaire ? C'est pourtant ce qui arrive. L'on reçoit tout d'une voix à l'Académie, et comme par acclamation, un M. Thomas, pour remplacer, il est vrai, un M. Hardion. Quels beaux discours, quels

beaux éloges cela nous annonce! Comprenez-vous que la prétention au bel-esprit puisse résoudre des gens à écrire et à lire des choses ennuyeuses? Ah! M. de Voltaire, croyez-moi, abandonnez le fanatisme; vous l'avez attaqué par tous les bouts, vous en avez sapé les fondements; il est infaillible qu'il sera bientôt renversé. Tenez-vous-en là; que pourriez-vous dire de plus? Ceux qui ont du bon sens n'ont pas été difficiles à persuader, et ce n'est que le charme de votre style qui leur fait trouver aujourd'hui du plaisir dans ce que vous écrivez sur cette matière, car le fond de cette matière ne les intéresse pas plus que la mythologie des anciens.

A 3 heures après midi.

Rien n'est plus plaisant; comme j'en étais là de ma lettre, je reçois la vôtre du 8, avec vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques; je vous en fais mille remercîments, et je suis reconnaissante de ce présent autant qu'il le mérite. Je vous ai dit tout le plaisir que j'ai eu, ainsi je reprends où j'en étais. Laissez donc là les prêtres et tout ce qui s'en suit; travaillez à rétablir le bon goût; délivrez-nous

de la fausse éloquence; donnez des préceptes, puisque votre exemple ne suffit pas ; prenez les rênes de votre empire, et chassez de votre ministère ceux qui abusent de l'autorité que vous leur avez donnée, et qui sans connaissance du monde, sans bienséance, sans égards, sans politesse, sans grâces, sans agrément, sans vertus, sans morale, se font dictateurs, et jugent en souverains (bien ou mal) du bien et du mal. C'est vous qui les avez créés, imitez celui en qui vous croyez, repentez-vous de votre ouvrage.

Ne pensez pas que je me porte mieux que vous; mais je ne suis pas assez malade pour prévoir une fin prochaine; je vivrai trop longtemps, si je dois survivre à mes amis.

Je ferai tous vos compliments au président; sa santé n'est pas trop bonne, je lui porterai ce soir vos lettres qui le charmeront; elles réussiront en Angleterre, j'en suis bien sûre. Y a-t-il un lieu sur terre où l'on puisse ne pas sentir le charme de vos écrits, et comment n'êtes-vous pas la pierre de touche pour apprendre à juger ceux des autres?

Oh! pour cela je ne peux pas m'empêcher de rire de l'espérance que vous avez que madame de Luxembourg va être bien persuadée

de vos bons procédés pour Jean-Jacques; je me suis bien gardée de lui parler de cette insensée tracasserie; je n'ai point voulu m'y mêler, et je trouve que M. Hume aurait bien fait de ne pas laisser imprimer cette impertinente histoire ; du moins il aurait dû en faire supprimer le commencement et la fin. Oh ! pour la fin, vous conviendrez que le ton en est important, pour ne pas dire insolent.

Adieu, mon cher et ancien ami, le seul orthodoxe du bon goût, et le seul en qui je crois.

A 7 heures du soir.

Je viens de relire les deux lettres : il n'y a pas sous le ciel une plus grande étourderie. Je ne m'étais point aperçue que vous jurez que la lettre à Jean-Jacques n'est pas de vous. Je devrais recommencer ma lettre, mais je n'en ferai rien ; je me contente de rétracter ce que j'ai dit sur la perte du goût. Je trouve que vous avez de bons imitateurs, et quoique je susse à la seconde lecture que cette lettre n'était pas de vous, je ne l'en ai pas trouvée moins bonne; dites-moi si j'ai tort.

LETTRE XXVIII.

(18 *mai*, *tom.* 60, *page* 200.)

26 mai 1767.

Ne résistez jamais, Monsieur, au désir de m'écrire; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étais obsédée; il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge que vous faites de votre Sémiramis du nord; *ces bagatelles que l'on dit d'elle au sujet de son mari, et desquelles vous ne vous mêlez pas, ne voulant pas entrer dans les affaires de famille*, feraient même rire le défunt; mais le pauvre petit Ninias voyage-t-il avec madame sa mère? Je voudrais qu'elle vous le confiât; j'aimerais mieux pour lui vos instructions que ses beaux exemples. J'admire son zèle pour la tolérance; elle ne se contente pas de l'avoir établie dans ses états, elle l'envoie prêcher chez ses voisins par cinquante mille missionnaires armés de pied en cap. Oh! c'est la véritable éloquence! qu'en dira la Sorbonne? ses décrets me font grand plaisir. Cette compagnie vous sert à

souhait, et elle concourt, autant qu'il lui est possible, au succès de vos écrits. Le fanatisme dans tous les genres fait dire et faire bien des absurdités ; il n'y a point d'extravagance dont on doive s'étonner. Celle de Jean-Jacques est à son comble; il vient de s'enfuir d'Angleterre, brouillé avec son hôte, ayant laissé sur la table une lettre où il chante pouille; et puis étant arrivé à un port de mer, il a écrit au chancelier pour lui demander un garde, qui le conduisît en sûreté jusqu'à Douvres. On ne savait pas seulement qu'il fût parti ; on n'avait ni dessein de l'arrêter, ni envie de le retenir; on ne sait où il va. Je lui conseille d'aller trouver les jésuites, de se mettre à leur tête; leur politique et sa philosophie se conviennent admirablement bien. Ah ! Monsieur, si on n'avait pas à vivre avec soi-même, on serait trop heureux, on aurait bien des sujets de se divertir et de rire. Mais que devenez-vous avec votre guerre de Genève ? On disait ici que vous songiez à vous établir à Lyon. Je ne vous le conseille pas, vous seriez dans une ville, et vous êtes dans un temple. Je me plains de ce que vous ne me parlez point de ce qui vous regarde; douteriez-vous que je m'y intéresse ?

Je vous remercie d'avance du présent que vous me promettez, *les Scythes*; je chercherai un bon lecteur. Votre petit écrit sur les panégyriques m'a fait grand plaisir.

J'approuve fort le grand Bossuet de l'importance qu'il a mise au rêve de la Palatine, et de l'avoir célébrée en chaire; je fais grand cas des rêves, je n'avais pas imaginé qu'ils pussent être utiles dans ces occasions, mais je suis convaincue aujourd'hui qu'ils doivent avoir toute préférence sur les raisonnements.

Il faut, Monsieur, avant que je finisse cette lettre, que j'obtienne de vous une grâce, mais il faut que ce soit tout à l'heure, c'est votre statue ou votre buste qu'on a fait à St-Claude; on dit que vous y êtes parfaitement ressemblant, j'ai la plus extrême impatience de l'avoir. Ne m'alléguez point que je suis aveugle; on jouit du plaisir des autres, on voit en quelque sorte par leurs yeux; et puis la gloire, Monsieur, la gloire, la comptez-vous pour rien? Croyez-vous que je ne serais pas extrêmement flattée que vous décoriez mon appartement? vous en imposerez à tous ceux qui y entreront. Combien de sottises peut-être m'éviterez-vous de dire et d'entendre!

Le président vous aime toujours, et me

charge de vous le dire ; il se porte bien, mais il porte quatre-vingt-deux ans, c'est une charge bien pesante. Moi, qui en ai douze de moins à porter, j'en suis accablée. Si j'essayais, comme vous, un habit de théâtre, et qu'il me fallût dicter en même temps, je dicterais mes billets d'enterrement, mais vous êtes un prodige en tout genre.

Adieu, mon cher et ancien ami.

LETTRE XXIX.

(8 *février, tom.* 60, *page* 407.)

De Saint-Joseph, mardi 22 mars 1768.

(*Ma date servira de signature.*)

J'AI eu la visite de madame Denis, de M. et de madame Dupuis (1) ; jugez, Monsieur, du plaisir que j'ai eu à parler de vous. Je les ai accablés de questions de votre santé, de la vie que vous menez, de la façon dont j'étais avec vous ; si vous pensiez à me donner votre statue, ou votre buste ? J'ai été contente de leurs réponses. Votre santé est bonne ; vous ne vous

(1) Madame Dupuis était la petite-nièce de Corneille, que Voltaire avait protégée, et qui vivait chez lui avec son mari.

ennuyez point, et vous décorerez mon cabinet; souffrez à présent que je vous interroge. Pourquoi vous êtes-vous séparé de votre compagnie ? Je n'ai point été contente des raisons qu'on m'en a données. Comment, à nos âges, peut-on renoncer à des habitudes ? Ce n'est point par une vaine curiosité que je vous prie de m'informer de vos motifs, mais par l'intérêt véritable que je prends à vous. Oui, M. de Voltaire, rien n'est si vrai, je suis, et serai toujours la meilleure de vos amis. Il y a cinquante ans que je vous connais, et par conséquent que je vous admire; cette admiration n'a fait que croître et s'embellir par la comparaison de vous à vos contemporains, destinés à être vos successeurs. Je bénis le ciel d'être aussi vieille; il n'y a plus de plaisir à vivre; on n'entend plus que des lieux communs, ou des extravagances. Si j'étais plus jeune, j'irais vous voir, et je m'accommoderais fort bien d'être en tiers entre vous et le père Adam; mais comme cela ne se peut pas, je vous renouvelle la demande que je vous ai déjà faite de m'envoyer toutes vos nouvelles productions; vous pouvez compter sur ma fidélité. Je n'ai jamais donné copie de vos lettres, ni de ce que vous m'avez envoyé; je les ai montrées à fort peu de personnes, et

s'il y en a eu une d'imprimée, ce fut un certain M. Turgot, que je ne vois plus, qui a une mémoire diabolique, qui me joua ce tour. La Princesse de Babylone paraît, à ce qu'on m'a dit, et encore d'autres petits ouvrages; envoyez-moi tout cela, je vous conjure, sous l'adresse de M. ou de madame de Choiseul; j'ai leur consentement. Il faut que je vous avoue, Monsieur, une grande inquiétude que j'ai. Vous aimez si fort votre Catherine, qu'il pourrait bien vous passer par la tête..... Ah! ce serait une grande folie! Ne la voyez jamais que par le télescope de votre imagination, faites-nous un beau roman de son histoire, rendez-la aussi intéressante que la Sémiramis de votre tragédie; mais laissez toujours entre elle et vous la distance des lieux, à la place de celle du temps. Si vous avez à voyager, venez aux bords de la Seine; venez dans ma cellule, ce me serait un grand plaisir de vous embrasser, et de passer mes derniers jours avec vous.

LETTRE XXX.

(20 *mars*, *tom.* 60, *page* 441.)

Paris, 10 avril 1768.

Vraiment, vraiment, Monsieur, j'ai bien d'autres questions à vous faire que sur l'âme des puces, sur le mouvement de la matière, sur l'opéra comique, et même sur le départ de madame Denis ! Ma curiosité ne porte jamais sur les choses incompréhensibles, ou sur celles qui ne tiennent qu'au caprice. Vous m'aviez satisfait sur madame Denis, satisfaites-moi aujourd'hui sur un bruit qui court et que je ne saurais croire. On dit que vous vous êtes confessé et que vous avez communié ; on l'affirme comme certain. Vous devez à mon amitié cet aveu, et de me dire quels ont été vos motifs, vos pensées, comment vous vous en trouvez aujourd'hui, et si vous vous en tiendrez à la sainte table ayant réformé la vôtre. J'ai la plus extrême curiosité de savoir la vérité de ce fait ; s'il est vrai, quel trouble vous allez mettre dans toutes les têtes, quel triomphe et quelle édification ! quelle indignation, quel scandale, et pour tous en général

quel étonnement! Ce sera sans contredit faire un grand bruit.

J'ai reçu votre Princesse de Babylone, qui m'a fait grand plaisir. Il y a bien de nouvelles brochures dont on m'a parlé, et que vous devriez m'envoyer; je suis plus curieuse de ce qui vient de vous, et (à plus juste titre) que vous ne pouvez, ni ne devez l'être des prétendues merveilles du Nord. Vous avez lu l'Honnête Criminel; vous a-t-il fait fondre en larmes? C'est l'effet général qu'il a produit, excepté sur quelques mauvais cœurs comme moi, qui pour justifier leur insensibilité, prétendent qu'il n'y a pas un sentiment naturel.

Le monde est devenu bien sot depuis que vous l'avez quitté; il semble que chacun cherche à tâtons le vrai et le beau, et que personne ne l'attrape; mais il n'y a personne qui puisse juger des méprises. Je ne prétends pas à cet avantage; je ne suis pas plus éclairée qu'un autre, mais j'ai des modèles du beau, du bon et du vrai, et tout ce qui ne leur ressemble pas ne saurait me séduire.

Quand je ne vous lis pas, savez-vous quelle est ma lecture favorite? c'est le Journal Encyclopédique; j'en ai fait l'acquisition depuis peu; c'est le seul journal que j'aie jamais lu

avec plaisir. Ai-je tort ou raison? Mais, Monsieur, ai-je tort ou raison de causer si familièrement avec vous, et appartient-il à une vieille Sibylle, renfermée dans sa cellule, assise dans un tonneau, d'interroger et de fatiguer l'Apollon, le philosophe, enfin le seul homme de ce siècle? Je crains que nous ne perdions bientôt celui qui était peut-être le plus aimable, le pauvre président; il s'affaiblit tous les jours; je lui ai lu votre lettre, il ne m'a point fait voir la vôtre, il m'a seulement dit que vous n'aviez pas lu le supplément à son article *Tolérance*.

Ah! Monsieur, si vous connaissiez madame la duchesse de Choiseul, vous ne diriez pas qu'*elle est digne de m'aimer*, mais vous diriez que personne n'est digne d'elle, et qu'elle est aussi supérieure à toutes les femmes passées, présentes et à venir, que vous l'êtes à tous les beaux-esprits de ce siècle.

Adieu, Monsieur; en répondant, laissez courir votre plume comme une folle, vous me prouverez que vous m'aimez; vous me divertirez, et vous me ferez grand bien.

LETTRE XXXI.

Dimanche 3 juillet 1768.

Vous vous applaudissez peut-être, Monsieur, de m'avoir perdue. Oh! que non, de telles bonnes fortunes ne sont pas faites pour vous, vous ne me perdrez jamais; soyez saint ou profane, je ne cesserai point d'entretenir une correspondance qui me fait tant de plaisir; je ne savais cependant comment m'y prendre pour la renouer; mais voilà le président qui m'en fournit une occasion admirable. M Walpole, qui a une très-belle presse à sa campagne (1), vient de lui faire la galanterie d'imprimer son premier ouvrage (2); il veut que ce soit moi qui vous l'envoie; il n'oserait pas, dit-il, vous faire lui-même un tel présent. Cette pièce et votre Œdipe sont des productions du même âge, mais qui ne sont pas faites, dit-il, pour être comparées.

« Je ne décide point entre Genève et Rome. »

L'amitié que j'ai pour les deux auteurs me garantit de toute partialité.

---

(1) A Strawberry-Hill.

(2) *Cornélie*, tragédie.

Aurai-je toujours à me plaindre de vous, Monsieur? Sans madame la duchesse de Choiseul, j'aurais la honte, et encore plus l'ennui de ne rien lire de vous; est-ce ainsi qu'on traite sa plus ancienne amie? Vous êtes pis que La Motte et Fontenelle; ils préféraient les modernes aux anciens, mais ces anciens étaient morts, et les modernes étaient eux-mêmes. Moi je suis vivante, et ceux que vous me préférez ne vous ressemblent point, mais point du tout, Monsieur, soyez-en persuadé; protégez-les comme votre livrée et rien par-delà. L'humeur que j'ai contre vous me rend caustique; faisons la paix, et reprenons notre commerce.

J'enverrai mon paquet à madame Denis, j'imagine qu'elle a des moyens pour vous faire tenir ce qu'elle veut. Je suis très-contente du Discours à votre vaisseau; mais pourquoi des coups de patte à ce pauvre la Bletterie? ne savez-vous pas par qui il est protégé (3)?

« Enfants du même Dieu, vivez du moins en frères. »

J'aime votre galimatias pindarique, et par-dessus tout je vous aime, mon cher et ancien ami.

---

(3) Par le duc de Choiseul.

LETTRE XXXII.

14 août 1768.

Ah! j'ai un thême pour vous écrire; j'ai entre mes mains la copie de votre lettre à M. Walpole (1). C'est un chef-d'œuvre de goût, de bon sens, d'esprit, d'éloquence, de politesse, etc., etc. Je ne suis pas étonnée des révolutions que vous faites dans tous les esprits. Je ne vous parlerai plus de la Bletterie, j'aurais voulu que vous n'en eussiez pas parlé. Quel mal peut-il vous faire?

Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,

Vous en êtes quitte à bon marché. Ah! qu'il vous serait aisé de mépriser vos critiques! qui est-ce qui les écoute?

Je suis au comble de ma joie; je viens de recevoir pour bouquet de ma fête, les sept premiers volumes de votre dernière édition; je m'en suis fait lire les tables. Tous vos ouvrages seront-ils compris dans la suite? Je ne veux que cette seule lecture, et le Journal Encyclopédique pour avoir connaissance des autres

(1) Voy. l'édition in-4° des OEuvres du lord Orford, tom. 5, pag. 632.

livres, bien déterminée à n'en lire aucun entièrement. C'est madame de Luxembourg qui m'a fait ce beau présent : je ne vois, je n'aime que ceux qui vous admirent. M. de Walpole est bien converti (2); il faut lui pardonner ses erreurs passées. L'orgueil national est grand dans les Anglais; ils ont de la peine à nous accorder la supériorité dans les choses de goût, tandis que sans vous, nous reconnaîtrions en eux toute supériorité dans les choses de raisonnement.

Faites usage, je vous supplie, du consentement de madame la duchesse de Choiseul; envoyez-moi, sous son enveloppe, tout ce que vous aurez de nouveau. Il n'y a que vous qui me tiriez de l'ennui; vous me plaignez sans cesse. Je vous dirai comme Hilas, dans Issé :

C'est une cruauté de plaindre
Des maux que l'on peut soulager.

Adieu, mon ancien ami; vous êtes ingrat, si vous ne m'aimez pas.

---

(2) Sur l'original de cette lettre on lit la note suivante, de la main de M. Walpole : « L'amitié de madame du » Deffand pour moi lui dictait cette expression, qu'as» surément je n'ai jamais autorisée. J'avais rompu tout » commerce avec Voltaire, indigné de ses mensonges » et de ses bassesses. »

LETTRE XXXIII.

(*Novembre, tom.* 60, *page* 568.)

Mardi 29 novembre 1768.

Cela m'est parvenu quoiqu'à mon adresse; je pourrais par conséquent en recevoir d'autres de même. J'avais lu ce petit ouvrage, et j'en avais été si contente, que je désirais de l'avoir à moi; je vous en fais mille remercîments.

Je suis charmée, enchantée du Marseillais (1), je le relis sans cesse. En vérité, Monsieur, je crois que vous n'avez rien fait de plus joli. Mon Dieu! que vous êtes en vie! Vous me donnez un conseil que vous ne prenez pas pour vous; vous ne méprisez ni le monde, ni la vie, et vous avez raison, vous tirez bon parti de l'un et de l'autre. Vous mettez de la valeur à tout; tout vous affecte, tout vous anime; vous anéantissez les Pompignan, les Riballier, les Fréron, etc., etc. Vous voulez rajeunir le président; vous excitez sa colère; vous lui offrez de prendre sa défense, c'est un bon procédé : mais, Monsieur, vous auriez fait encore

(1) *Le Marseillais et le Lion.* Voy. les OEuvres de Voltaire, tom. 19, pag. 181.

mieux de lui laisser ignorer l'offense. Il y avait plus de quatre mois que nous n'étions occupés qu'à lui dérober la connaissance de cette brochure, craignant l'effet qu'elle pourrait lui faire. Vous avez détruit toutes nos mesures; heureusement il n'en a pas été fort troublé. Le grand succès de son livre (qui lui est fort prouvé) lui a fait mépriser cette critique. Il vous a répondu, ainsi je n'ai point à vous apprendre ce qu'il pense; mais je vous dirai ce que pense le public. Personne ne croit que M. Belestat en soit l'auteur; on le connaît pour un homme très-borné, qui n'a ni esprit, ni littérature, et qui ne sait même pas écrire une lettre. On juge que cet ouvrage est de plus d'une plume; on y trouve du commun et du piquant. Cette brochure n'a pas fait grande fortune ici, et chacun pense qu'elle ne mérite pas qu'on la réfute et qu'on y réponde (2). Cependant, si voulez en prendre la peine, j'en serai fort aise, parce que j'aurai du plaisir à lire ce que vous écrirez. Laissez, laissez au président sa façon de penser; si elle l'occupe, si elle le console, n'est-il pas trop heu-

(2) Voyez le récit de cette curieuse manœuvre de Voltaire, dans la lettre LVI du 1er vol. de ce recueil.

reux ? est-il quelque chose dans la vie qui ne soit pas illusion ? celles qui donnent la paix et la tranquillité ne sont-elles pas préférables aux autres ? Vous l'avez dit vous-même, Monsieur :

La paix, enfin, la paix que l'on cherche et qu'on aime,
Est encor préférable à la vérité même.

Remerciez le ciel ou la nature des immenses talents que vous en avez reçus ; ils vous mettent pour jamais à l'abri de l'ennui. Plaignez tous les autres mortels ; il n'y en a aucun d'aussi bien partagé, et trouvez bon qu'ils s'accrochent où ils peuvent.

LETTRE XXXIV.

(7 *décembre*, *tom.* 60, *page* 584.)

Mardi 13 décembre 1768.

Dormez-vous, Monsieur ? pour moi je ne ferme pas l'œil, et cette manière d'alonger ma vie me déplaît fort. Je vous ai l'obligation de me faire souvent prendre mon mal en patience ; c'est à vous que j'ai recours quand je ne sais plus que devenir ; je regrette toute autre ressource ; il n'y a point de lecture qui ne me fa-

tigue au bout d'une demi-heure; je lis, rejette tout, et je demande du Voltaire.

J'ai reçu votre *ceci;* mais il me faut et puis *ceci,* et puis *cela,* et je dirai après, encore *ceci,* encore *cela.* L'on me parle d'un A, B, C, d'un Supplément au Dictionnaire Philosophique; ne devrais-je pas avoir tout cela? Je ne crains point les frais; mais si les ouvrages entiers sont trop gros, il faut les séparer. Enfin, mon cher contemporain, ayez soin de moi, ayez pitié de moi; soyez persuadé que rien n'altère le culte que je vous rends, et si vous ressembliez à votre rival, et qu'un grain de foi en vous pût transporter des montagnes, il y a long-temps que vous seriez transporté dans la cour de Saint-Joseph.

Quelle est donc cette quatrième découverte que vous avez faite? Les trois premières étaient la Beaumelle, Beloste et Belestat. Pourquoi ne pas dire le nom de ce dernier marquis? ce serait le moyen de détruire tous les soupçons; je n'y participe point, *je vous crois incapable de telles manœuvres.* Pourquoi voudriez-vous troubler la paix de votre ancien ami? Vous n'avez jamais été soupçonné de ruses ni d'artifices, vous n'avez dû être jaloux de la gloire de personne : enfin il est absurde

de vous soupçonner. Nommez l'auteur, je vous le conseille, et que votre réponse soit de façon à ne laisser aucun doute (1).

Je vous prie de me dire si vous approuvez le mot *frais* pour exprimer une pensée neuve et naïve ; cette expression n'est chez vous nulle part. Qu'on introduise de nouveaux mots, à la bonne heure ; mais qu'on introduise des termes d'arts ou de science qui n'ont ni goût ni justesse, je les renvoie au Dictionnaire néologique.

Vous a-t-on envoyé les vers de l'abbé de Voisenon pour le roi de Danemarck ? C'est un beau morceau ; il a ses partisans. Le goût est perdu, parce qu'il n'y a plus de bons critiques, chacun loue les ouvrages de son voisin, pour obtenir l'approbation des siens. De toutes les nouveautés, il n'y a qu'une petite comédie qui m'a fait plaisir, *le Philosophe sans le savoir;* elle est jouée à merveille, on y fond en larmes.

Adieu, je vais tâcher de dormir ; envoyez-moi de quoi m'en passer.

---

(1) Voy. la lettre LVIII, tom. I de ce recueil.

LETTRE XXXV.

(26 *décembre* 1768, *tom.* 60, *page* 602.)

5 janvier 1769.

Ah! vraiment, vraiment Monsieur, vous vous feriez de belles affaires avec votre livrée, s'ils avaient connaissance de votre dernière lettre; ce sont bien des gens comme eux qui s'embarrassent de ce que pensent et disent des gens comme moi! Si j'entrais en justification avec eux, ils me diraient comme le bœuf au ciron, dans les Fables de la Motte : *Eh! l'ami, qui te savait là?*

Vos philosophes, ou plutôt soi-disant philosophes, sont de froids personnages; fastueux sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination, se croyant les premiers hommes du monde, de penser ce que pensent tous les gens qui pensent; orgueilleux, haineux, vindicatifs; ils feraient haïr la philosophie.

Est-il possible que votre rancune contre la Bletterie (qui sans doute n'avait point pensé à vous), ne cède pas au désir de plaire et d'obliger ma grand'maman! Ah! Monsieur, si vous la

connaissiez, vous ne pourriez lui résister : l'esprit, la raison, la bonté, les grâces, tout en elle est au même degré ; elle est à la tête de ceux de qui le goût n'est point perverti, et qui sentant tout votre mérite, se rendent difficiles sur celui des autres.

Certainement vous vous trompez, Monsieur; la Bletterie n'a point eu en vue le président dans la phrase que vous me citez, personne ne lui en a fait l'application. La Bletterie parle des historiens, et le président n'a prétendu faire qu'une chronologie. Mais en supposant que la Bletterie ou d'autres voulussent attaquer le président, ils n'y réussiraient pas; son livre a eu trop de succès pour que la critique de quelques particuliers puisse lui paraître fondée; il en attribuerait la cause à une basse jalousie, il la mépriserait, et il aurait raison. Point de guerre entre les vieillards ; vous y auriez trop d'avantage, vos écrits n'ont que vingt-cinq ans.

Je consentirais volontiers à dire, à publier que vous n'êtes ni l'auteur ni le traducteur de l'A, B, C et de toutes les autres brochures : mais me croira-t-on? ne m'en rendez pas caution, je vous prie; on s'en rapportera au style, et il est difficile de s'y méprendre. Mais, Monsieur, envoyez toujours à la grand'maman

tout ce qui tombera entre vos mains, et qu'il y ait, je vous supplie, deux exemplaires.

Non, non, n'ayez pas peur, rien n'altérera l'opinion que j'ai de votre religion et de votre piété. Je vous fais mettre en pratique les vertus théologales; mais je ne voudrais pas devoir à la charité, l'amitié dont vous m'assurez.

Adieu, mon bon et ancien ami; je n'exerce aucune vertu en vous aimant et en croyant en vous. Ah! pourquoi ne puis-je avoir l'espérance de vous revoir?

LETTRE XXXVI.

(6 *janvier, t.* 61, *pag.* 14.)

Paris, 20 janvier 1769.

J'AI tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer; allons, suivons l'ordre chronologique, et commençons par ce qui regarde la Chronologie du président, dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre. Ce n'est point M. de Belestat qui en a fait la critique; ce n'est point lui qui a écrit la lettre que vous m'avez envoyée; et qui donc? C'est la Beaumelle. M. de Belestat et lui sont en communauté de bien; la Beaumelle fait passer

sous son nom tout ce qu'il veut ; il se tient *visiblement caché* derrière lui, et le Belestat se flatte de passer pour l'auteur, et se persuade peut-être à la fin qu'il l'est en effet. Si vous ne le connaissez que par ses lettres, et si vous ne l'avez jamais vu, vous êtes excusable de vous y tromper ; mais tous ceux qui le connaissent s'accordent tous à dire que c'est un bœuf, et en même temps un petit maître, plein de toutes sortes de prétentions. On avait déjà écrit ici du Languedoc, qu'il se donnait pour l'auteur de cette brochure ; mais il a beau faire et beau dire, on ne le croira pas.

Ne vous figurez pas, Monsieur, que le président vous ait soupçonné. Ni lui, ni moi n'avons eu cette pensée, et si quelqu'un a dit l'avoir, il en faisait semblant ; mais je suis bien aise d'avoir cette lettre ; il n'est plus permis actuellement d'insinuer le moindre soupçon sur vous ; le pauvre président n'est plus en état de s'intéresser à rien ; sa santé n'est pas mauvaise, mais sa tête ne va pas bien ; ne lui écrivez plus sur ce sujet, je vous le demande en grâce.

La grand'maman a reçu une lettre charmante de M. Guillemet, typographe en la ville de Lyon ; il lui envoie deux exemplaires de l'A,

B, C. Ah! cet homme est aussi aimable que vous, et bien obligeant; il m'aurait envoyé un exemplaire du siècle de Louis XIV et de Louis XV, s'il y avait pensé; j'espère qu'à l'avenir il ne nous laissera manquer de rien. Oh! je n'ai garde, Monsieur, de vous croire l'auteur de l'A, B, C; rien ne vous ressemble moins; mais je vous avouerai naturellement que vous n'avez rien écrit qui vaille mieux. Si vous avez à être jaloux, soyez-le de M. Huet, il n'y a que lui qu'on puisse vous préférer. J'approuve le jugement qu'il porte de Montesquieu; il révolte plusieurs personnes; mais l'extrême admiration qu'on a pour ce bel-esprit, ressemble assez à la vénération qu'on a pour les choses sacrées, qu'on respecte d'autant plus que l'on ne les comprend pas. Il y a un petit in-12, dont le titre est: *Génie de Montesquieu.* Il y a quelques traits brillants, transcendants, mais quantité d'autres infiniment obscurs, inintelligibles, des lieux communs, des pensées fausses. Jamais, jamais, je ne souffrirai patiemment qu'on mette en parallèle M. de Montesquieu avec MM. Huet et Guillemet. La grand'maman est bien de cet avis; vous l'adoreriez, si vous la connaissiez, cette grand'maman. Vous êtes bien souvent le

sujet de nos conversations ; elle voudrait que vous abandonnassiez la Bletterie ; mais elle ne peut s'empêcher de rire de tout ce qu'il vous fournit de plaisant.

Je vous fais ma confession ; sa traduction m'a fait plaisir, j'aimerais mieux sans doute qu'elle fût plus énergique, mais je hais si fort le style ampoulé, boursoufflé, et pour dire en un mot, le style académique, que ce qui n'est qu'un peu plat ne me choque pas beaucoup. Je voudrais, Monsieur, que vous jugeassiez par vous-même de ce qu'est devenu le goût d'aujourd'hui, et quelles choses on admire. Les vers de l'abbé de Voisenon au roi de Danemarck, l'épigramme de Saurin sur vous, cela ne vous a-t-il pas paru bien bon ? Les oraisons funèbres, les discours de l'Académie, comment tout cela vous paraît-il ? Vous ne les lisez point, et vous faites bien ; pour moi, je ne sais plus ce que je pourrais lire ; hors vous, et les auteurs du siècle passé, tout m'ennuie à la mort. Je me recommande à vous, mon cher et ancien ami ; vous êtes en vérité mon unique ressource.

LETTRE XXXVII.

(20 *janvier*, *tom.* 61, *pag.* 21.)

Paris, 8 février 1769.

La grand'maman a ses ports francs, j'ai toujours oublié de vous le dire; mais comment en avez-vous pu douter? femme d'un ministre, d'un secrétaire-d'état, et par-dessus tout d'un surintendant des postes! Et quand elle ne les aurait pas, croyez-vous qu'elle craignît les frais? Je ne les craindrais pas, moi, s'il y avait sûreté que les paquets me parvinssent. Envoyez donc, Monsieur, sans nulle réserve, sans nulle discrétion, je n'ose pas dire tout ce qui sortira de vos mains, mais tout ce qui tombera entre vos mains.

Où prenez-vous que je hais la philosophie? malgré son inutilité, je l'adore; mais je ne veux pas qu'on la déguise en vaine métaphysique, en paradoxe, en sophisme. Je veux qu'on nous la présente à votre manière, suivant la nature pied à pied, détruisant les systèmes, nous confirmant dans le doute, et nous rendant inaccessibles à l'erreur, quoique sans nous donner la fausse espérance d'atteindre à la vérité; toute la consolation qu'on en tire (et c'en

est une), c'est de ne pas s'égarer, et d'avoir la sûreté de retrouver la place d'où l'on est parti. A l'égard des philosophes, il n'y en a aucun que je haïsse; mais il y en a bien peu que j'estime.

Il y a une nouvelle brochure qui a pour titre : *Lettres sur les animaux, à Nuremberg*. C'est d'un nommé Le Roi, inspecteur des chasses du parc de Versailles; elle m'a paru très-bonne, je ne l'ai lue qu'une fois, et je ne m'en tiens pas toujours à mon premier jugement. Il faut que les ouvrages, et surtout ceux de raisonnement, soutiennent une seconde lecture pour que je puisse m'assurer de les trouver bons. Si vous l'avez lue, dites-m'en votre avis, et si vous ne l'avez pas lue, lisez-la, je vous supplie. Le style est entre le vôtre et celui de ceux qui passent pour très-bien écrire.

La grand'maman est à la campagne; vous augmentez l'impatience que j'ai de son retour, par ce que vous me dites qu'elle a à me montrer.

LETTRE XXXVIII.

(22 *février*, *tom.* 61, *pag.* 36.)

1er mars 1769.

Je vous fais mille et mille remercîments, Monsieur, de votre beau présent ; je l'ai placé sur-le-champ dans ma bibliothèque. Vous croyez bien que je n'avais pas attendu jusqu'à présent à lire cette nouvelle édition. Il est vrai que je n'aime pas infiniment les détails de guerre ; mais tout s'embellit par vous.

Je n'ai reçu qu'avant-hier votre Saint-Cucufin (1) : la grand'maman était à la campagne quand il lui est arrivé ; elle l'envoya à son époux, avec la lettre de M. Guillemet : elle lui recommandait de me faire tenir tout cela aussitôt qu'il l'aurait lu. Cet époux, qui a bien d'autres *Cucufins* dans la tête, m'avait oubliée. Rien n'est plus plaisant ; l'analyse d'Esther est charmante. Vous êtes bien gai : vous auriez grand tort de vous plaindre de votre existence ; vous sentez, pensez, produisez sans cesse ; mais moi, que voulez-vous que je fasse de mon

(1) *Canonisation de St.-Cucufin*. Voy. les OEuvres de Voltaire, tom. 44, pag. 199.

existence ? Indiquez - moi quelques moyens d'en tirer parti. Vous serez surpris, si je vous avoue que la perte de la vue n'est pas mon plus grand malheur ; celui qui m'accable, c'est l'ennui. L'amusement, dites-vous, vaut mieux que la fermeté d'esprit : rien n'est plus vrai ; mais où trouve-t-on de l'amusement ? Donnez-moi des talents ou des passions, ou des goûts que je puisse exercer ou satisfaire : on conserve de l'activité, et l'on n'en sait que faire. Rien de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on rencontre, de tout ce qui se passe ne plaît ni n'intéresse. Vieillesse est bien difficile à passer, disait feu M. d'Argenson. La vilaine machine qu'une montre ! elle se détraque sans cesse ; un tourne-broche vaut bien mieux. Doutez-vous, Monsieur, qu'il y ait des êtres dans l'empyrée ou ailleurs qui nous observent, nous gouvernent et nous traitent bien ou mal suivant leur fantaisie ? Si j'admettais un système, ce serait celui-là. Je crois même avoir vu mon sylphe en rêve, et que l'imprudence que j'ai eue de m'en vanter, est cause qu'il n'est pas revenu. J'aimerais bien à causer avec vous. Accusez-moi, si vous voulez, d'un excès de vanité, mais vous ne dites rien que je ne croie avoir pensé ; vous êtes mon seul philosophe.

Tous ceux qui raisonnent n'ont pour but que de faire admirer la subtilité de leur esprit, et comptent pour rien la justesse, la clarté, la précision. Voltaire ! Voltaire ! tout le reste sont des faux prophètes !

Vous aurez lu sans doute le livre de Saint-Lambert quand vous recevrez cette lettre : je n'ai encore lu que trois Saisons. Il y a dans l'Eté, et surtout dans l'Automne, quelques morceaux qui m'ont extrêmement plu : il y a un peu trop de pourpre, d'or, d'azur, de pampre, de feuillages, etc., etc. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les descriptions ; j'aime qu'on me peigne les passions ; mais les êtres inanimés, je les aime qu'en dessus de porte.

J'approuve extrêmement le parallèle de nos trois dramatiques ; je souscris au jugement qu'en fait Saint-Lambert.

Savez-vous, Monsieur de Voltaire, que je ne peux pas souffrir que vous soyez relégué dans un petit coin du monde, malgré l'apothéose dont vous jouissez ? Il vaut mieux communiquer avec les hommes, que d'en recevoir un culte des élus : on vous invoque, on vous révère ; ici l'on vous tourmenterait peut-être ; mais qu'est-ce que cela vous ferait ? Vous en ririez, vous vous en moqueriez ; vous feriez

connaissance avec la grand'maman, que vous adoreriez ; vous feriez le bonheur de sa petite-fille ; vous la délivreriez de l'ennui : mais tout ceci sont paroles vagues et oiseuses.

Que vous dirai-je de l'époux de la grand'-maman ? Je ne crains rien pour lui ; ses talents et ses rivaux font ma tranquillité et la sienne.

Le pauvre président est bien malade : je crains que sa fin ne soit bien prochaine ; j'en suis très-affligée.

M. du Pin, madame la duchesse de Boutteville viennent de mourir subitement. C'est une folie de s'embarrasser du lendemain, d'autant plus que nous sommes presque toujours plus malheureux par ce que nous prévoyons que par ce que nous éprouvons.

Adieu, mon cher ami, ma seule consolation ; ayez toujours soin de moi.

LETTRE XXXIX.

(8 *et* 15 *mars*, *tom.* 61, *pag.* 58 *et* 62.)

Mardi 21 mars 1769.

Vous nous comblez de bien, Monsieur ; mais, loin de vous dire c'est assez, nous vous crions : encore ! encore ! Tout ce que vous nous en-

voyez est charmant ; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont vos lettres : vous parlez de la grand'maman comme si vous la connaissiez. Vous seriez bien digne d'avoir ce bonheur, et vous seriez bien étonné de trouver qu'elle surpasse encore l'idée que vous vous en faites. Figurez-vous une nymphe, faite comme un modèle, jolie comme le jour : je n'en dis pas davantage sur sa figure ; je ne la connais que par réminiscence, et par ce que j'en entends dire ; mais son cœur, son esprit, vous seul pourriez dignement les peindre. Mais comme elle voudra voir ma lettre, et que je veux qu'elle vous parvienne, je ne veux pas m'exposer à la lui voir déchirer. Sa correspondance avec M. Guillemet (1) est ravissante. Vous avez su le *quiproquo* arrivé à sa dernière lettre : elle l'avait envoyée de la campagne où elle était, à *M. Grand'maman*, pour qu'il la donnât à l'envoyé de Genève, afin qu'il vous la fît tenir ; et ce *M. Grand'maman*, qui a plus d'une affaire dans la tête, fit mettre cette lettre à la poste, et nous ignorons ce qu'elle est devenue.

---

(1) Voy. OEuvres de Voltaire, *Correspondance générale*, tom. 41.

Je reçus hier au soir vos deux derniers manuscrits ; je compte les relire aujourd'hui avec la grand'maman, et je remets à demain à ajouter à cette lettre le jugement que nous en aurons porté. Ah ! mon Dieu, mon cher ami, que nous vous désirerions à nos petits soupers ! le petit nombre de personnes qui y sont admises vous conviendrait bien. Ces petits comités sont les antipodes de feu l'hôtel de Rambouillet et des assemblées de nos beaux-esprits d'aujourd'hui. Je ne sais plus qui, l'autre jour, disait d'eux qu'ils croyaient avoir inventé l'athéisme. Ils font grand cas de la nature, et leur admiration exagérée me gèle le sang. Avouez de bonne foi que, sans l'occupation que vous donne votre campagne, vous trouveriez que le spectacle de ces productions serait un plaisir bien tiède. Les fleurs du printemps, les moissons de l'été, les vendanges de l'automne, et les glaces de l'hiver suffiraient-ils pour charmer vos ennuis ? Ils pourraient causer des transports à un aveugle-né qui recouvrerait la vue : mais si vous traitiez un tel sujet, n'y joindriez-vous pas, pour le rendre intéressant, le rapport des quatre saisons aux quatre âges de la vie ? Dans le printemps, l'ingénuité de l'enfance et le développement de ses goûts ; dans

l'été, la jeunesse, la naissance des passions, leur progrès, leur violence; dans l'automne, leurs suites, leurs effets, les biens et les maux qu'elles produisent; mais dans l'hiver, vous ne pourriez pas, je crois, faire un tableau plus fidèle de la vieillesse que celui qu'a fait Saint-Lambert.

Savez-vous bien, Monsieur, que quand je me hasarde à discourir avec vous, je me moque de moi, et je me trouve aussi sotte et aussi ridicule que vous pouvez me trouver. Mais vraiment j'ai bien d'autres choses à vous dire. On m'a raconté l'ambassade que vous avez reçue de Cattau la Sémiramis : une boîte tournée de ses propres *mais non innocentes* mains, son portrait, vingt beaux diamants, une belle fourrure, le code de ses lois, et une très-belle lettre. Pourquoi me laisser ignorer ce qui peut me la rendre recommandable ? Son estime pour vous, et les témoignages qu'elle vous en donne, sont tout ce qui peut lui faire le plus d'honneur.

Adieu, Monsieur, jusqu'à demain que je reprendrai cette lettre.

Je n'ai pu attendre la grand'maman. Je viens de relire votre écrit aux Trois Impos-

teurs (2) ; on ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le finissant ; rien n'est si sensé que le commencement et le milieu, et rien n'est si plaisant que la fin ; vous dites toujours bien et moi je répète avec vous :

Ecartons ces romans qu'on appelle systèmes,
Et pour nous élever, descendons en nous-mêmes.

Si nous n'y trouvons pas la vérité, inutilement la chercherions-nous ailleurs :

Ce Dieu, dont mieux que moi tu conçois l'existence,
Devrait bien comme à toi me donner ta croyance.

Ne voilà-t-il pas une belle parodie ?

Sérieusement, Monsieur de Voltaire, je suis intimement persuadée que ce que nous ne pouvons comprendre ne nous est pas nécessaire à savoir ; et qu'il nous suffit, pour être sages, c'est-à-dire pour être heureux, de nous en tenir à ce que la loi naturelle nous enseigne : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*. C'est dans ce sens que la crainte devient le commencement de la sagesse.

Mon Dieu, que vous êtes heureux et que

(2) *A l'auteur du livre des Trois Imposteurs*. Voyez OEuvres de Voltaire, tom. 13, pag. 226.

vous êtes en bonne compagnie étant seul avec vous-même ! Je paye bien cher le plaisir que vous me donnez, je ne peux plus rien lire. J'ouvre un livre qu'on me vante, ce sont des lieux communs ou des extravagances, un style abominable. Je rejette le livre, je me fais lire du Voltaire, quelquefois madame de Sévigné, Hamilton, la Bruyère, la Rochefoucault, et puis quelquefois des livres mal écrits, comme les Mémoires de Mademoiselle, les Illustres Françaises, etc. Je lis aussi par fois quelques traductions des anciens et des Anglais, mais pour nos beaux discours d'aujourd'hui, je ne les puis supporter ; ils me font dire hautement que je ne puis souffrir les livres bien écrits. J'aime mieux passer pour avoir le goût dépravé que de m'ennuyer de leurs ouvrages.

Ce soir nous lirons votre Epître à Boileau.

Mercredi 22.

La grand'maman n'est point venue, ainsi j'ai lu sans elle votre Epître à Boileau. Eh bien, Monsieur, je ne cesse point de vous admirer, et de m'étonner que le mauvais goût s'introduise tandis que vous existez. Ma lettre est

d'une longueur énorme, il y faut mettre fin en vous assurant de mon tendre attachement et de ma parfaite reconnaissance.

Notre pauvre ami le président est un peu mieux, il y a moins de disparates; j'espère que le changement de saison pourra faire revenir ses forces, et remettre entièrement sa tête.

LETTRE XL.

15 avril 1769 (1).

Hatez-vous, hâtez-vous, Monsieur, de me rendre raison de la nouvelle qu'on débite, et qui a fait tomber tous les autres sujets de conversation. M. de Voltaire, dit-on, a communié en présence de témoins, et il en a fait passer un acte pardevant notaire. Le fait est-il vrai? A quoi cet acte vous servira-t-il? Sera-ce devant les tribunaux de la justice humaine ou de la justice divine? Le produirez-vous en Sorbonne, au Parlement ou à la vallée de Josaphat? Sont-ce les billets de confession qui vous ont fait naître cette idée? Que voulez-vous que vos amis pensent?

(1) Voyez la réponse de Voltaire, tom. 61, pag. 82.

doivent-ils garder leur sérieux ? peuvent-ils se laisser aller à l'envie de rire ? Pourquoi ne les avez-vous pas avertis ? Pourquoi ne leur avez-vous pas dicté leur rôle ? Ce trait est si nouveau, si ineffable, que je ne puis comprendre quel a été votre dessein.

Je me sais mauvais gré de me détourner par cette curiosité, de vous parler de ce qui m'intéresse bien davantage, de cette charmante lettre. Vous nous faites passer des moments bien agréables. La grand'maman ne veut laisser à personne le soin de vous lire ; elle s'en acquitte supérieurement, avec un son de voix qui va au cœur, une intelligence qui fait tout sentir, tout remarquer ; elle veut à la vérité marmotter les articles qui la regardent, mais je ne le souffre pas, et je la force à les articuler plus distinctement que tout le reste ; ce sont ceux qui sont les plus applaudis, parce qu'ils sont les plus vrais et les plus justes.

Vous voulez savoir qui compose nos petits comités ; quand je vous les nommerais, vous ne les connaîtriez point. Leurs noms ne seront peut-être pas dans les fastes de notre siècle ; ils n'ambitionnent aucune sorte de gloire, ils la révèrent en vous, parce qu'elle est méritée ;

et puis, par un esprit de tolérance (qu'ils portent sur tout), ils ne la disputent point à ceux qui l'usurpent, ils se contentent d'être aimables, ils ne veulent point être célèbres.

Répondez-moi incessamment, et mandez-moi des nouvelles de votre santé, corporelle et spirituelle, et croyez que de tous vos amis, tant anciens que modernes, aucun ne vous admire et ne vous aime autant que je fais.

Le président reçoit avec plaisir ce que je lui dis de votre amitié pour lui ; sa santé n'est pas mauvaise, sa tête n'est point dérangée, mais elle est bien faible.

LETTRE XLI.

(18 *juillet*, *tom.* 61, *pag.* 140.)

29 juillet 1769.

Nos lettres se sont croisées, mais nous voici en règle. Je n'aurai pas de peine à faire ce que vous désirez. Une seconde lecture des Guèbres, faite par un bon lecteur, m'a fait remarquer des beautés qui m'étaient échappées. Je voudrais que mon suffrage eût plus de poids, mais tel qu'il est, vous y pouvez compter.

Je dois cependant vous dire ce que je pense; jamais on ne permettra la représentation de cette pièce, avant que les changements qu'elle a pour but ne soient arrivés ; ils arriveront un jour ; mais vous êtes comme Moïse, vous voyez la terre promise, et vous n'y entrerez pas; elle sera pour nos neveux, contentez-vous de la sortie d'Egypte.

Toute réflexion faite, je crois qu'il est plus avantageux que cette pièce soit lue que représentée; elle aurait du succès sans doute, mais elle éleverait de grandes clameurs, et animerait furieusement les adversaires : mais ce qui est de plus certain, c'est qu'aucun magistrat, ni aucun ministre n'oserait en autoriser la représentation ; il faut se contenter de ce qu'on en tolère l'impression.

Ce serait pour moi un grand plaisir de me retrouver avec vous. Si j'avais exécuté le projet que j'eus, il y a quinze ans, de m'établir en province, je vous aurais rendu des visites ; mais aujourd'hui je suis trop vieille pour songer à changer de place. Je resterai dans ma cellule, lisant vos ouvrages, vous écrivant quelquefois, et vous aimant jusqu'à mon dernier moment.

LETTRE XLII.

Paris, 29 août 1769 (1).

Ah! M. de Voltaire, il me prend un désir auquel je ne puis résister; c'est de vous demander, à mains jointes, de faire un éloge, un discours (comme vous voudrez l'appeler dans la tournure que vous voudrez lui donner) sur notre Molière. L'on me lut hier l'écrit qui a remporté le prix à l'Académie; on l'approuve, on le loue fort injustement à mon avis. Je n'entends rien à la critique raisonnée, ainsi je n'entrerai point en détail sur ce qui m'a choquée et déplu; je vous dirai seulement que le style académique m'est en horreur, que je trouve absurdes toutes les dissertations, tous les préceptes que nous donnent nos beaux-esprits d'aujourd'hui sur le goût et sur les talents, comme si l'on pouvait suppléer au génie. Je prêcherai votre tolérance, je vous le promets; je m'y engage, si vous m'accordez d'être intolérant sur le faux goût, et sur le faux bel-esprit qui établit aujourd'hui sa tyrannie;

---

(1) Voyez la réponse de Voltaire, tom. 61, pag. 178 de ses OEuvres.

donnez un moment de relâche à votre zèle sur l'objet où vous avez eu tant de succès, et arrêtez le progrès de l'erreur dans l'objet qui m'intéresse bien davantage.

J'ai enfin lu l'Histoire des Parlements; il se peut bien que le second volume ne soit pas de la même main que le premier; mais, mais, mon cher ami, je vois avec plaisir que vous pouvez avoir un successeur; ce jeune auteur ne vous fera point oublier; tout au contraire, vous avez fait en lui un disciple qui fera souvenir de vous.

Votre correspondance avec la grand'maman me charme; avouez qu'elle a de l'esprit comme un ange. Si je n'étais pas exempte de toute prétention, je ne vous écrirais plus, sachant que vous recevez de ses lettres; mais je ne prétends qu'à un seul mérite auprès de vous, c'est de vous admirer et aimer plus que qui que ce soit.

LETTRE XLIII.

(6 *septembre*, *tom.* 61, *p.* 178.)

Paris, 20 septembre 1769.

Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne me persuaderez jamais que ce qui produit de si mauvais ouvrages, et qui introduit un si détestable goût, soit un établissement bon et utile. Pourquoi inciter les gens à parler quand ils n'ont rien à dire? et a-t-on quelque chose à dire quand on n'a ni pensées ni idées? Que l'Académie se borne à traiter de la grammaire, à enseigner les règles, mais qu'elle ne donne point de sujets à traiter; qu'elle ne donne point d'entraves au génie; que les prix qu'elle a à distribuer soient pour les auteurs de bons ouvrages donnés au public; qu'on suive en cela la méthode des Anglais. Enfin, Monsieur, je ne puis souffrir qu'on encourage les gens sans talents; ayez, ayez la sévérité et la fermeté de Despréaux, elles vous conviennent encore mieux qu'à lui. Réformez votre maison, vous y avez trop de bouches et de langues inutiles; votre livrée est trop nombreuse, contentez-vous d'être magnifique, et dédaignez le faste.

Quoi! pensez-vous sérieusement que ma voix

puisse se faire entendre, et que je puisse vous être utile pour faire représenter vos Guèbres? Jamais le gouvernement n'y consentira; contentez-vous de l'impression. Vos Guèbres sont dans les mains de tout le monde, et si vous connaissiez vos acteurs, vous verriez combien ils vous sont inutiles; ils n'ajoutent aucun prestige à ce qu'ils représentent, tout au contraire, ils font voir le derrière des coulisses, et sentir tous les défauts. Vous ne pouvez être retenu par cette considération, j'en conviens; mais, Monsieur, vous voulez établir la tolérance, vous avez raison, je voudrais que vous fussiez le premier à en ressentir les effets. Pour y parvenir, prêchez-la d'exemple; contentez-vous d'avoir montré la vérité, et laissez-y tourner le dos à ceux qui ne la veulent point voir. Vous avez tout dit, tenez-vous-en à ne pas vous dédire, et ne mettez point de nouveaux obstacles à la chose du monde que je désire le plus, et sur laquelle j'ai eu une conversation avec madame Denis, dont elle vous rendra compte.

Votre correspondance avec la grand'maman Gargantua (1) me ravit; elle vous répond à ce

---

(1) Voy. lettres de Voltaire à la duchesse de Choiseul, *Correspondance générale*, vol. 61, pag. 161.

qu'il y a de solide, c'est ce qui doit lui appartenir : pour moi, je ne suis que pour le frivole; je ne vois point dans l'histoire des Soukirs, l'établissement des manufactures, je n'y vois qu'un très-beau sujet de conte de Fées, qui pourrait surpasser Cendrillon. Voilà, Monsieur, les progrès de mon esprit et de ma raison, qui au bout de soixante et mille ans que j'ai vécu, me mettent à côté des enfants de quatre ans. Ah! je ne suis qu'une petite fille, mais j'ai une charmante grand'maman ; il faut l'adorer, Monsieur, et moi, m'amuser et m'aimer toujours.

LETTRE XLIV.

(11 *décembre*, *tom.* 61, *pag.* 332.)

Mercredi 20 décembre 1769.

J'AI mille raisons pour vous aimer ; d'abord vous êtes mon contemporain, qualité dont je fais grand cas, et que je trouve aujourd'hui dans bien peu de personnes. Ensuite vous avez des attentions infinies; vous me procurez de l'amusement, du plaisir : sans vous mes nuits seraient insupportables ; je les passe à me faire lire ce que vous m'envoyez. Vos correspon-

dants en Hollande vous servent bien : communiquez-moi toujours tout ce qu'ils vous envoient. La grand'maman est bien contente de vous ; je reçois d'elle les mêmes remercîments que vous me faites, et je vous en dois, à l'un et à l'autre, de m'admettre en un si aimable commerce.

M. Craufurd, dont je vous ai parlé il y a quelques années, est ici depuis quelques jours ; il s'en ira bientôt, j'en suis très-fâchée ; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de goût et de justesse ; il a un peu d'amitié pour moi et de l'adoration pour vous ; il m'a priée de vous parler de lui, de vous faire souvenir du temps qu'il a passé avec vous. Il a un ami dont la réputation ne vous est pas inconnue, c'est M. Robertson ; vous savez qu'il a fait l'Histoire d'Écosse et la Vie de Charles V. Cet auteur voudrait vous faire hommage de ses ouvrages ; je me suis chargée de vous en demander la permission ; j'ai assuré que je n'aurais pas de peine à l'obtenir. Je désire qu'il puisse voir votre réponse ; ainsi je vous supplie qu'elle soit de façon à le satisfaire ; son respect, sa vénération pour vous sont extrêmes, ce qui me fait juger de son esprit et de son mérite.

Vous voulez que je vous mande des nouvelles : le grand-papa se porte toujours fort bien ; il est aussi charmant que jamais ; il n'y a plus que lui en qui l'on trouve de la grâce, de l'agrément et de la gaîté ; hors lui, tout est sot, extravagant ou pédant.

M. d'Invault donna, hier matin, sa démission (1) ; j'attendrai à demain à fermer cette lettre, afin de vous pouvoir nommer son successeur. Si on est dans l'embarras du choix, je ferai partir ma lettre. Adieu, mon cher et ancien ami, je vous aime de tout mon cœur.

Le président se porte bien, mais il ne me fait pas désirer de parvenir à son âge. Mille compliments à madame Denis, et à M. et madame Dupuis.

Jeudi 21.

Le contrôleur n'est point nommé ; je voudrais que vous le fussiez, mais ce serait à condition que vous interdiriez les écrits sur l'agriculture, les projets économiques, etc., etc.

J'attends avec grande impatience ce que vous me promettez à la fin de l'hiver ; cela sera-t-il gai ? Nous n'avons besoin, à nos âges,

(1) De la place de contrôleur-général des finances.

que de nous amuser. Vous avez assez instruit le genre humain, ne songez plus qu'à vous divertir et à divertir vos amis.

LETTRE XLV.

(28 *janvier*, *tom.* 61, *pag.* 248.)

Paris, 4 février 1770.

MERCREDI prochain, 7 de ce mois, il partira, par les guimbardes de Lyon, l'Histoire de Charles V. Ce mot, guimbardes de Lyon, pour avoir acquis une nouvelle signification, n'a pas perdu l'ancienne, je puis vous en assurer.

Je vous ai, je crois, déjà mandé que je trouvais charmants les vers de M. Guillemet; la modestie, ou plutôt l'humilité de la grand'-maman, ne lui permet pas de les montrer à beaucoup de monde; mais le petit nombre de ceux qui les ont vus en ont été charmés, et le grand-papa, qui n'aime point la louange, n'a pu se défendre de paraître très-satisfait de la grâce, de la délicatesse de celle que vous lui donnez. Je voudrais que vous pussiez juger par vous-même de quelle vérité sont vos éloges.

Je suis bien fâchée que le petit Craufurd ne soit plus ici, mais je lui enverrai un extrait de votre lettre.

Je ne veux point abuser de votre complaisance, en vous priant de m'écrire souvent. Vous avez de bien meilleurs emplois à faire de votre temps, et moi, par la raison contraire, n'ayant rien à faire, je n'ai aussi rien à dire. Mes lettres ne seraient remplies que de traités sur l'ennui, sur le dégoût du monde, sur le malheur de vieillir; cela ne serait-il pas bien amusant? Oh! non, M. de Voltaire, je me fais justice; je serai parfaitement contente si vous me conservez votre amitié, votre souvenir, et si vous m'en donnez des marques, en m'envoyant exactement tout ce que vous ferez. Quel est donc l'ouvrage qui est actuellement sur le tapis? il doit m'amuser beaucoup. C'est donc quelque chose de gai et de frivole? et ce ne sera pas sur une certaine matière, sur laquelle il ne reste plus rien à dire; ce ne sera pas non plus un traité économique, ni des préceptes sur l'agriculture. Vous sentez bien que, quand on habite un tonneau dans le coin de son feu, on s'intéresse fort peu à ces parties de l'administration. On lit les édits malgré qu'on en ait. Ma curiosité n'a pas été

fort satisfaite par les derniers; ils m'ont appris que je perdais mille écus de rente. Je suis plus philosophe que je ne croyais, car je suis presque insensible à cette perte; je trouve dans ce qui afflige tout le monde ma consolation, la vieillesse; ce n'est pas la peine de s'affliger de rien, quand on a si peu de temps à souffrir. Cette réflexion est commune; elle a été dite et écrite par tout le monde, mais sans le sentir; et moi, je ne le dis que parce que je le sens.

Ne croyez point que je coure le monde, je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes connaissances les plus particulières. Je ne dis pas chez mes amis : ah! M. de Voltaire, y en a-t-il dans le monde? vous avez des adorateurs, et en grand nombre; mais croyez-vous avoir beaucoup d'amis? Ne faites point usage de ceci contre moi; je dois être exceptée de la thèse générale, et par vous plus que par qui que ce soit.

LETTRE XLVI.

(26 *mars* , *tom.* 61 , *pag.* 292.)

Paris, 9 avril 1770.

C'EST donc un révérend père capucin à qui j'ai affaire aujourd'hui. Vous avez choisi une étrange métempsycose! Savez-vous ce que je serais, si je choisissais la mienne? je deviendrais taupe. Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre, que j'aimerais mieux ce qui se passe dessous; je n'y verrais pas ce qu'on appelle le dessous des cartes; j'ignorerais toutes les tricheries, et tant mieux; je serais avec mes semblables, et je me dirais: ces gens-là du moins ne me trompent pas, ils ne m'en font pas accroire. Mon Dieu! mon cher Voltaire, que j'aimerais à causer avec votre révérence! vous nous avez envoyé des vers qui ne sentent pas trop la capucinerie, surtout ceux à la grand'maman, que vous m'aviez dit être les moins bons; ils sont charmants, ils ont un succès infini.

La Mélanie de la Harpe est fort tombée depuis l'impression; j'aime beaucoup mieux sa Lettre du Solitaire de la Trape à l'abbé de

Rancé. St.-Grisel et St.-Billard sont toujours enfermés. Mais nous avons bien d'autres affaires qui nous occupent, les opérations de finances : elles m'ont rogné les ongles, qui, comme vous savez, n'étaient pas trop longs; je perds plus de mille écus de rente, et je me flatte, pour l'amour de vous, toute proportion gardée, que vous en perdez cinq ou six fois autant. Plus la somme que l'on perd est petite, plus le dommage est grand, parce qu'il est bien près du nécessaire.

Nous avons aussi le procès de M. d'Aiguillon qui fait grand bruit; vous ne vous attendez pas que je vous raconte aucun détail; c'est au-dessus de ma capacité.

Vous êtes extrêmement bien avec la grand'-maman, nous ne cessons de parler de vous. Quand il arrive une de vos lettres, soit à elle ou à moi, c'est une grande joie pour le petit comité. Le capucin Voltaire serait admis dans ce comité et deviendrait notre directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que votre Encyclopédie? vous ne m'en jugez pas digne; est-ce qu'elle ressemblerait à l'autre?

Dites-moi aussi, je vous prie, pourquoi vous n'avez pas engagé M. Cramer à me venir

voir? Ses impressions ne sont-elles que pour la cour? Vous comptez pour bien peu vos amis.

J'entends dire qu'on vous érige une statue, qu'elle sera placée dans la bibliothèque; je l'aime mieux-là qu'à l'Académie. Votre empire est universel, vous n'êtes point fait pour un petit état; mais revenons à votre capucinerie.

« Vous ne fûtes jamais des Cotins le héros; »

Et l'on ne dira point:

« Et maintenant le soutien des dévots. »

Ces vers sont assez jolis, et j'achèterais bien cher certain ouvrage, dont on n'a que des fragments.

Il est vrai, je ne m'en défends pas, j'aime mieux le plaisant que le sérieux; cependant je serais bien aise d'avoir votre Encyclopédie; c'est le seul moyen de me faire rechercher et mériter le beau titre d'Encyclopédiste.

Adieu, mon révérend père, faites tous les jours mention de moi dans votre *memento*.

LETTRE XLVII.

(25 *avril, tom.* 61, *pag.* 313.)

Paris, 8 mai 1770.

Vous reconnaissez vos torts avec la grand'-maman, et vous les réparez bien; vous ne pourriez sans ingratitude être mécontent d'elle. Si elle ne vous écrit pas souvent, c'est qu'elle n'a pas un moment à elle; elle fait usage de ceux qu'elle passe avec vos amis, pour dire de vous toutes les choses que je voudrais que vous entendissiez. Vous ne sauriez nous envoyer trop souvent de vos œuvres; de quelque genre qu'elles soient, elles plaisent et réveillent. Vos derniers vers sont les plus jolis du monde: *faisant le bien pour son plaisir*, m'a charmée (1).

---

(1) Les vers suivants adressés à madame du Deffand:

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit.
Cette image est trop révoltante;
Je crois qu'on la peut définir,
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir.

On ne parle ici que de votre statue : le siècle s'honore en vous rendant cet hommage, vous en devez être flatté ; mais cependant n'oubliez jamais, mon cher contemporain, que vous êtes du siècle de Louis XIV. Vous êtes la plus parfaite et la plus singulière des sept merveilles qu'il a produites ; je voudrais vous faire le pendant de saint Michel, terrassant les erreurs et le fanatisme ; mais que d'attributs il faudrait rassembler, si l'on y mettait tous ceux qui vous désignent ! Si vous ne voyez pas mon nom dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par humilité ; il y aurait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux-esprits. J'en use avec vous comme avec la Divinité, qui se contente d'être adorée en esprit et en vérité.

Je vais perdre tout à l'heure la grand'maman : elle part jeudi pour Chanteloup ; elle va tondre ses moutons, en faire carder et filer la laine, dont on fera de beaux draps et toutes sortes d'étoffes. Amboise est une nouvelle Salente, mais dont les lois ne seront pas dictées par un pédant. Soyez son émule dans votre ville de Versoy, et faites à qui mieux mieux le bonheur de tout ce qui vous environne ; faites le mien en particulier, en m'aimant toujours.

LETTRE XLVIII.

24 mai 1770.

Votre dernière lettre est du 5, ma dernière est du 8 ; j'en attendais une nouvelle de vous, pour éviter que nos lettres se croisassent ; elle n'arrive point, je m'ennuie de ce long silence. J'ai du scrupule de n'avoir pas encore obéi à la grand'maman, qui m'avait chargée de vous dire beaucoup de choses. Peut-être vous les aura-t-elle écrites elle-même ; mais elle dit si bien, qu'il n'y a pas d'inconvénient à la répéter, je vais la transcrire.

« Je vous envoie, ma chère petite-fille, une » requête que M. de Voltaire m'a envoyée ; vous » verrez qu'elle est adressée au roi, et qu'il dit » en note que l'instance est au conseil. Le sujet » en est très-intéressant ; la cause qu'il défend » est certainement bonne en soi, mais je crains » bien que la manière un peu trop philoso- » phique dont elle est traitée, et le nom de » M. de Voltaire n'y nuisent beaucoup. Comme » votre commerce avec lui est plus régulier » que le mien, je vous prie, la première fois » que vous lui écrirez, de lui accuser pour » moi la réception de cette requête, et de

» l'en remercier. Dites-lui en même temps, » vous qui êtes en droit de lui tout dire, que » vous ne lui conseillez pas de badiner avec » le roi ; que les oreilles des rois ne sont pas » faites comme celles des autres hommes, et » qu'il faut leur parler un langage plus me- » suré. Je vous prie aussi d'envoyer la requête » au grand-papa, dès que vous l'aurez lue : je la » lui annonce ».

Dans une seconde lettre, elle me mande que vous lui avez écrit sous l'adresse de sa femme de chambre, en lui envoyant six montres ; qu'elle les a envoyées sur-le-champ à son mari ; qu'elle le menace de les prendre toutes six sur son compte, s'il ne les fait pas acheter par le roi.

Voilà, je crois, toutes les commissions dont je suis chargée ; mais après m'en être acquittée, je n'ai pas tout dit, il faut que je parle pour moi à mon tour.

Votre requête m'a paru le modèle du style des avocats ; peut-être voudrais-je en retrancher le ton philosophique qui n'est pas nécessaire pour combattre l'injustice.

Vos derniers cahiers m'ont ravie ; l'article *âme* me déterminerait seul à me rendre votre écolière. Il y a long-temps que je pense que

la seule chose qu'on puisse bien savoir, c'est que nous sommes faits pour ignorer tout. Le doute me paraît si naturel et si sage, que je n'ose m'élever contre les affirmations, de peur de me laisser entraîner à affirmer moi-même. Tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous doit être aussi inutile qu'impossible à croire ; un aveugle-né peut-il se soumettre à croire les couleurs? Qu'est-ce que ce serait que sa soumission? Qui pourrait-elle satisfaire? Il n'y a que des fous qui pourraient l'exiger. Ma philosophie est terre à terre. Voyez si vous voulez d'une telle écolière. Mais soit instinct, sentiment, ou raison, je n'aurai jamais d'autre maître que vous.

J'aime beaucoup votre triomphe sur le fripon jésuite. Je vous promets la vie éternelle, mon cher Voltaire; si vous n'en jouissez pas dans le ciel, vous en jouirez dans tous les cœurs de ceux qui resteront sur terre. Je voudrais bien passer avec vous le peu de temps qui me reste à l'habiter, vous fortifieriez en moi ce qu'on appelle âme, qui de jour en jour s'affaiblit et s'attriste. Ah! vous avez raison, on serait heureux, si l'on passait ses vingt-quatre heures sans douleur, et sans ennui. Si on me donnait un souhait à faire, avec la certitude qu'il se-

rait exaucé, j'aurais bientôt dit. Ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne me jamais ennuyer. Vous pouvez, mon cher contemporain, remplir mon souhait en m'envoyant tout ce que vous faites ; ne retranchez rien, excepté les articles sciences, où je ne pourrais rien comprendre.

Je ne sais point encore ce que le grand-papa aura répondu à la grand'maman sur vos montres ; dès que je le saurai, je vous le manderai. Adieu.

LETTRE XLIX.

(18 *juin*, *tom.* 61, *pag.* 333.)

24 juin 1770.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais toujours que la grand'maman me dictât quelque chose pour vous ; je l'en ai pressée, mais elle est d'une paresse d'esprit dont on ne peut la tirer. Elle s'en rapporte à moi pour vous dire tout ce qu'elle pense pour vous ; je serai donc son indigne interprète, mais j'aurai le mérite de vous dire la vérité en vous assurant que ses sentiments ne se

bornent point à l'admiration et à l'estime, et qu'elle y joint une très-véritable amitié. Elle voudrait vous satisfaire sur toutes les choses que vous désirez, et nommément sur votre affaire de Saint-Claude. Elle trouve la cause que vous défendez très-juste, mais elle ne peut vous seconder que par ses représentations et ses sollicitations; elle est aussi reconnaissante et aussi contente que moi des cahiers que vous nous envoyez, et nous vous prions de continuer. Je serai encore du temps sans revoir cette grand'maman; elle ne reviendra que le 17 ou le 18 de juillet, et peu de jours après elle partira pour Compiègne. La vie se passe en absence, on est toujours entre le souvenir et l'espérance; on ne jouit jamais; si du moins on pouvait dormir, ce ne serait que demi-mal. Dormez-vous, mon cher Voltaire? ce serait pour vous un temps bien mal employé; il n'y faut donner que le pur nécessaire pour votre santé; employez tout le reste à instruire, à éclairer, et surtout à amuser la grand'maman et sa petite-fille. Pour moi, qui ne dors point, je m'occupe souvent les nuits à repasser tous les vers que j'ai retenus; vos épîtres au roi de Prusse, à madame de Villars, au président, etc., ont souvent la préférence.

Pourquoi ne feriez-vous pas une jolie épître pour la grand'maman ? Le sujet ne vous laisserait pas manquer d'idées.

M. de Saint-Lambert fut reçu hier à l'Académie ; il récita le second chant d'un poème qu'il fait sur le génie ; il faut en avoir beaucoup pour rendre ce sujet piquant.

Votre article des anciens et des modernes me fait très-grand plaisir. Vous êtes judicieux, vous avez toujours raison ; et jamais, non jamais, vous n'êtes ni faux, ni fatigant, ni froid.

Vous savez que le grand-papa a acheté toutes vos montres ; vous êtes très-bien avec lui. Il ira le 9 du mois prochain chercher la grand'-maman, pour la ramener le 17 ou le 18. Je voudrais bien qu'il y eût un terme où j'aurais l'assurance de vous revoir ; mais j'ai bien peur, mon cher Voltaire, que nous n'ayons d'autre rendez-vous qu'aux Champs-Elysées. Nous n'aurons rien à changer à nos figures : elles se trouveront, en les conservant telles qu'elles sont, à l'unisson des ombres ; mais j'espère que la mienne verra la vôtre ; ainsi, loin de rien perdre, je compte gagner beaucoup. Bonjour, adieu, donnez-moi de vos nouvelles. Je vous envoie une lettre, je ne sais pas de

qui ; je crois cependant que c'est d'un homme qui vous estime beaucoup, et qui désire que vous l'estimiez ; il en sera ce qu'il vous plaira, mais il vous prie de m'adresser la réponse que vous lui ferez : il l'enverra chercher chez moi.

LETTRE L.

(12 *juillet*, *tom.* 61, *pag.* 343.)

29 juillet 1770.

Ne craignez rien, Monsieur, pour vous ni pour votre statue ; vous êtes l'un et l'autre à l'abri de toute atteinte. Le temps pourra endommager la statue; mais pour vous, qui est-ce qui peut vous nuire ? Votre gloire irait toujours en augmentant, si cela était possible ; bannissez toute terreur panique ; nous ne sommes plus dans le siècle des bons mots, et il aurait été difficile, dans aucun siècle, d'en dire contre vous. Les plaisanteries des sots sont bien peu redoutables. Je voudrais qu'il vous fût aussi aisé d'obtenir des priviléges pour vos émigrants, qu'il vous l'est de terrasser tous vos envieux.

La grand'maman a le plus sincère désir de vous obliger en tout ce que vous désirez ; et

quoiqu'accablée de sollicitations, aucune des vôtres ne la fatigue; elle est de retour de sa Salente depuis le 20 de ce mois : elle part aujourd'hui pour Compiègne, dont elle ne reviendra que le 27 d'août. Comment est-il possible que vous ne fassiez pas quelques vers pour elle? Et pourquoi vous occupez-vous éternellement d'une philosophie sur laquelle tout est dit et tout parfaitement bien dit, puisque vous en avez traité toutes les parties? Divertissez-nous, égayez-nous, nous en avons grand besoin, et moi en particulier qui m'ennuie à la mort. L'horrible aventure que celle de Saint-Domingue! il faut de pareils événements pour qu'on se trouve heureux : celui-ci laisse l'abbé Terray bien en arrière.

Nous avons une princesse de M.... qui s'est jetée dans un couvent, non pas pour prendre le voile comme madame Louise, mais pour se séparer de son mari. Voilà une nouvelle aventure qui fera long-temps le sujet des conversations, et fera une grande diversion à l'affaire de M. d'Aiguillon.

Ce n'est pas une chose gaie, mon cher Voltaire, que de vieillir, surtout quand on n'a point fait les provisions dont vous me parlez. Si je ne me chauffais qu'au feu que j'ai pré-

paré, je serais toute de glace ; mais par ma correspondance avec vous, je me trouve au coin de votre feu, et m'en trouve très-bien ; je n'en cherche point d'autres, parce qu'il n'y en a point d'autres.

Vous avez beau me reprocher de ne point aimer les philosophes, je n'en croirai pas moins qu'ils ne sont nullement de votre goût. Quoi qu'il en soit, vous serez parfaitement du mien jusqu'à la fin de ma vie.

LETTRE LI.

(8 *août*, *tom.* 61, *pag.* 359.)

Paris, 22 août 1770.

Grand-papa, grand'maman, petite-fille, secrétaire, amis, connaissances, tous sont charmés de vos vers (1), mais on ne vous quitte point de la prose. J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre; je voudrais l'avoir. Je m'en tiens à connaître ce livre par vous (2).

---

(1) *Epître à madame la duchesse de Choiseul.* Voy. *OEuvres de Voltaire*, *tom.* 13, *pag.* 216.

(2) *Système de la Nature* ou *des Lois du monde physique et du monde moral*, par M. le marquis de Mirabeau.

Toutes réfutations de système doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnements métaphysiques sur les matières inintelligibles ? ils sont, à mon avis, ce que le clavecin du père Castel était pour les sourds. Peut-on donner des idées et peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens ? Un sourd, un aveugle de naissance, peuvent regretter de ne pas voir, de ne pas entendre ; mais cependant ils ne savent ce que c'est que voir et qu'entendre, ce que c'est que ces facultés qui leur manquent ; ils ne nient pas ce qu'on leur en dit, mais ils s'ennuient de tout ce qu'on leur dit pour leur en donner la connaissance. De tout ce qu'on a écrit sur ces matières, c'est *le Philosophe ignorant* et *la Religion naturelle* que je lis avec plus de plaisir. Je ne me tourmente point à chercher, à connaître ce qu'il est impossible de concevoir. L'éternité, le commencement, le plein, le vide ; quel choix peut-on faire ?

« Je n'irai point d'un vol présomptueux, etc., etc. »

Voilà où je m'en tiens ; faire autant de bien que je peux, le moins de mal qu'il m'est pos-

sible, laisser à chacun sa façon de penser, ne troubler le bonheur ni la paix de personne, éviter l'ennui et les indigestions, les supporter patiemment quand on ne peut faire autrement; aimer, estimer mon très-bon ami Voltaire, souhaiter qu'il me survive, parler sans cesse de lui avec la grand'maman, recevoir souvent de ses lettres et de ses ouvrages; voilà ce que je désire pour le peu de jours qui me restent.

LETTRE LII.

Paris, 5 octobre 1770.

Savez-vous, mon cher Voltaire, que j'avais résolu de ne vous plus écrire? Je croyais n'avoir plus rien à dire, et il me paraissait injuste de vous donner de l'ennui pour obtenir en échange du plaisir. Mais, toutes réflexions faites, l'intérêt a prévalu. L'arrivée de M. Craufurd a fort contribué à me faire changer de résolution. Il m'a dit que vous disiez du bien de moi, que vous m'aimiez; et quoique je sois devenue fort défiante, je n'ai pu me défendre d'en croire quelque chose. Si vous m'aimez, vous avez raison, car en vérité, je crois être

la personne qui vous aime le plus. Je n'ai encore causé qu'un moment de vous avec M. Craufurd, mais je me propose bien de le beaucoup interroger. Je voudrais savoir si vous êtes à peu près heureux, et si la gloire vous tient lieu de tout. J'ignore quel est le charme de cette jouissance, c'est sans doute celle du paradis, et c'est peut-être pour cela qu'on appelle ses habitants bienheureux. Cependant, tout ce qui les environne jouit du même bonheur, et dans ce monde-ci la gloire consiste dans la prééminence.

Pour moi, mon cher Voltaire, je fais consister le bonheur dans l'exemption de deux maux, les douleurs du corps, et l'ennui de l'âme. Je n'aspire point à une parfaite santé ni à aucun plaisir; je supporterais patiemment mon état actuel, qui aux yeux de tout le monde paraît bien malheureux, si j'avais un ami véritable. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit point. Je ne crois pas que celle que vous avez pour la Czarine soit d'un genre à satisfaire votre cœur; cette Czarine est une héroïne de gazette; ses succès sont brillants, elle a certainement un grand courage, rien ne la détourne de ses projets; mais souffrez que je donne la préférence à votre Sémi-

ramis dont les remords me forcent à l'aimer, à la plaindre, et à oublier ses forfaits.

Vous me trouverez bien impertinente, mais d'où vient voulez-vous savoir ce que je pense? J'ai fait vœu de dire toujours la vérité; je ne serais point flattée d'être approuvée par vous, si je surprenais votre approbation.

Est-il vrai que vous comptez passer l'hiver dans les provinces méridionales? Que ne venez-vous plutôt à Paris? J'aurais une grande satisfaction de causer avec vous, et de vous dire, mon cher Voltaire, que vous êtes la seule personne que j'admire, et dont l'estime et l'amitié me flatteraient le plus.

LETTRE LIII.

(*Voyez une lettre de Voltaire à la duchesse de Choiseul, du* 16 *novembre*, *tom.* 61, *pag.* 394.)

23 novembre 1770.

Comment, Monsieur, c'est vous qui m'accusez d'inégalité et de caprice! Vous écrivez à la grand'maman, en lui envoyant votre épître, que, par parenthèse, j'avais déjà lue quand elle l'a reçue:

« Si cette épître trouvait grâce devant vos » yeux, je vous dirais : envoyez-en copie pour » amuser votre petite-fille, supposé qu'elle » soit amusable, et qu'elle ne soit pas dans ses » moments de dégoûts. Pour réussir chez elle » il faut prendre son temps. »

Je conviens que je suis peu amusable, que l'on me procure souvent des moments de dégoût : c'est un inconvénient qui ne m'arrivera jamais par vous ; mais que vous ayez besoin de prendre votre temps avec moi pour réussir, vous devez savoir que ce temps dure depuis quelque temps ; il y a un peu plus de cinquante ans que vous en faites l'épreuve. Rougissez donc, Monsieur, de recevoir des impressions par vos nouvelles connaissances contre la plus ancienne et la meilleure de vos amies. Votre livrée (1) me hait, je sais bien pourquoi.

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux,
Ni leur rendre un honneur que je ne rends qu'à vous.

Ne les écoutez plus, et ne donnez point à la grand'maman occasion de croire que vous êtes ingrat et injuste : elle est témoin de mon amitié et de mon admiration pour vous ; repentez-vous, et vous obtiendrez votre pardon.

---

(1) Les philosophes.

Votre épître est charmante. Vous ne m'avez point envoyé votre article dramatique, qu'on dit être parfait. Il paraît depuis peu un testament dont on ne peut deviner l'auteur : il est de la main d'un diable forcé à honorer les saints. Quand vous l'aurez lu, je voudrais que vous me dissiez de qui vous le croyez : c'est peut-être lui faire trop d'honneur que d'avoir cette curiosité (1).

Ne croyez pas, je vous prie, que je bâille toujours dans mon tonneau ; j'ai encore quelquefois des moments de gaîté ; mais je n'en ai pas, comme vous, un fonds inépuisable en moi-même ; je ne la produis pas, mais je la reçois facilement, et surtout quand elle me vient de vous. Vous devriez vous reprocher de m'en donner si rarement ; et ce que vous ne devez jamais vous pardonner, ce sont vos injustices.

LETTRE LIV.

(5 *décembre* 1770, *tom.* 61, *pag.* 402.)

9 décembre 1770.

Il y avait long-temps, Monsieur, que je n'avais reçu de vos nouvelles ; j'en espérais

---

(1) *Testament de Voltaire*, par M. Marchand.

tous les jours, et j'étais arrêtée à vous en demander, pour éviter que nos lettres se croisassent, surtout depuis la mort du président. Je ne doute pas de vos regrets : c'était un homme bien aimable ; mais depuis deux ans il ne restait plus de lui que sa représentation. Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état : son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché ; mais il remplaçait les plaisirs et les amusements auxquels son âge le forçait de renoncer, par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc., toutes ces choses étaient pour lui comme la question ; elles lui faisaient passer une heure ou deux. Son testament est de 1766 : il avait alors son bon sens. Il laisse à ses paroisses, à des couvents, des legs peu considérables ; il traite fort bien ses domestiques ; il donne ses manuscrits à madame de Jonsac (1), fait des legs à ses petits-neveux, et le reste de son bien partagé selon la coutume. De ses amis il n'en parle point. L'état où il était depuis long-temps ne m'a pas donné le désir de

---

(1) Née Colbert de Seignelay, nièce du président Hénault, et mariée au comte de Jonsac, frère du maréchal d'Aubeterre.

vieillir. Il n'y a que vous, Monsieur, à qui il appartient de ne le pas craindre ; votre âme userait trois ou quatre corps. Pour la mienne, elle n'est pas de même ; je me figure que si je vis encore quelques années, je deviendrai comme le président, et certainement il vaut mieux finir que d'exister de cette sorte.

Savez-vous, Monsieur, que je suis un peu en colère contre vous; j'ai lu votre lettre à la grand'maman, comme je vous l'ai déjà mandé. Vous ne me croyez donc plus aimable, et vous dites qu'il faut prendre son temps avec moi? C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui êtes (comme vous me l'écrivez) le plus ancien de mes amis. On ne m'accuse point d'être inconstante, et si on me faisait cette injustice, vous me serviriez à la réfuter; je suis très-*amusable*, et je le suis toujours par ce qui me vient de vous. Votre Épître au roi de la Chine me plaît infiniment (2).

Vous ne devineriez jamais combien j'ai de volumes de vous; j'en ai cent neuf, et je crains de n'avoir pas tout, il y en a une grande quantité de doubles ; j'aurai ces jours-ci un libraire pour vous compléter, et pour plus grande

---

(2) Voy. OEuvres de Voltaire, tom. 13, pag. 244.

sûreté je vous en enverrai après le catalogue, pour que vous me disiez ce qui me manque.

J'ai le malheur, je l'avoue, de n'être pas *amusable* par les beaux génies de notre siècle, ou, si vous voulez, de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à La Motte, qu'ils ont fort dénigrés, et qu'ils sont bien loin d'égaler. Oh! Monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée, et je trouverai toujours entre eux et vous la différence du maître au valet; mais laissons-les là, et n'en parlons plus.

Je vais vous faire une proposition, la plus ridicule du monde, et que vous trouverez peut-être la plus impertinente. Je suis dans l'habitude de donner des étrennes à madame de Luxembourg; celles de cette année seront la Bibliothèque-Bleue (3), dont on vient de faire une nouvelle édition en beau langage; je serais charmée si vous aviez la complaisance de me faire un joli envoi, sérieux ou comique, tout comme il vous plaira. Si vous m'accordez cette grâce, il n'y faut pas perdre un moment. Je

(3) Recueil de Contes, de Romans, etc., en vieux langage, auquel on avait donné ce nom, parce que ces morceaux avaient d'abord été publiés en forme de brochures couvertes d'un papier bleu.

prierai Dieu pour vous, et vous aimerai encore plus que je ne vous aime, s'il est possible. Voilà le libraire, M. Merlin, que j'attendais ; je vous quitte pour travailler avec lui. Adieu.

Qu'est-ce que c'est que Nicodème et Jeannot (4)? La grand'maman et la petite-fille n'ont-elles pas sujet de se plaindre de n'en pas entendre parler?

LETTRE LV.

Paris, 28 décembre 1770 (1).

Vous savez déjà tous nos malheurs (2); vous ne doutez pas de mon affliction. J'ai tout perdu, mon cher Voltaire, et il ne me reste plus à perdre que la vie. Il n'y a que vous pour qui la vieillesse soit supportable; vous avez passé, pour ainsi dire, de cette vie-ci sans mourir, à l'éternité. Vous vous êtes séparé du présent, vous tenez à tout l'univers sans tenir à per-

---

(4) Voyez *OEuvres de Voltaire*, *tom.* 14, *pag.* 213.

(1) Cette lettre est une réponse à celle de Voltaire, du 10 décembre 1770, qui ne se trouve point dans l'édition de ses OEuvres, publiée par Beaumarchais; ce qui a déterminé l'éditeur à la donner ici.

(2) La disgrâce et l'exil du duc de Choiseul, qui eurent lieu le 24 de ce même mois.

sonne; vous voyez, vous jugez les événements sans intérêt particulier, vous vous suffisez à vous-même. Mais moi, mon cher Voltaire, condamnée à un cachot perpétuel, je n'avais de ressource que la société, que l'amitié de la plus charmante personne (3) qui ait jamais existé. Je ne vous ferai point de détail sur ce triste événement, il me faudrait plus de liberté d'esprit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais séparation ne fut plus touchante et plus douloureuse. Au milieu des pleurs et des cris de ses amis, cette grand'maman a montré un courage, une fermeté, une douceur, une tranquillité inouie. Ce fut le lundi 24, que M. de Choiseul reçut sa lettre de cachet, avec ordre de partir le mardi avant midi; ils sont arrivés le mercredi à Chanteloup. Madame de Grammont (4) est partie ce jour-là pour les aller trouver. L'archevêque de Cambrai part demain, et M. de Stainville partira dimanche (5). M. de Praslin (6) partira demain pour Praslin.

---

(3) La duchesse de Choiseul.

(4) La sœur du duc de Choiseul.

(5) Ses deux frères.

(6) Le duc de Praslin, qui était d'une autre branche de la famille de Choiseul. Il avait été un des secrétaires d'état durant l'administration du duc de Choiseul.

On n'a point encore disposé de leurs places. On a proposé celle de la guerre à M. de Muy qui l'a refusée.

Parmi toutes les raisons que j'ai d'être affligée, vous y entrez pour beaucoup, mon cher Voltaire; notre correspondance en souffrira, à moins que vous ne trouviez quelque expédient.

Je ne suis point contente du mal que vous me dites de notre ancien ami (7). Je conviens qu'il était faible, mais il avait eu l'esprit bien agréable, et le meilleur ton du monde; il avait fait son testament dans un temps où il s'était fort entêté d'une fille (8) que j'avais auprès de moi, et qui était devenue mon ennemie.

Je vous remercie de votre complaisance; vos petits vers sont fort jolis, et j'en ferai usage. Adieu, mon cher Voltaire, conservez-moi votre amitié.

---

(7) Le président Hénault. Voyez la lettre suivante.

(8) Mademoiselle de Lespinasse.

M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand.

16 décembre 1770.

« Je m'en étais douté; il y a trente ans que
» son âme n'était que molle, et point du tout
» sensible; qu'il concentrait tout dans sa petite
» vanité; qu'il avait l'esprit faible et le cœur
» dur; qu'il était content, pourvu que la reine
» trouvât son style meilleur que celui de Mon-
» crif, et que deux femmes se le disputassent;
» mais je ne le disais à personne. Je ne disais
» pas même que ses Étrennes mignones ont été
» commencées par du Mollard, et faites par
» l'abbé Boudot. Je reprends toutes les louanges
» que je lui ai données :

« Je chante la palinodie,
» Sage du Deffand, je renie
» Votre président, et le mien.
» A tout le monde il voulait plaire,
» Mais ce charlatan n'aimait rien;
» De plus il disait son bréviaire. »

» Je voudrais, Madame, que vous sussiez ce
» que c'est que ce bréviaire, ce ramas d'an-
» tiennes et de répons en latin de cuisine!
» — Apparemment que le pauvre homme vou-

» lait faire sa cour à Dieu, comme à la reine,
» par de mauvais vers.

» Je suis dans la plus grande colère ; je suis
» si indigné, que je pardonne presque au mi-
» sérable la Beaumelle d'avoir si maltraité les
» Etrennes mignones du président.—Quoi! ne
» pas vous laisser la moindre marque d'amitié
» dans son testament, après vous avoir dit pen-
» dant quarante ans qu'il vous aimait !

» Sa petite âme ne voulait qu'une réputation
» viagère. Je suis très-persuadé que l'âme noble
» de votre grand'maman trouvera cela bien
» infâme.

» Vous voulez des vers pour la Bibliothèque-
» Bleue; vous vous adressez très-bien, en voici
» qui sont dignes d'elle :

« La belle Maguelonne avec Robert le Diable,
» Valaient peut-être au moins les romans de nos jours ;
» Ils parlaient de combats, de plaisirs et d'amours.
» Mais tout ce papier bleu, quoique très-estimable,
» N'est plus regardé qu'en pitié ;
» Mon cœur en a senti la cause véritable,
» On n'y parle point d'amitié.

» N'est-il point vrai, Madame, que nous n'au-
» rons point la guerre ? C'est une obligation
» que la France aura encore au mari de votre
» grand'maman.

» Je veux que vous m'écriviez dorénavant à » cœur ouvert ; nous n'avons rien à dissimuler » ensemble ; mais quelque chose que vous ayez » la bonté de m'écrire, faites contresigner par » votre grand'maman, ou envoyez votre lettre » chez M. Marin, secrétaire-général de librai- » rie, rue des Filles Saint-Thomas, qui me la » fera tenir très-sûrement ; le tout pour cause. »

LETTRE LVI.

(11 *février* 1771, *tom.* 61, *pag.* 438.)

Paris, 19 février 1771.

Votre lettre sera portée à la grand'maman(1) après-demain jeudi, par M. de Lauzun son neveu, qui va la trouver. Son mari et elle jouissent de la gloire et du repos, ils paraissent parfaitement contents. Si l'ennui ne survient pas, je les tiens infiniment heureux. L'état de leurs affaires y pourrait apporter quelques obstacles, mais ils n'ont point d'enfants, ils ne sont plus engagés à la même dépense, ils peuvent s'acquitter petit à petit sur leurs épargnes ; enfin ils jouissent de la paix de la

---

(1) Voyez *OEuvres de Voltaire*, *tom.* 61, *pag.* 439.

bonne conscience. Mon plus grand désir est de les aller trouver, mais il en faut obtenir la permission, et ce n'est pas encore le moment de la demander.

Nous avons ici les princes de Suède (2), qui sont très-aimables. Ils ne veulent aucun cérémonial; on les reçoit, et on leur donne à souper en petite compagnie comme à des particuliers; ils sont au fait de tout. Le prince royal est d'une très-bonne conversation, poli, gai, facile; ils resteront ici jusqu'après Pâques; le roi les traite fort bien. Le comte Scheffer (3) que vous connaissez est avec eux, et j'ai été ravie de le revoir. Ce sera avec M. de la Vrillière qu'il travaillera sur les affaires. Ce ministre supplée à tout, il fait les fonctions de tous les emplois vacants; on dit qu'ils le seront encore long-temps. On nous annonce un nouveau parlement pour la semaine prochaine. Les remontrances, les arrêtés, les lettres pleuvent à verse; il n'y a jamais eu de temps

(2) Gustave III et son frère, le duc de Sudermanie, aujourd'hui roi de Suède, sous le nom de Charles XIII.

(3) Le comte de Scheffer avait été long-temps ambassadeur de Suède en France, où il eut pour successeur M. le comte de Creutz; il a accompagné le prince royal et son frère dans leur voyage à Paris.

semblable à celui-ci : quelques chansons, des épigrammes, des bons mots égayent la scène. Heureusement nous avons la paix: on dit qu'elle ne sera pas durable, mais c'est toujours beaucoup de gagner un an ou deux. Si jamais je puis me trouver à Chanteloup, je m'embarrasserai bien peu de tout ce qui arrivera.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles, mon cher Voltaire. La disgrâce de mes parents ne vous refroidira pas pour eux, ni pour moi, à ce que j'espère.

LETTRE LVII.

(15 *février* 1771, *tom.* 61, *pag.* 442.)

Paris, 27 février 1771.

Non, Monsieur, la grand'maman n'a reçu de lettre d'aucun patron, si ce n'est de ceux qu'elle a en paradis, et dont elle ne m'a pas fait part; car pour ceux de l'enfer de ce monde, elle n'en entend point parler. Elle est tranquille dans sa solitude, qui n'avait été fréquentée que par ses plus proches parents, jusqu'à dimanche dernier que deux officiers suisses ont obtenu la permission d'aller trouver le maître de la maison, avec qui ils avaient un travail à

faire. M. le prince de Tingri, pour une semblable raison, a obtenu aussi la même permission, et de plus celle d'y mener sa femme, qui a sollicité vivement cette grâce, en disant qu'elle avait beaucoup d'obligation à la grand'-maman, qu'elle désirait passionnément de lui donner cette marque de sa reconnaissance.

M. de Beauvau est allé aujourd'hui à la cour, pour solliciter la même permission; on lui avait fait espérer qu'on la lui accorderait au bout d'un certain temps; il a pour raison la parenté proche, et de grandes obligations.

Mon tour viendra, à ce que j'espère, mais je ne ferai point de démarches avant la belle saison. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge; le séjour ne pourra être que fort long, et peut-être ne reverrai-je plus mes pénates; je les quitterai sans regret, et ceux de mes parents deviendront les miens.

Vous sentez bien, Monsieur, combien j'approuve les sentiments que vous professez pour nos amis; vous êtes non-seulement dans la classe de tous les honnêtes gens, mais de tous ceux qui veulent passer pour l'être. Jamais disgrâce n'a été accompagnée de tant de gloire; il n'y en a point d'exemple dans les histoires anciennes et modernes. Le regret est

général, et l'embarras de trouver des successeurs est une circonstance assez flatteuse.

Vous savez sans doute tous les changements auxquels on travaille : c'est le temps des prodiges, c'est un nouveau chaos ; nous attendons qu'on le débrouille. On est accablé de remontrances, d'arrêtés, de lettres, de discours. Hors ceux qui nous viennent de Rouen, tous me semblent détestables, surtout ceux de notre bonne ville, qui sont pleins de belles phrases, et qu'on dirait être faits pour concourir aux prix de l'Académie. A propos d'Académie, vous savez que le prince Beauvau y va être reçu. Il me lut hier son discours, qui me parut fort bien : il est de lui, excepté les deux premières phrases, qui ne sont pas ce que j'aime le mieux.

Votre Barmecide (1) vous a fait honneur à toute sorte d'égards, à votre cœur, à votre esprit : rien n'est si heureux que ce refrain, *c'est Barmecide.*

J'aurais voulu que les étrangers qui se rencontrent sur le bord de l'Euphrate eussent ar-

---

(1) *Lettre en vers, de Benaldaqui à Caramouftée, femme de Giaffar le Barmecide.* Voy. OEuvres de Voltaire, tom. 13, pag. 265.

ticulé quelques faits ; mais leur rencontre, qui marque leur intelligence, en est un qui suffit pour l'honneur de celui qui les rassemble.

Adieu, mon cher Voltaire. Je ne sais pas si vous trouvez que ce soit un bon lot que de parvenir à la vieillesse; pour moi, je le trouve détestable, et je suis toujours indignée de l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement, et de nous faire vieillir malgré nous. Ne voilà-t-il pas un beau présent que la vie, quand on l'accompagne de chagrins et de souffrances ?

N'avez-vous rien fait de nouveau ? et ne m'enverrez-vous plus rien, parce que la grand'-maman n'est plus ici ? Je ne manque pas de moyens de lui faire tenir tout ce que je veux.

LETTRE LVIII.

(16 *mars*, *tom.* 61, *pag.* 466.)

25 mars 1771.

J'ÉTAIS étonnée de ne point avoir de vos nouvelles, et j'allais vous en demander la raison quand j'ai reçu votre lettre du 16.

Vous êtes donc mon confrère en aveuglement? voilà une triste ressemblance; j'aimerais

mieux en avoir d'autres, et pouvoir écrire des épîtres aussi charmantes que celles dont vous honorez les rois. D'où vient, s'il vous plaît, ne m'avez-vous point envoyé celles de Danemarck ?

Savez-vous qu'il court ici plusieurs écrits qu'on dit être de vous, et qu'on a même envoyés à Chanteloup ? Je prétends qu'ils n'en sont pas; ai-je tort ? ai-je raison ? Vous me devez, mon cher Voltaire, de me communiquer tout ce que vous faites : vous m'avez si bien traitée par le passé, que j'aurais peine à m'accoutumer à aucun changement.

Je fus l'autre jour à l'Académie, à la réception de M. le prince de Beauvau et de M. Gaillard. Vous verrez incessamment tous les discours. Il y en eut un de M. Duclos, qui est ineffable : c'est dommage qu'il ne soit pas imprimé ; il ne s'en est jamais, je crois, prononcé en public de ce genre. En qualité d'historiographe, il fit l'histoire de l'Académie : il voulut être aussi plaisant et aussi épigrammatique que l'abbé de Voisenon (1); mais ce

(1) C'était à l'abbé de Voisenon, se plaignant à quelques-uns des académiciens, ses collègues, que le public lui prêtait des ridicules, que M. d'Alembert répondit : « M. l'abbé, on ne prête qu'aux riches. »

fut l'âne qui imitait le petit chien : il en rappela parfaitement la fable, ce qui tint lieu de celle de M. de Nivernois, qui, contre son ordinaire, n'en récita point.

Voilà les nouvelles que vous aurez de moi ; pour les autres, je ne les apprends que dans les gazettes : on n'est pas assez pressé de les savoir, pour qu'on ne puisse pas les attendre quatre ou cinq jours.

Quand vos neiges fondront, votre vue reviendra ; il n'en est pas ainsi de moi.

Adieu, mon cher Voltaire ; mettez-moi au fait de ce que je dois croire, et de ce que je dois nier ou affirmer en sûreté de conscience.

LETTRE LIX.

(5 *mai* 1771, *tom.* 61, *pag.* 480.)

Paris, 15 mai 1771.

Non, non, je ne hais point la philosophie ; mais j'estime peu ceux qui n'en ont que le masque, sous lequel ils cachent l'orgueil et l'insolence. Vous n'aimez pas plus que moi les paradoxes, les raisonnements ennuyeux, le style froid, fade ou déclamatoire. Prenez-vous-en à vous si je suis devenue difficile.

Me soupçonnez-vous de lire tous les écrits dont nous sommes inondés ? Pour me forcer à les lire, on me dit qu'il y en a de vous : je les parcours ; je ne vous reconnais dans aucun ; je les jette tous au feu.

Je bénis le ciel de mon incapacité ; elle me dispense de m'occuper de tout ce qui se passe. Je suis sourde et muette, ce qui, joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

Ah ! c'est bien moi, mon cher Voltaire, qui regrette de ne vous pas voir ; mais si vous étiez ici, je n'y gagnerais rien ; vous me préféreriez vos nouvelles connaissances. Vous avez beau dire, Dieu fait tout pour le mieux. La fable de Jupiter et du Métayer est une de mes favorites. A propos de fables, connaissez-vous celles de M. de Nivernois ? J'en ai entendu qui m'ont paru jolies. Vous a-t-on envoyé la Rivalité de l'Angleterre et de la France, par M. Gaillard ? Dites-m'en votre avis. Adieu ; je vous quitte pour écrire à la grand'maman : je lui envoie votre lettre ; elle lui confirmera la continuation de vos sentiments pour elle et pour son mari : ils méritent l'un et l'autre l'estime et l'attachement du public, et surtout de vous et de moi ; c'est là ce qui fonde le plus notre fraternité.

LETTRE LX.

(1[er] *juin* 1771, *tom.* 62, *pag.* 495.)

Paris, 15 juin 1771.

Je ne vous écris plus si exactement; voici pourquoi : tant que j'étais avec mes parents, mon commerce devait vous être agréable; à présent, que puis-je vous dire qui vous intéresse? Je ne suis au fait de rien, je ne m'intéresse à rien; je n'apprends les nouvelles que par les gazettes. Je reçois des lettres de Chanteloup; voilà ma seule correspondance; et comme on sait que je conserve vos lettres, on m'envoie toutes celles qu'on reçoit de vous.

L'on me charge de vous dire qu'on est très-content de votre reconnaissance, qu'on n'a nulle raison d'en douter, et que si on ne vous le dit pas soi-même, c'est qu'on s'est interdit d'écrire à personne. Ce n'est point une fausse défaite; c'est la pure vérité. On s'y porte fort bien; on n'a de chagrins que ceux qui viennent de l'attachement et de l'amitié; mais c'est beaucoup trop, j'en conviens; je l'éprouve par moi-même.

Je n'ai point envoyé la septième page, dont

vous me parlez ; toutes ces sortes d'écrits sont entre leurs mains ; mais j'ai recommandé d'y faire attention.

Vous me donnez une lueur d'espérance de vous revoir, je voudrais bien qu'elle se réalisât. Indépendamment du plaisir que j'aurais de vous embrasser et de vous entretenir, je serais bien aise de savoir comment vous trouvez le bel-esprit d'aujourd'hui ? Ce n'est pas le vôtre, ni aucun de vos contemporains, c'est un genre tout neuf, et qui me renvoie à ne lire que le Siècle de Louis XIV, et à ce qu'on a écrit il y a quarante ou cinquante ans. J'en excepte le dernier ouvrage de M. Gaillard (1), qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mon pauvre Formont appelait ce siècle-ci pédant et frivole, j'y ajouterais froid, sec et ennuyeux. Vous me trouveriez digne d'y tenir ma place, si je vous écrivais plus long-temps. Ainsi donc, adieu, mon cher Voltaire, je vous aime et je vous aimerai toujours.

---

(1) *La Rivalité entre la France et l'Angleterre.*

LETTRE LXI.

(30 *juin, tom.* 61, *pag.* 312.)

Paris, 8 juillet 1771.

Quelle vision! Pourquoi me supposer fâchée contre vous? quel sujet m'en avez-vous donné? quelle raison puis-je avoir eue de ne pas envoyer cette septième page? Vous avez vous-même envoyé l'ouvrage; je recommandai de votre part qu'on lût cette septième page. Je me suis toujours acquittée fidèlement de vos commissions. On m'envoie toutes vos lettres; on me charge d'y répondre, et je vais vous transcrire, mot à mot, ce que l'on m'écrit en m'envoyant la dernière.

« Voici une lettre de M. de Voltaire, je ne » lui réponds pas, et je vous prie de lui ré- » pondre. Dites-lui que je suis très-sensible à » l'intérêt qu'il prend à ma santé, que je me » porte fort bien, que je suis fâchée de ne » pouvoir pas lui répondre; mais que pour de » très-bonnes raisons, j'ai pris le parti de ne » plus écrire du tout; que quand on est par- » venu à un certain âge, il faut se reposer sur » ses enfants d'une foule de devoirs qu'on ne

» peut pas rendre, et que je vois avec plaisir » que je ne peux pas choisir une main plus » agréable à M. de Voltaire, que celle de ma » petite-fille. »

Voilà ses propres termes. Je m'offre, mon cher Voltaire, à être l'entrepôt de votre correspondance. Pour moi, je serais bien fâchée de renoncer directement à la vôtre; le rôle que j'ai à jouer sur le théâtre de la chose publique me dispense d'avoir un sentiment, une opinion, ou du moins d'en entretenir les autres. Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser aux édits, surtout à ceux qui regardent les rentes viagères; j'y avais converti tout mon bien, et M. l'abbé Terray m'apprend que j'ai assez vécu; il dit à moi, et à tous ceux qui n'ont que de ces effets-là, et qui lui représentent qu'il faut bien qu'ils vivent, *qu'il n'en voit pas la nécessité*. Vous vous souvenez que ce fut la réponse de M. d'Argenson (1) à feu l'abbé Desfontaines.

D'ailleurs, je ne m'intéresse à rien; je ne blâme ni n'approuve; je ne dis point avec

(1) M. d'Argenson était alors lieutenant-général de police à Paris; l'abbé Desfontaines écrivait un journal dans lequel il s'exprimait souvent de manière à se faire censurer par le gouvernement.

Pope, que *tout ce qui est, est bien;* mais je dirais avec un autre auteur, *sottises de toutes parts.*

Comment pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer? vous qui êtes unique en votre espèce, que j'ai constamment et uniquement admiré; vous qui m'avez toujours assez bien traitée, et qui me traiterez encore bien à l'avenir, à ce que j'espère, en reprenant l'habitude de m'envoyer toutes vos productions, excepté celles qui regardent la chose publique, à laquelle je ne pense que pour faire des vœux pour qu'elle aille bien.

Je souffre de l'absence de mes parents; on ne s'opposera point à ce que je leur rende une petite visite; j'en ferai demander la permission le mois prochain; je ne puis pas m'éloigner de chez moi dans ce moment-ci, j'attends M. Horace Walpole; madame sa sœur loge chez moi, mais dès que l'un et l'autre seront retournés en Angleterre, je compte aller à Chanteloup. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, mais l'amitié est la fontaine de Jouvence; je ne désire de la santé et des forces que pour jouir du bonheur de vivre avec mes amis; jugez quel plaisir j'aurais de vous revoir. Ne me parlez plus, mon cher Voltaire, sur le ton de

votre dernière lettre, ayez toute confiance en mon attachement, il durera autant que ma vie. Je voudrais bien que ce fût par-delà, et que le paradis fût de retrouver ses amis, et d'être uni à eux pour toute l'éternité.

LETTRE LXII.

(11 *juillet* 1771; *mal datée le* 29 *juillet; tom.* 62, *pag.* 518.)

28 juillet 1771.

Il vous est commode, mon cher Voltaire, de vous persuader que je n'aime pas les Encyclopédies, cela vous dispense de m'envoyer la vôtre(1), que j'aurais indépendamment de vous, si on la trouvait ici. Je n'aime point la science, la morale, la métaphysique *in-folio;* je ne saurais admirer, ni me soumettre à l'autorité et à l'importance de certains auteurs; si j'ai tort, est-ce à vous à m'en punir, quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai pour ces messieurs? C'est vous qui m'avez formé le goût; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres, et je les adopte volontiers; mais dans la forme et la manière, ils ne vous ressemblent assurément pas.

---

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

M. Walpole, qui est un de vos grands admirateurs, veut que je vous dise qu'il est infiniment flatté de l'honneur que vous lui faites; qu'il ne se serait jamais attendu à être cité par vous, et que les louanges que vous lui donnez, c'est vous qui les lui faites mériter. Ce sont vos ouvrages qu'il lit sans cesse, c'est l'admiration qu'il a de votre style qui forme le sien; mais il n'a pas, cependant, la présomption de le croire encore assez bon pour oser vous faire lui-même ses remercîments. Il veut qu'ils passent par moi : j'y souscris en enfant perdu, sans craindre la critique, parce que je suis fort au-dessous de la prétention : c'est votre amitié que je veux, mon cher Voltaire, et pour nouvelle preuve votre Encyclopédie. Vous ne devez pas écrire un mot sans m'en faire part; envoyez-moi donc incessamment cette Encyclopédie, afin de pouvoir la porter à Chanteloup, où j'espère aller au commencement de septembre. Vous n'aurez ni rime, ni raison de moi, que vous ne m'ayez accordé ma demande. Il me semble que vous m'aviez donné l'espérance de venir faire un tour ici; il n'y a point de temps où je ne vous désire, mais dans ce moment-ci, je vous désirerais plus que dans tout autre; vous feriez connaissance

avec M. Walpole, et je suis persuadée que vous seriez fort contents l'un de l'autre, et moi je le serais infiniment de me trouver entre vous deux : mais vanité des vanités, tout n'est que vanité; j'en excepte l'amitié, que je crois (quoi qu'on en dise), le plus grand bien de la vie.

LETTRE LXIII.

(24 *mars* 1772, *tom.* 62, *p.* 32.)

Non, non, vous ne m'avez point crue à Chanteloup. Vous n'êtes pas ingénieux en excuses; mais si vous êtes sincère en repentir, je ferai très-volontiers la paix avec vous. J'eus la visite de M. Dupuis, il y a environ deux mois; je me laissai persuader qu'il venait de votre part : apparemment qu'il n'en était rien; puisque vous ne répondîtes point à tout ce que je le chargeai de vous dire; et par votre lettre d'aujourd'hui, je juge que vous n'avez peut-être pas su qu'il m'eût vue. Enfin, enfin, oublions le passé, et reprenons notre correspondance.

J'ai toujours rendu compte à mes amis de ce que vous me mandiez pour eux; et de peur d'affaiblir vos expressions, et de faire tort à

votre style, je leur ai toujours dit fidèlement ce que contenaient leurs réponses : je n'ai point ajouté de réflexions ni de commentaires sur le texte. Vous avez tort de vous croire mal avec eux, puisque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir manqué à tous les sentiments que vous leur devez. Je leur enverrai votre dernière lettre, et toutes celles où vous me parlez d'eux; car j'espère que vous m'écrirez souvent, et que vous vous ferez un devoir de me dédommager, avec usure, de votre long silence. J'ai plus besoin que jamais de votre secours; je n'ai plus de ressource contre l'ennui; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée : l'ignorance rend la vieillese bien plus pesante, son poids me paraît insupportable. Je ne regrette point les agréments de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font, et que j'en ai fait moi-même; je regarde tout cela aujourd'hui comme un temps perdu. Je voudrais avoir acquis des goûts, des connaissances, de la curiosité, en un mot, quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser, ou m'amuser.

Mais, mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien; il n'y a de différence d'un automate à moi que la possibilité de parler, la

nécessité de manger et de dormir, qui sont pour moi la cause de mille incommodités. Je voudrais savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux; car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux, et j'en suis si convaincue, que je n'envie le sort ni l'état de personne, ni d'aucune espèce d'individu, quel qu'il puisse être, depuis l'huître jusqu'à l'ange. Mais bientôt nous serons l'un et l'autre..... quoi? que serons-nous? Vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que gagner; mais encore une fois, que serons-nous? Si vous le savez, dites-le moi; et si vous ne le savez pas, n'y pensons plus.

Vous aurez appris la mort de Duclos. Voilà deux places vacantes à l'Académie, et quatre mauvais discours à attendre.

Ne sachant plus que lire, je relis l'Iliade; ce tintamarre des dieux, des hommes, des chariots, des chevaux, m'étourdit; mais j'aime encore mieux cela que la fade et languissante éloquence, la boursoufflée et emphatique métaphysique de nos sots écrivains.

Gardez-vous bien de répondre à M. Clément, vous lui feriez trop d'honneur. Cet homme n'a pas l'idée du goût; ses critiques

sur vous devraient lui valoir des oreilles d'âne. Quinault est pour lui le cocher de M. de Vertamont. Hé bien! mon cher Voltaire, il y a des gens qui osent louer et admirer son livre!

Vous savez que Marmontel a la place d'historiographe; et ce n'est pas le duc de Mazarin, mari de la belle Hortense, qui a fait ce choix (1). Adieu.

LETTRE LXIV.

(16 *avril* 1772, *tom.* 62, *pag.* 44.)

Paris, 26 avril 1772.

Pouvez-vous croire que je ne lise point votre Encyclopédie? j'ai été toute des premières à l'avoir. Rien de ce que vous donnez au public ne me manque; il n'y a que ce que vous confiez à vos plus confidents et plus intimes amis, dont il faut bien que je me passe; soit dit en passant, mon cher Voltaire.

Il y a long-temps que nous avons parlé dans nos lettres du sujet que vous traitez dans votre

(1) Elle veut parler ici du duc de Mazarin qui, à ce qu'on prétend, faisait tirer ses domestiques au sort, pour savoir quelle fonction ils rempliraient chez lui la semaine suivante.

dernière ; mon instinct m'a toujours menée à penser tout ce que vous dites ; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute : nous n'avons pour guide que nos sens ; s'ils nous égarent, je n'y vois point de remède.

Vraiment, mon cher Voltaire, mon petit logement est bien à votre service ; prenez-moi au mot, hâtez-vous de le venir occuper ; mais bon! si vous veniez ici, vous me dédaigneriez bientôt ; vous vous enivreriez du faste de votre nombreuse livrée, et vous savez qu'elle ne m'aime pas.

J'ai envoyé votre première lettre à la grand'-maman ; je vais vous copier, mot pour mot, ce qu'elle m'a écrit.

« Dites à M. de Voltaire, ma chère petite-
» fille, que comme la disgrâce n'ôte pas le
» goût, nous avons conservé la même admira-
» tion pour lui ; mais que la circonspection que
» notre position exige, ne nous permet pas
» d'être en commerce avec un homme aussi
» célèbre, et qu'elle nous fait désirer qu'il ne
» parle de nous, ni en bien ni en mal, dans
» aucun de ses écrits publics, ou qui peuvent
» le devenir ; que son silence est le plus grand
» égard qu'il puisse marquer à notre situation,
» et la marque d'amitié qu'il puisse nous don-

» ner, à laquelle nous serons le plus sensi-
» bles. »

Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime; j'en ai peut-être encore quatre ou cinq à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce, et non pas la vôtre.

LETTRE LXV.

(18 *mai* 1772, *tom.* 62, *pag.* 71.)

Chanteloup, 26 mai 1772.

Prenez garde à la date de cette lettre, et faites-moi compliment du bonheur dont je jouis. Je voudrais que vous le partageassiez avec moi: vous verriez ce que c'est que la philosophie pratique, et vous laisseriez toute spéculation : vous vous en tiendriez à croire que le vrai bonheur est dans la paix de l'âme.

Je suis ici depuis le 18 de ce mois, je compte y rester jusqu'au 15 ou 20 juin. J'y ai reçu la lettre où vous me dites avoir vu M. de Gleichen (1); je compte que j'aurai le plaisir de parler souvent de vous avec lui; c'est un homme que j'aime beaucoup. Il y a ici un de vos amis,

(1) Le baron de Gleichen, ministre de Danemarck en France.

M. de Schomberg, qui est en grande relation avec vous, à ce qu'il m'a dit. Nous nous sommes secondés l'un et l'autre pour rendre témoignage de vos sentiments pour les maîtres de la maison, mais ils prétendent qu'ils n'en ont jamais douté; en vérité, je le crois. Soyez donc tranquille, bannissez toute inquiétude; ils ne se permettent aucune correspondance, mais je m'entremettrai toujours avec plaisir entre vous et eux. Je pourrai recevoir encore ici de vos lettres. Si vous avez quelque nouvel ouvrage, adressez-le moi à Paris, on me l'enverra ici; on a continuellement des occasions. La grand'-maman se porte à merveille; elle est aussi charmante que jamais, et plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Si j'étais moins vieille, je ne voudrais pas sortir d'ici; mais à mon âge il faut être chez soi, on se trouve déplacé partout ailleurs : il faut bien que cela soit, puisque je résiste aux instances que l'on me fait pour me retenir, et au plaisir que je ressens d'être avec ce que j'estime et aime le plus au monde. Je suis bien sûre des regrets que j'aurai en les quittant. J'aurai peu d'espérance de les revoir, je ne vivrai pas assez pour compter sur leur retour, et il ne sera plus question de voyage pour moi. Promettez-moi la consolation de

m'écrire souvent. Ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables, tenons-nous-en à celles de nos sentiments ; aimez-moi comme je vous aime, voilà tout ce que je désire.

LETTRE LXVI.

(5 *juin* 1772, *tom.* 62, *pag.* 78.)

Paris, 27 juin 1772.

J'attendais d'être à Paris pour vous écrire ; je mettais ce plaisir en réserve pour me distraire du chagrin de quitter tout ce que j'aime le plus au monde. A ces mots seuls vous devriez reconnaître le grand-papa et la grand'-maman, quand vous n'auriez pas su la visite que je leur ai rendue. Elle a été de cinq semaines, et je puis dire avec vérité qu'elle a été le temps le plus agréable de ma vie. Jamais je ne les ai si bien connus, jamais leurs excellentes qualités n'ont été si à découvert. Le grand-papa est, sans le savoir et même sans s'en douter, le plus parfait philosophe ; il a trouvé en lui tous les goûts et tous les talents qui peuvent rendre sa situation supportable et même fort agréable. Tous les soins de la campagne l'intéressent, l'occupent et lui plaisent.

La chasse, l'agriculture, les troupeaux, la pêche, tout se succède alternativement; voilà les occupations du dehors. Dans le château, il s'amuse de toutes sortes de jeux, quelques lectures, d'excellentes conversations; enfin il n'a pas un moment d'ennui. Pour la grand'-maman, on ne peut en faire l'éloge : tout ce qu'on en dirait serait fort au-dessous de la vérité, et fort au-delà de la vraisemblance. Ajoutez à toutes les vertus possibles un cœur sensible et tendre. Vous me demanderez comment j'ai pu me séparer de telles personnes : j'en ai eu le courage, mon cher Voltaire, parce que quand on est vieille il faut être chez soi, et ne pas s'enivrer du plaisir présent, au point de perdre toute prévoyance de l'avenir. Si j'étais tombée malade, si j'y étais morte, quel embarras, je puis même dire quel chagrin pour eux! Enfin j'ai eu le courage de quitter ce lieu charmant, pour me retrouver dans le triste et ennuyeux désert de Paris.

Je vous ai l'obligation des bons moments que j'y ai eus jusqu'à présent, mais cependant ce sont de nouveaux sujets de plaintes à vous faire. Que dois-je penser de vos protestations d'amitié, quand vous vous en tenez aux sim-

ples assurances sans y joindre aucun effet ? Vous ne m'envoyez plus rien ; je ne recevrai point l'excuse que vous ne savez comment me rien adresser. Eh ! comment vous y prenez-vous avec tant d'autres ? En vous faisant ces reproches, mon chagrin contre vous s'augmente. Vous n'avez d'autre moyen de l'appaiser qu'en changeant de conduite, et en m'assurant promptement de votre repentir, en réparant vos torts, et en me donnant de vos nouvelles. Les miennes sont fort bonnes ; le voyage ne m'a point fatiguée, et le séjour m'avait rajeunie.

Je suis fort en peine du baron de Gleichen ; je n'ai pas entendu parler de lui depuis la lettre où il m'en demandait une pour vous. Si vous savez où il est et ce qu'il devient, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

LETTRE LXVII.

(6 *juillet* 1772, *tom.* 62, *pag.* 87.)

Samedi 1er août 1772.

J'ATTENDAIS ce que vous m'aviez promis, Monsieur, pour répondre à votre dernière lettre, ne voulant pas vous donner l'ennui de

multiplier les miennes ; mais ne voilà-t-il pas que vous me forcez à vous écrire pour vous accabler de plaintes et de reproches. Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages, nommément M. de Beauvau. C'est M. Marin qui les distribue, et il n'y a rien pour moi. D'où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amis ? c'est de toute injustice.

J'ai fait connaissance depuis peu avec un nommé M. Hubert, de Genève ; je lui ai déjà beaucoup parlé de vous : vous serez le sujet éternel de toutes nos conversations. Sur les rapports qu'il m'a faits, je juge que vous n'êtes changé en rien de ce que vous étiez il y a quarante ou cinquante ans. Pour l'esprit, j'en étais sûre, mais suivant ce qu'il dit, pour la figure aussi. Pourquoi n'en est-il pas de même de votre cœur ? Je n'en peux rien apprendre que par vous ; prouvez-moi donc qu'il n'est pas changé, en me traitant mieux que vous ne faites ; mon amitié sincère et constante me met en droit d'exiger de vous toutes sortes d'attentions et de préférences.

LETTRE LXVIII.

(10 *août* 1772, *tom.* 62, *pag.* 96.)

Paris, 24 août 1772.

Oh ! pour le coup je suis fort contente de vous ! Voilà comme je veux que vous me traitiez ; mais je ne veux pas que vous me disiez que c'est *au hasard de m'ennuyer ou de me révolter*. Pour le premier, il est impossible ; et pour le second, j'ai profité de vos sermons sur la tolérance, je la pratique et la professe.

Vos Systèmes (1) sont divins, je les connaissais ainsi que vos Cabales (2). Vos notes sont excellentes et très-utiles à des lecteurs aussi ignorants que moi.

Votre Bouquet (3) me plaît beaucoup. Tout ce que vous dites est vrai. Il est fâcheux qu'on ne puisse être heureux que quand on est vain et frivole. Je ne me pique pas d'être fort solide, mais je ne le suis que trop, puisque je ne suis pas heureuse, et que le souvenir du

(1) Voyez *OEuvres de Voltaire*, tom. 14, pag. 218.

(2) Tom. 14, pag. 230.

(3) *Bouquet pour le* 24 *août* 1772, anniversaire de la Saint-Barthélemi.

mal passé m'en fait prévoir de plus grands à l'avenir. Je ne rebâtis point avec les décombres de mes bâtiments renversés. Il n'y a que vous, mon cher Voltaire, qui sachiez tirer parti de tout, pour qui tous les lieux, tous les temps, tous les âges, ne dérangent point votre bonheur. Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parents. Elle m'avait donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée : elle m'a ôté celui qui me serait le plus utile, et pour me mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirais point, et dont je ne sais que faire. Elle m'a laissé des oreilles qui sont rarement satisfaites de ce qu'elles entendent; elle ne m'a pas privée du goût, mais d'un bon estomac; elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien-aimé. Soyez assez généreux pour réparer ses torts, ayez soin de votre malheureuse sœur, et rendez-la heureuse en dépit de notre partiale mère.

Je ne saurais admirer votre Catherine : elle est toute ostentation; elle achète des tableaux, des diamants, des bibliothèques pour éblouir

l'univers de ses richesses. Elle ne met point d'impôts, mais vous savez qu'où il n'y a rien, le roi perd ses droits ; elle augmente la paye de ses troupes, mais elle ne leur donne que du papier. Vous lui savez trop de gré de l'admiration qu'elle a pour vous ; qui est-ce qui n'en a pas ? Il est bruit ici d'une révolte qui a pensé arriver, et qui a fait exiler un grand nombre de gens en Sibérie. Mettriez-vous à fonds perdu sur la tête du Ninias ? Je vous demande pardon de mon impertinence, mais vous savez de qui je tiens le jour.

Oui, vous me ferez plaisir de m'envoyer toutes vos observations sur l'affaire de M. de Morangiés ; mon avis jusqu'à présent, c'est que lui et sa partie sont tous fripons.

Que je m'estimerais heureuse de vous revoir, mon cher Voltaire! Que n'y a-t-il des Champs-Élysées ! Je vous y donnerais rendez-vous, et j'irais bien volontiers vous y attendre.

LETTRE LXIX.

(4 *octobre* 1772, *tom.* 62, *pag.* 113.)

Paris, 12 octobre 1772.

Jamais lettre n'est arrivée si à propos que votre dernière. J'étais dans la plus grande inquiétude; le bruit courait ici que vous étiez extrêmement malade. Cette inquiétude avait succédé à une autre; n'ayant plus de vos nouvelles, je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché. Mais tout va bien, Dieu merci; votre santé, votre amitié, deux choses très-nécessaires à ma tranquillité et à mon bonheur.

Je ne sais pas, mon cher Voltaire, de quel œil vous envisagez la mort; je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible; j'en ferais de même pour la vie, si cela se pouvait. Je ne sais en vérité pas laquelle des deux mérite la préférence; je crains l'une, je hais l'autre. Ah! si on avait un véritable ami, on ne serait pas dans cette indécision; mais c'est la pierre philosophale, on se ruine dans cette recherche: au lieu de remèdes universels, on ne trouve que des poisons. Vous êtes mille et mille fois

plus heureux que moi. Mon état de quinze-vingt n'est pas mon plus grand malheur : je me console de ne rien voir, mais je m'afflige de ce que j'entends, et de ce que je n'entends pas. Le goût est perdu ainsi que le bon sens. Ceci paraîtra propos de vieille ; mais non, en vérité, mon âme n'a point vieilli, je suis touchée du bon et de l'agréable autant et plus que je l'étais dans ma jeunesse; cela est vrai. Ne me répétez donc plus que vous ne savez pas si tels et tels de vos ouvrages me feront plaisir; je vous ai dit mille et mille fois, et je vous le dis aujourd'hui pour la dernière, qu'il n'y a que vous que je peux lire. Envoyez-moi donc généralement tout ce que vous faites. Je ne sais pas si j'aime Horace ; mais je sais que je vous aime sous quelque forme que vous puissiez prendre, sur quelque sujet que vous puissiez traiter. Pourquoi n'ai-je pas les Lois de Minos? il en court des extraits qui m'ont fait grand plaisir.

Moquez-vous de vos envieux, leur rage ne vous fait point de tort, et vous savez la leur faire tourner contre eux-mêmes; vous en avez déjà tué trois ou quatre.

Venez ici, mon cher Voltaire. Que j'aurais de plaisir à vous embrasser! Mais, mon Dieu,

pourquoi n'y a-t-il pas de Champs-Élysées? Pourquoi avons-nous perdu cette chimère? Adieu.

LETTRE LXX.

(18 *octobre* 1772, *tom.* 62, *pag.* 118.)

28 octobre 1772.

N'allez pas croire que je vous suis fort obligée, ne vous attendez pas à des remercîments : loin de vous en devoir, si nous étions dans le temps des actes des apôtres, vous mourriez subitement; les pauvres gens qui subirent ce châtiment étaient moins coupables que vous.

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre Épître à Horace (1); vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer; je me hâte de vous marquer mon empressement; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus; c'est là comme vous traitez vos amis! C'est à ceux qui vous déchirent les oreilles, c'est à ceux à qui vous devriez les tirer, que vous communiquez ce que vous

(1) Voy. Œuvres de Voltaire, tom. 13, pag. 357.

avez de plus précieux, que vous confiez vos secrets, dont ils donnent des copies à tous leurs bons amis, dont je n'ai pas l'honneur d'être. Pour dédommagement, vous voulez bien me procurer d'entendre les Lois de Minos. J'accepte cette faveur, mais elle ne répare point vos torts; et si vous vous souciez d'être bien avec moi, si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de galbanum, vous m'enverrez sans tarder un moment votre Epître à Horace.

Je compte admettre à la lecture de vos Lois de Minos, M. et madame de Beauvau, MM. Craufurd et Pontdeveyle; ce dernier sera le porteur de votre billet: je n'en ferai usage que vers le 10 ou le 12 du mois prochain; les Beauvau ne reviendront de Fontainebleau que dans ce temps-là. Vous voyez bien qu'il y a tout l'intervalle qu'il faut pour réparer vos torts, ce qui est fort important pour me rendre auditeur bénévole.

Nous traiterons l'article de la grand'maman une autre fois; mais pour le présent point de paix, ni de trève que je n'aie votre Épître: Voilà quelles sont mes lois; quand vous les aurez exécutées, je recevrai celles de Minos

avec le respect, la soumission qu'elles méritent.

LETTRE LXXI.

Paris, 18 novembre 1772 (1).

J'ai tout entendu, mon cher Voltaire, et je vous en dois des remercîments infinis. Je doute que les morts soient aussi contents de vous que le sont les vivants. Horace rougira (si tant est que les ombres rougissent) de se voir surpassé, et Minos de se voir si bien jugé, et d'être forcé d'avouer qu'il devrait subir les punitions auxquelles il condamne des gens moins coupables que lui. Astérie est très-intéressante. Le roi représente très-bien Gustave III ; c'est en faire un grand éloge. Sans doute j'aime ce Gustave, j'ai eu le bonheur de le connaître pendant son séjour ici. Je puis vous assurer qu'il est aussi aimable dans la société, qu'il est grand et respectable à la tête de la chose publique. C'est le héros que vous devez célébrer et peindre ; il n'y aura point d'ombre au tableau.

(1) Cette lettre est une réponse à une lettre de Voltaire ; celle-ci ne se trouvant point dans l'édition de Beaumarchais, on a cru devoir la donner ici.

J'ai eu un vrai plaisir à faire les applications que vous avez eues en vue en composant votre pièce. En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans. Si c'est grâce à qui vous savez, que vous ne vieillissez pas, vous vérifiez bien le proverbe : *oignez vilain*, etc., etc.

J'ai été très-contente de le Kain, il a lu à merveille; mais je ne suis point contente de la distribution des rôles, je voudrais qu'il fît le roi; il dit que cela ne se peut pas; je n'entends pas les dignités théâtrales; il y en a pourtant bien de cette sorte à la cour, et à la ville.

D'où vient ne voulez-vous pas connaître tout cela par vous-même? cessez donc d'écrire, si vous voulez nous persuader que c'est votre âge qui vous empêche de venir; vous avez quarante ans moins que moi, et j'ai bien été cette année à Chanteloup. Quand l'âme est aussi jeune que l'est la vôtre, le corps s'en ressent; vous n'avez aucune incommodité positive.

Je serais ravie de vous embrasser, de causer avec vous, et de vous trouver d'accord avec ce que je pense sur le mauvais goût, le mauvais ton qui règne dans tout ce qu'on fait, dans

tout ce qu'on dit, et dans tout ce qu'on écrit. Donnez-moi de vos nouvelles, envoyez-moi toutes vos productions ; ce sont des armes que vous me donnerez pour défendre la bonne cause.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et je vous aimerai toujours infiniment.

M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand.

4 novembre 1772.

L'Épître à Horace, encore une fois, n'est pas achevée, Madame, et cependant je vous l'envoie, et qui plus est, je vous l'envoie avec des notes. Soyez très-sûre que ce n'est pas de moi que madame la comtesse de Brionne la tient ; mais voici le fait.

Mon âge et mes maux me mettent très-souvent hors d'état d'écrire. J'ai dicté ce croquis à M. du Rey, beau-frère de M. le premier président du parlement de Paris, qui a été huit mois chez moi. On ne se fait nul scrupule d'une infidélité en vers ; pour celles qu'on fait en prose dans votre pays, je ne vous en parle pas. Un fils de madame de Brionne

est à Lausanne, où l'on envoie beaucoup de vos jeunes seigneurs, pour dérober leur éducation aux horreurs de la capitale. M. du Rey a eu la faiblesse de donner cet ouvrage informe au jeune M. de Brionne, qui l'a envoyé à madame sa mère. J'en suis très-fâché, mais qu'y faire ? Il faut dévorer cette petite mortification ; j'en ai essuyé d'autres en assez grand nombre. Le roi de Prusse sera peut-être mécontent que j'aie dit un mot à Horace de mes tracasseries de Berlin, dans le temps où il m'a fait mille agaceries et mille galanteries.

Les dévots feront semblant d'être en colère de la manière honnête dont je parle de la mort. L'abbé Mably sera fâché. Vous voyez que de tribulations, pour avoir fait copier une méchante lettre par un frère de madame de Sauvigny. Voilà ce que c'est que d'avoir des fluxions sur les yeux. Je suis persuadé que votre état vous a exposée à de pareilles aventures.

Je vous avertis que je fais beaucoup plus de cas des Lois de Minos, que de mon commerce secret avec Horace. Cette tragédie aura au moins un avantage auprès de vous, ce sera d'être lue par le plus grand acteur que

nous ayons. A l'égard de l'Épître, il est impossible de la bien lire sans être au fait. Vous n'aurez nul plaisir, mais vous l'avez voulu; je surmonte toutes mes répugnances, et quand je fais tout pour vous, c'est vous qui me grondez. Vous êtes tout aussi injuste que votre grand'maman et son mari. Ce qu'il y a de pis, c'est que madame de Beauvau est tout aussi injuste que vous; elle s'est imaginé que j'étais instruit des tracasseries qu'on avait faites au mari de votre grand'maman, et qu'au milieu de mes montagnes, je devais être au fait de tout, comme dans Paris. Vous m'avez cru toutes deux ingrat, et vous vous êtes toutes deux étrangement trompées. C'est l'horreur d'une telle injustice, encore plus que ma vieillesse, qui me détermine à rester chez moi et à y mourir. Vivez, Madame, le moins malheureusement que vous pourrez; je vous aime, malgré tous vos torts, bien respectueusement et bien tendrement; ces deux adverbes joints font admirablement.

LETTRE LXXII.

Paris, 19 mars 1773.

Quoique j'aie tout lieu de croire, Monsieur, que vous ne m'aimez plus, je serais très-fâchée que vous me soupçonnassiez de la même indifférence. J'ai été très-alarmée d'entendre dire que vous étiez fort malade ; je n'ai point passé de jour sans m'informer de vos nouvelles ; les dernières me rassurent beaucoup, j'espère qu'elles me seront confirmées par vous-même.

Vous ne m'avez point écrit depuis ma dernière lettre, qui était du mois de novembre : d'où vient ce silence ? Je vous remerciais de la lecture que vous m'aviez procurée des Lois de Minos ; je vous disais tout le bien que j'en pensais.

Je ne veux point croire que l'on puisse jamais réussir à vous refroidir pour moi ; vous avez, sans doute, des amis plus éclairés que moi, et dont les approbations et les louanges doivent vous flatter davantage ; mais souvenez-vous que vous n'en avez pas de plus anciens, et dont l'attachement soit plus constant, plus tendre et plus sincère.

LETTRE LXXIII.

(30 *juillet* 1773, *tom.* 62, *pag.* 231.)

Paris, 6 août 1773.

Depuis sept ou huit jours, Monsieur, je me fais lire vos lettres, je les ai toutes conservées; j'y ai trouvé tant de plaisir, que j'étais dans les regrets de n'en plus recevoir. Ce matin l'on m'a dit, voilà une lettre de M. de Voltaire. Est-elle longue? — Oui, elle a quatre pages. — Ah! tant mieux, lisez-la promptement.

Je commence par vous remercier de votre souvenir, de la continuation de votre amitié; j'y suis infiniment sensible, car il est certain que je vous suis tendrement attachée. Je vais, pour répondre à votre lettre, la prendre par la queue.

Vous finissez par dire que vous m'enverrez votre dernier ouvrage, si je vous le *commande*, si je vous l'*ordonne*. Voilà des paroles que je ne proférerai jamais, mais je vous *supplie*, avec la dernière instance, de ne pas différer d'un moment à me l'envoyer.

Vous attendez bien que je ne m'ingérerai pas à juger les faits; mais j'aurai un plaisir

extrême à vous entendre plaider, et il me serait bien difficile de ne me pas ranger de votre avis; j'en suis déjà, sur ce qui regarde M. de Lally; sans aucune estime pour lui, j'ai toujours pensé qu'il ne méritait pas un tel traitement.

A l'égard de M. de Morangiés, je n'y vois goutte; j'ai un penchant à croire que lui et les du Jonquai sont tous des fripons. On parle de la foi de Bohêmes; je ne sais pas quelle est celle des usuriers, et ce que c'est que des billets qu'on signe, et qu'on n'est point obligé de payer : on dit qu'on les trafique, que c'est une chose en usage, mais dans quel temps et en quelle occasion les retire-t-on? Je m'attends que vous m'expliquerez cela.

Ne vous étonnez point si je suis si peu instruite, je n'ai point lu le Mémoire de Linguet; il n'y a que la clarté et le charme de votre style qui puissent me faire lire les choses dont le fond ne m'intéresse point. Je vous admire, et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talents de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle n'a

donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connaître et sentir celui des autres, cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois ni ne peux vivre que pour moi : c'est aussi le parti que j'ai pris. Je végète dans mon tonneau ; je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre; j'écoute les nouvelles, les jugements qu'on porte sur les spectacles et sur les livres nouveaux ; je ne suis point tentée de voir les spectacles, et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. Ne m'allez point dire : il faut être indulgente ; qu'est-ce qu'il faut faire pour cela ? Soumettons-nous notre goût ? en sommes-nous maîtres ? C'est vous qui avez formé le mien, prenez-vous-en à vous-même, si vous trouvez mauvais que je sois difficile. Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aye d'heureux moments, il faut m'écrire, et m'envoyer tout ce que vous faites.

LETTRE LXXIV.

(10 *septembre* 1773, *tom.* 62, *pag.* 252.)

Paris, 8 octobre 1773.

J'ATTENDAIS, Monsieur, l'événement du procès de M. de Morangiés, pour joindre aux remercîments que je vous dois de votre petite brochure, mon compliment sur le gain d'un procès où vous avez beaucoup contribué. Vous devriez bien employer votre éloquence à faire abolir des usages qui confondent le vrai avec le faux, et qui rendent les signatures inutiles. Je voudrais aussi que vous fissiez des factums pour ce pauvre roi de Pologne (1); il y a tant d'injustice, de supercherie et de violence dans ce monde, qu'il faut, quand on n'a pas vos talents pour les combattre et s'y opposer, plier les épaules et se taire. Il n'y a qu'une voix comme la vôtre qui ait le droit de se faire entendre.

Vous avez lu le discours qui a remporté le prix à l'Académie, l'éloge de Colbert (2); je

(1) Il s'agissait alors du premier partage de la Pologne.

(2) Par M. Necker.

voudrais savoir ce que vous en pensez; j'aime à soumettre mon jugement au vôtre.

J'ai été très-contente de vos Fragments sur l'Inde, et charmée de votre Epître à Marmontel. Nos beaux-esprits y trouvent la fraîcheur de votre printemps; et moi, qui n'ai pas leur éloquence, je dis que vous êtes et serez toujours modèle en tout genre. Ne négligez pas de l'être en amitié, et conservez-en pour la personne qui vous admire le plus, et qui vous aime le plus constamment et le plus tendrement; cette personne c'est moi, je ne devrais pas craindre que vous vous y méprissiez.

LETTRE LXXV.

24 octobre 1773.

Il me prend une envie à laquelle je ne puis résister, c'est de vous écrire. Je vous mets peut-être au désespoir; votre projet était peut-être de laisser tomber notre correspondance. Mais, mon cher Voltaire, je ne puis y consentir; il faut nous aimer, il faut nous le dire jusqu'à la fin de notre vie. Hélas! hélas! il n'y a plus que courage.

Savez-vous ce qui m'a réveillée pour vous?

c'est M. de Lisle (1), qui m'a écrit de Chanteloup, tout l'enchantement où il est de vous, de votre santé, de votre gaîté, de votre bonne réception, de votre magnificence, de votre bienfaisance; enfin, de tant et tant de choses, que je n'en puis faire l'énumération. Mais ce qui m'a été infiniment agréable, ce sont les assurances qu'il m'a données de votre souvenir et de votre amitié; confirmez-les, en reprenant une correspondance, qui m'est plus nécessaire que je ne puis vous le dire; elle dissipe mes ennuis, elle me fait entendre un langage que sans vous je croirais perdu. Ecrivez-moi donc, mais que ce soit avec confiance, et comme à quelqu'un sur qui vous comptez, dont le goût n'est pas entièrement perdu. Répondez aux questions que je vous fais. Je vous ai interrogé sur l'éloge de Colbert; je désire savoir si mon jugement se rapporte au vôtre; faites-moi part de tout ce que vous écrivez. Je n'ai jamais eu tant de besoin des soins et des attentions de mes anciens amis. J'éprouve ce qu'a dit Saint-Lambert, et qu'il a très-bien dit, sur celui qui a le malheur de vieillir:

> Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
> A la race nouvelle il se trouve étranger, etc.

(1) Le même M. de Lisle dont il est souvent parlé dans les lettres écrites à M. Walpole.

J'ai dans ce moment la crainte de perdre madame de la Vallière, et ce serait une très-grande perte pour moi ; elle est plus que mon ancienne connaissance, elle est mon amie. Ce n'est point une grande maladie qu'elle a, c'est un estomac délabré, une faiblesse extrême qui l'empêche pour le présent de voir personne ; faut-il donc mourir ou tout perdre ? Je suis bien triste, mon cher Voltaire : le ciel ne m'a point donné le courage, et les âmes faibles sont en proie à tous les malheurs. Consolez-moi, ayez soin de moi.

On dit que vous avez trouvé des perles et des diamants dans la petite brochure de quatorze cents pages de M. Helvétius (2). Comme ma vie ne serait pas assez longue pour une telle lecture, et que même cette lecture pourrait l'abréger, en me faisant mourir d'ennui, indiquez-moi les pages qui renferment ces belles pierres précieuses.

---

(2) Son livre *de l'Esprit*.

LETTRE LXXVI.

(1er *novembre* 1773, *tom.* 62, *pag.* 265.)

Paris, 15 novembre 1773.

Voila donc les diamants brillants de la petite brochure de quatorze cents pages d'Helvétius! Il y en a encore mille autres, dites-vous; mais, mon cher Voltaire, ne reconnaissez-vous pas ces beaux diamants pour des cailloux de vos jardins? il n'y a point d'auteur qui ne s'en soit enrichi. J'admire votre patience de lire les ouvrages les plus ennuyeux du monde.

Je ne suis point contente de votre laconisme sur l'éloge de Colbert; j'attendais quelques détails : l'ouvrage, il me semble, en vaut la peine. Vous ne me parlez point avec confiance. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la pièce du Connétable (1) : je sais qu'on vous l'a lue; mais vous ne me le direz pas. D'où vient ces réserves? Est-ce par méfiance? est-ce par mépris? Je vous garderai le secret, et je ne suis pas tout à fait indigne d'être éclai-

(1) *Le Connétable de Bourbon*, tragédie du comte de Guibert.

rée : malgré vos réticences, je suis charmée de votre dernière lettre; c'est une des plus agréables que vous m'ayez jamais écrites.

Je suis bien de votre avis : *pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination ; cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs ;* mais ne loge pas qui veut cette folle.

Je croirais que M. de Lisle a raison ; tout ce que vous écrivez confirme ses dépositions. Si votre corps est malade, votre esprit est bien sain. Malgré le peu d'années que j'ai de moins que vous, j'ai bien l'espérance que vous me survivrez, et que vous me dédommagerez du plaisir que j'aurais à vous revoir, en m'écrivant souvent, et en laissant la folle de votre logis courir à bride abattue.

LETTRE LXXVII.

(16 *novembre* 1773, *tom.* 62, *pag.* 271.)

Paris, 28 novembre 1773.

Vous êtes le plus surprenant des mortels. Mais pourquoi mortel? vous ne mourrez jamais. Vous n'avez que trente ans ; vous êtes fixé pour toujours à cet âge.

Votre Tactique (1) m'a enchantée ; elle a fait cet effet à tout le monde : il y en a mille copies ; et la première parole que chacun dit, c'est : Avez-vous lu la Tactique de M. de Voltaire ? y a-t-il rien de plus charmant ?

J'ai seulement trouvé une personne (2) (et cette personne est un très-bel-esprit, l'amie intime de M. Thomas) qui craint que vous n'ayez offensé le roi de Prusse. Cela n'est-il pas ineffable ?

Je vous fais des remercîments infinis de vos attentions ; continuez-les-moi : envoyez-moi tous vos cailloux ; ils sont plus précieux que tous les diamants qu'on a recueillis des temps passés, et ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du temps présent. Oui, je le proteste, mon cher Voltaire, je n'admire que vous, et je ne puis en admirer d'autres.

J'ai dit à madame de la Vallière que vous me parliez d'elle, que vous l'aimiez toujours : elle en a été flattée au-delà de toute expression ; elle m'a chargée de vous le dire, et qu'elle avait deux de vos bustes sur sa cheminée : elle achète tous ceux qu'elle rencontre.

---

(1) Voy. OEuvres de Voltaire, tom. 14, pag. 242.

(2) Madame Necker.

Quand vous m'écrirez, qu'il y ait un article pour elle que je puisse lui montrer : elle se porte mieux. Que dites-vous de la mort de M. Chauvelin (3)? C'est une perte pour tout le monde ; *nos philosophes* diraient *pour l'humanité*.

LETTRE LXXVIII.

(24 *décembre* 1773, *tom.* 62, *pag.* 287.)

Paris, 3 janvier 1774.

VOTRE dernier petit caillou est le plus joli du monde (1) ; vous n'en avez point dans votre jardin qui ne soient des pierres précieuses : jetez-les tous dans le mien. Quand j'en devrais être lapidée, j'en serais contente. On parle ici d'un gros diamant qu'a reçu M. Guibert : j'ai

---

(3) Le marquis de Chauvelin était de la société intime de Louis XV. Il fut attaqué subitement de convulsions, en se tenant près de la table où le roi jouait au piquet, et mourut aussitôt.

(1) Les vers qui commencent par :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers, etc., etc.

Voyez *OEuvres de Voltaire*, *tom.* 13, *pag.* 520, où ces vers se trouvent comme adressés à madame du Deffand ; ce qui n'était pas.

fait des tentatives pour le voir; elles ont été inutiles. Ce M. Guibert (2) n'a pas daigné faire connaissance avec moi, quoique j'aie donné des louanges très-sincères à son Connétable.

Je ne suis pas favorisée des beaux-esprits, mon cher Voltaire; mais il tient certainement à vous que je ne m'en aperçoive pas : envoyez-moi ce que vous leur écrivez, et je me passerai très-facilement de ce qu'ils écrivent.

Que dites-vous de l'aventure des deux soldats de Saint-Denis (3)? Cela vaut des in-folio. Il n'y a que la nature qui ait le pouvoir de leur répondre : elle saura bien arrêter les progrès que pourrait faire leur exemple. Nous sommes dans un siècle bien singulier; toutes les têtes sont renversées : tel qui n'a qu'une tête de linotte, se croit un Socrate. Je ne mets pas de ce nombre les deux soldats, mais tous les faiseurs de brochures qui nous infectent de leurs fades

---

(2) Le comte de Guibert, auteur de la *Tactique*, du *Connétable de Bourbon*, *etc.* Les lettres de mademoiselle de Lespinasse, qu'on a publiées il y a quelque temps, peuvent servir à expliquer pourquoi il évitait de faire la connaissance de madame du Deffand.

(3) Les deux soldats qui s'étaient, de propos délibéré, suicidés ensemble dans nne auberge à Saint-Denis.

et ennuyeux raisonnements. Vos lettres me font un plaisir infini; elles me soutiennent, me consolent : la raison et l'amitié ont tout pouvoir sur moi.

Je vous serai infiniment obligée, si vous m'envoyez votre lettre à M. Guibert; je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

N'avez-vous pas été content de l'Avis aux Princes, de M. de Lisle ? Je l'ai trouvé joli; mais la fin n'est-elle pas trop écourtée ?

LETTRE LXXIX.

Paris, 2 avril 1774 (1).

J'aimais M. de Lisle; mais aujourd'hui je l'aime bien davantage : c'est votre dernière lettre qui a produit cet effet. Mais est-il possible, mon cher Voltaire, que j'aye eu besoin de lui pour me rappeler à votre souvenir ? Vos dernières conquêtes vous paraissent toujours les plus précieuses : vous êtes aussi sujet à l'engouement, et peut-être plus que vous ne l'étiez

(1) En réponse à une lettre de Voltaire qu'on donne ici, parce qu'elle n'a pas été insérée dans ses OEuvres.

dans votre jeunesse. Je ne suis pas de même; tout ce que je vois de nouveau me choque, me déplaît, et, loin de me consoler de ce que j'ai perdu, en augmente le regret par la comparaison. Je ne parle point du siècle de Louis XIV : nous avions eu quelques consolateurs; premièrement vous, hors de toute comparaison; ensuite il y avait des abbé de Bussy, des président Hénault, des Saint-Aulaire, une madame de Staal, une madame de Flamarens : on pourrait en ajouter d'autres. Il peut encore se trouver de l'esprit, mais plus de goût, et par conséquent bien peu d'agrément. Je vous ai déja fait tant de plaintes sur ce sujet, que ce serait rabâcher que de le traiter encore. Je vous assure, mon cher Voltaire, que ce n'est pas tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre qui me déplaît le plus; ce que je hais le plus, ce que je voudrais pouvoir fuir, c'est moi-même. Je me dis très-sérieusement que j'ai tort; je m'interroge sur les jugements que je porte, et je me dis : C'est vous qui avez tous les défauts et tous les ridicules qui vous blessent : pouvez-vous croire avoir seule tout l'esprit et le goût en partage? Vous êtes sotte et mal avisée; vous vous faites haïr en contredisant, en blâmant. Eh! que vous fait tout cela?

Vous voudriez vous faire aimer, et vous vous faites craindre.

Pénétrée de la leçon que je viens de me faire, je voudrais changer de lieu, recommencer à vivre avec des gens qui n'auraient jamais entendu parler de moi, et avec qui je n'aurais point de prévention à détruire ; mais je suis trop vieille ; il faut que je reste dans mon tonneau, et que je me borne à chercher les moyens de dissiper la haine. Lesquels faut-il prendre, mon cher Voltaire? Faut-il dire que nos poètes sont aussi bons que vous, que nos philosophes valent mieux, que nos acteurs et actrices sont au-dessus des Thévenart, des le Couvreur, etc.? Vous me direz : Non, mais il faut se taire. Je le veux bien ; mais il faudrait donc aussi devenir sourde : on n'est muet en naissant que parce qu'on est sourd, et on ne peut être muet dans la société, que quand on est sourd d'entendement. Ah! je voudrais vous voir ici ; mais, mon Dieu! ils vous pervertiraient peut-être.

« Ils pourraient de nos rois égarer le plus sage. »

Si j'en étais témoin, j'en mourrais de honte et de douleur.

En vérité, mon cher Voltaire, je ne sais

pourquoi je vous écris tout ce fatras ; je ferais bien de ne le point relire, si je veux vous l'envoyer ; mais j'ai toute honte bue avec vous. J'ai passé une nuit blanche; rien n'aigrit autant le sang et l'humeur.

Vous prétendez donc ne me plus rien envoyer, et M. de Lisle est devenu le bureau de vos confidences! Faites-m'en une, je vous conjure; je vous garderai le secret si vous l'exigez. Etes-vous l'auteur de la lettre sur le rétablissement des Jésuites? C'est un aveu ou un désaveu qui vous doit être indifférent, et qui satisferait ma curiosité.

L'Epître de M. Schouwaloff à Ninon a été corrigée par vous: je la crois du jeune homme, sur votre parole, plus que sur celle de monsieur son oncle.

Avez-vous ouï parler de M. le Texier, qui, assis dans un fauteuil, avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle? Pour moi, l'illusion est parfaite, et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens pussent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue

tout seul ; il se coupe la parole : enfin je n'ai jamais rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon ; quand il y retournera, invitez-le à vous venir voir ; je serais trompée, si vous n'en étiez pas surpris et content.

Adieu, mon cher Voltaire ; en voilà assez long.

M. de Voltaire à madame du Deffand.

Ferney, 26 mars 1774.

J'aurais bien envie, Madame, de vous payer votre quartier, puisque vous dites que je ne vous écris qu'une fois en trois mois ; mais pour payer ses dettes, il faut être en argent comptant. Tout me manque, santé, loisir, esprit, imagination. Je suis accablé, à l'âge de quatre-vingts ans, d'affaires qui dessèchent l'âme, et de maux qui mettent le corps à la torture ; jugez, s'il vous plaît, si je ne suis pas en droit de vous demander du répit. Je voudrais être votre invalide, et vous faire la lecture, mais je suis bien plus qu'invalide, je suis mort. M. de Lisle, qui est tout-à-fait en vie, doit vous tenir lieu de tout. Je n'ai jamais vu un homme plus nécessaire à la société que lui. Les dragons de mon temps n'avaient pas l'esprit de cette tour-

nure-là. Il ne veut pas croire que l'Épître à Ninon soit du jeune comte de Schouwaloff, et faite dans les glaces de la Néwa. Quelqueaimable que soit M. de Lisle, il se trompe. Rien n'est plus extraordinaire que cet assemblage de toutes les grâces françaises, dans le pays qui n'était que celui des ours, il y a cinquante ans; mais rien n'est plus vrai. Vous avez dû voir, par vos conversations avec M. de Schouwaloff, l'oncle de l'auteur de l'Épître, que la patrie d'Attila n'était pas le pays des sots. On parle français à la cour de l'impératrice plus purement qu'à Versailles, parce que nos belles dames ne se piquent pas de savoir la grammaire. Diderot est tout étonné de ce qu'il a vu et entendu. C'est sans doute le style de nos arrêts du conseil, et de nos édits de finance, qui a porté le bon goût devers la mer Glaciale, et qui fait qu'on joue Zaïre en Russie et à Stockholm.

Vous souviendrait-il, Madame, que vous m'écrivîtes une fois que Catherine n'était qu'une héroïne de gazettes? ce n'est pas de nos gazettes de Paris qu'elle est l'héroïne; elles ne lui sont pas favorables. J'espère que celles de Pékin lui rendront plus de justice. Il y a un homme dans mon voisinage qui sait fort bien

le chinois, et qui a envoyé des vers chinois à l'empereur Kien Long, lequel empereur passe pour le meilleur poète de l'Asie. Pour Catherine, elle ne fait point de vers, mais elle s'y connaît fort bien, et d'ailleurs elle fait de très-bonnes plaisanteries sur le Cosaque qui s'est mis en tète de la détrôner. Vous ne vous souciez guère de tout cela, et vous faites bien. Vivez, Madame, parlez, et portez-vous bien. Je suis à vos pieds.

LETTRE LXXX.

Paris, 16 juin 1774 (1).

M. de Lisle m'avait prévenue, Monsieur, que sur l'état de votre dépense, vous m'aviez mise à la pension, et que je recevrais bientôt mon premier quartier; je l'ai reçu en effet, mais souffrez qu'en vous remerciant, je vous demande pourquoi cette réduction? vous n'êtes point ruiné, vous êtes prodigue pour M. de Lisle; pourquoi n'êtes-vous économe que pour moi? Ne me parlez plus de votre âge; vous

(1) Ceci est une réponse à une courte lettre de Voltaire, du 6 juin, qui n'a pas été publiée, et qu'on donne ici pour servir à l'intelligence de la lettre de madame du Deffand.

aurez beau vous donner quatre-vingts ans, on ne vous croira pas, on s'en rapportera bien plus à votre esprit qu'à votre baptistaire. Ce que vous m'avez envoyé est fort beau. Vous voulez donc jouir de toutes sortes de gloire, même de celle de surpasser M. de Condorcet? Que dites-vous de l'Ode de M. Dorat? en retranchant les trois quarts et demi, elle pourrait être bonne. J'aime mieux les vers de La Harpe. Je suis tentée de vous envoyer des vers adressés à un anonyme, vous m'en direz votre avis.

M. le duc de Choiseul reçut, vendredi 10 de ce mois, la permission de venir faire sa cour; il arriva dimanche 12, à huit heures du soir; il fut le lendemain, lundi, à neuf heures du matin, à la Muette; il y fut très-bien reçu; il revint dîner et souper à Paris, et partit le mardi, à huit heures du matin, pour retourner à Chanteloup, où il était attendu pour souper. Cela n'est-il pas assez leste? Il compte ne revenir ici que dans le mois de décembre; il aura, dit-il, ses semailles à faire, et beaucoup d'autres soins champêtres où sa présence est nécessaire.

Vous savez que le roi et les princes ses frères seront inoculés après-demain, par

Richard, à qui on a donné le surnom, *Sans Peur.*

Le roi s'établit demain à Marly; il a ordonné à son capitaine des gardes et à son premier gentilhomme de la chambre, de ne laisser approcher de Marly aucune personne qui n'aurait point eu la petite vérole.

Portez-vous bien, mon cher Voltaire; ne pensez point à votre âge, persuadez-vous n'avoir que celui qu'a votre esprit, vingt-cinq ou trente ans.

M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand.

6 juin 1774.

Je vous dois un quartier, Madame, il faut que je me hâte de vous le payer, parce que bientôt je ne vous en payerai plus jamais. Le petit ouvrage de M. de Chambon m'a paru mériter que je vous l'envoie, non pas à cause de son éloquence, car je le crois un peu trop simple, mais à cause des vérités qui m'y semblent prodiguées assez sagement. Souvenez-vous de moi, Madame, en cas qu'on m'honore jamais d'une messe des morts, et soyez bien sûre que les sept ou huit jours que j'ai encore à vivre seront employés à

vous aimer, à vous regretter, et à souhaiter qu'il y ait au moins dans Paris cinq ou six dames qui vous ressemblent.

LETTRE LXXXI.

(25 *juin* 1774, *tom.* 62, *pag.* 355.)

Paris, 15 juillet 1774.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher Voltaire, parce que j'ai envoyé votre lettre à Chanteloup, et que je voulais pouvoir vous mander ce qu'on m'aurait répondu. Voici les propres mots de la grand'maman :

« Je ne sais pas pourquoi M. de Voltaire » s'imagine toujours être mal avec M. de Choi- » seul; je ne puis vous dire sur cela que ce » que je vous ai toujours dit : que M. de Choi- » seul ne cesse de lire ses ouvrages, et de les » admirer avec tout le plaisir que cause une » admiration véritable. Vous pouvez assurer » M. de Voltaire que M. de Choiseul a ressenti » dans le temps, et conservé depuis, la même » horreur que lui des cruautés exercées sur » MM. de la Barre et de Lally. »

Je suis ravie que vous ne m'ayez pas réduite à la pension. Comment pourrais-je me conten-

ter de quatre lettres par an? je voudrais en recevoir trois cent soixante-cinq. Réellement, mon plus grand malheur (et ce malheur est si grand qu'il me rend malade), c'est de ne savoir absolument ce que je peux lire; tout m'ennuie à la mort, l'histoire, la morale, les romans, les pièces de théâtre. Vous me direz, lisez-moi. C'est assurément ce que je fais, mais à force de vous lire, je vous sais presque par cœur. Je trouve tout faible ou extravagant, ni gaîté, ni justesse, ni chaleur; des exagérations, des phrases. Peut-être est-ce un effet de la vieillesse; je le croirais, si je ne retrouvais pas encore infiniment de plaisir à lire vos lettres, et les petites pièces que vous nous donnez quelquefois. Réellement, mon cher Voltaire, ayez pitié de moi, et transmettez-moi quelques étincelles de tout le feu que vous conservez encore.

Je suis ravie que vous ayez trouvé jolis les petits vers que je vous ai envoyés; ils sont de M. le marquis de Pezay. Il s'était offert de me faire avoir les vers de La Harpe sur l'édit du 31 mai; je le voyais pour la première fois: le lendemain il m'envoya les vers; il y en a un qui nuit à leur perfection, c'est celui-ci:

« Quoique les moissonneurs fassent cas des chansons. »

Si l'on pouvait y en mettre un autre, cela me ferait plaisir. Nous sommes abîmés d'odes, d'éloges, de critiques, d'épigrammes; de ces dernières, il y en a quelques-unes d'assez jolies.

Vous voudriez que je vous mandasse des nouvelles, mais je n'en sais point; les grands événements se savent partout au même instant qu'ils arrivent, et les petits détails sont presque toujours faux; de plus je n'ai pas le talent des gazettes. Vous avez un correspondant admirable dans M. de Lisle; persuadez-vous qu'il est mon chancelier, et que c'est à moi à qui vous devez adresser les réponses que vous lui faites.

On reçut avant-hier à l'Académie un autre M. de Lille, le petit abbé. Je le connais un peu, il est fort aimable, mais malgré cela je suis bien persuadée que son discours est fort ennuyeux. Il a lu son Epître sur le luxe, je la connais. On dit que ses vers sont fort au-dessus de sa prose; cela ne fera peut-être pas dire: *Tant mieux pour nos bosquets*, mais on dira: *Tant pis pour nos moissons.*

Je soupçonne, mon cher Voltaire, que cette lettre n'a pas le sens commun, mais elle m'a fait passer un quart-d'heure à causer avec vous, je voudrais que ce fût en réalité.

LETTRE LXXXII.

(28 *juillet* 1774, *tom.* 62, *pag.* 552.)

Paris, 5 août 1774.

Ne louez point nos révolutions, mon cher Voltaire ; celles qui sont arrivées, loin d'être admirables, sont déplorables. La musique de M. Gluck confirme ce jugement, elle n'est ni française, ni italienne. Je doute que les savants la puissent louer de bonne foi ; et pour les ignorants tels que moi, elle n'est qu'un charivari, tantôt bruyant, tantôt plat, et toujours ennuyeux. Iphigénie et Euridice, comparées à Armide, à Castor, à Issé, au ballet des Sens, etc. etc., font verser des larmes de sang pour la perte du goût ; ce que nous admirons aujourd'hui, n'aurait pas eu de succès dans le temps des Cottin et des Colletet ; et M. de Voltaire applaudit à un tel changement ! Qu'est-ce qui vous engage à cela ? Vous ne sauriez être de bonne foi ; vous, qui devriez être le défenseur du goût, vous soutenez, vous autorisez ceux qui le détruisent ; vous faites perdre la seule ressource qui nous reste ; vous nous serviriez

d'armes, mais vous les faites tomber des mains quand vous donnez des louanges à tout ce qui se fait, dont votre exemple est la critique. Je suis désolée d'être si vieille; non pas assurément que je regrette de ne pouvoir pas être long-temps témoin de tout ce que je blâme, mais parce que je n'ai plus la vivacité et la force qu'il me faudrait pour vous peindre avec énergie toute mon indignation. Tout est Pradon (1) aujourd'hui dans tous les genres; ce sont là vos protégés. Voilà une révolution arrivée en vous bien étrange. Je ne blâme point vos sentiments sur d'autres articles, je ne suis pas si éloignée de penser comme vous.

Ces commencements-ci sont de bon augure: je crois le choix de M. Turgot très-bon, et quoique je ne le voye plus, j'ai conservé beaucoup d'estime pour lui; s'il ne se rend pas esclave de système, et qu'il ait égard aux circonstances, je ne doute pas qu'il ne soit un très-bon ministre.

Vous avez raison de regretter M. de Lisle; je pourrais peut-être le remplacer dans la conversation, mais pour les lettres, cela est im-

---

(1) Mauvais poète tragique, le contemporain, et pour un moment le rival de Racine.

possible. Il faut que vous vous accommodiez de moi telle que je suis, et que mon amitié supplée au génie que je n'ai point; cependant je ne m'en crois pas totalement dépourvue, tant que je sentirai la distance qu'il y a de vous à tout autre. On vous aura sans doute envoyé l'oraison funèbre de l'abbé de Boismont (1); il doit être content de son succès.

Avez-vous lu les éloges de La Fontaine par La Harpe et par Champfort? Je voudrais qu'il vous prît fantaisie d'en faire un, non pas pour le prix, mais pour mon plaisir.

Ne dites point, je vous prie, à madame Denis ce que je vous écris sur Gluck, je ne veux point être mal avec elle.

LETTRE LXXXIII.

(12 *août* 1774, *tom.* 62, *pag.* 358.)

Paris, 29 août 1774.

Que dites-vous, mon cher Voltaire? trouvez-vous qu'il y ait assez de remue-ménage? La roue de fortune tourne-t-elle assez rapidement? Il faut espérer que ces changements

---

(1) De Louis XV.

répondront à l'attente et à la joie du public. Vous connaissez M. Turgot, je le voyais beaucoup autrefois ; c'est un sage qui certainement voudra le bien, non pas à la manière de son prédécesseur, le bien d'autrui. Il a demandé qu'on séparât la surintendance des bâtiments, du contrôle-général, et qu'on la donnât à M. d'Angivillers qui a déjà le jardin du roi. On dit beaucoup de bien de M. de Miroménil ; toute la besogne n'est pas finie : celle des parlements n'est pas la plus petite ni la moins embarrassante ; enfin c'est un règne nouveau. M. de Maurepas termine bien sa carrière : il a positivement l'âge qu'avait le cardinal de Fleuri quand il vint à la tête des affaires.

Mes amis voient tous ces changements avec beaucoup de tranquillité ; ils ne quitteront leur campagne que dans le mois de décembre ; j'attends leur retour avec impatience, et c'est le seul avantage que je compte tirer de tout ceci, c'est le seul intérêt que j'y prends. Je regarde les ambitieux comme des fous, et les places qu'ils occupent comme des rôles qu'ils jouent bien ou mal. Je vois tout ce qui se passe du même œil que le verra la postérité ; j'y vois Voltaire, le seul bel-esprit de ce

siècle, qui aurait dû y servir de modèle, dicter les règles du bon goût, et qui par facilité a protégé ceux qui le détruisent. J'y vois un tas de philosophes qui, parce qu'ils ne croient pas des fables, se persuadent être fort éclairés, et devoir être législateurs, mais dont la vanité, l'orgueil et la suffisance décréditent leur morale. Je pense quelquefois à la croyance qu'on doit donner à l'histoire, et à l'idée qu'elle veut donner des hommes dont elle parle; ils pourraient bien peut-être avoir été semblables à ceux d'aujourd'hui. Enfin, pendant notre vie, nous sommes acteurs ou spectateurs; la toile baissera bientôt pour nous; vous pouvez y avoir du regret. Pour moi, mon cher Voltaire, je n'y en aurai point; j'ai trop vu le derrière des coulisses. Une seule chose pourrait attacher à la vie : ce seraient de véritables amis, et c'est ce qui n'existe point. A propos d'amis, M. de Lisle est toujours absent : il faut que j'y supplée en vous apprenant les nouvelles; je suis moins informée de ce qui se passe, qu'il ne le serait, s'il était ici; peu de mémoire, et encore moins d'intérêt, font que j'écoute mal, et que je ne retiens rien; mais voici ce que je sais :

M. Turgot balaye toutes les ordures : il a

chassé MM. de Saint-Pré, Le Clerc, Dupuis, Destouches; un nommé M. de Vennes (1) remplace Le Clerc.

Marin n'a plus la Gazette, elle est donnée à l'abbé Aubert, faiseur de fables. Je me borne à vous dire ce qui est fait, et je me tais sur ce qu'on dit qu'on fera; les conjectures m'ennuient, je ne me prête guère à les écouter. Je suis présentement très-tristement occupée; mon plus ancien ami, le pauvre Pontdeveyle, se meurt. C'était un sage à sa façon, il était heureux; sa maladie m'a donné occasion de renouer avec d'Argental (2); vous serez souvent le sujet de nos conversations.

Que dites-vous de la lettre du Théologien? Plusieurs vous l'attribuent, je ne suis pas de ce nombre.

---

(1) M. de Vennes ou de Vaines avait été employé par M. Turgot pendant qu'il était intendant de Limoges, et devint son premier secrétaire, lorsqu'il fut nommé contrôleur-général des finances. C'était un homme d'esprit et de mérite.

(2) Le marquis d'Argental était le frère aîné de M. de Pontdeveyle.

LETTRE LXXXIV.

Paris, 24 novembre 1774.

Il y a mille ans que je vous ai écrit, mon cher Voltaire; je trouve mes lettres si plates et si ennuyeuses, que je sacrifie à la honte qu'elles me causent, le plaisir que me font les vôtres; mais je cesse aujourd'hui d'avoir autant de retenue. Je désire passionnément que vous m'accordiez une grâce. Tout Chanteloup soupera chez moi la veille de Noël, non-seulement les maîtres de la maison, mais plusieurs de leurs amis intimes. Ce même souper se devait faire il y a quatre ans; la lettre de cachet qu'ils reçurent ce jour-là, y mit obstacle. Je voudrais leur faire une réception agréable, et qui produisît de l'amusement et de la gaîté; je me suis déjà assurée de Balbâtre qui jouera sur son forté-piano une longue suite de Noëls. Je voudrais quelques jolis couplets sur ces mêmes airs, pour le grand-papa, la grand'maman et madame de Grammont. Si les couplets vous répugnent, suppléez-y par une petite pièce de vers qui passera pour anonyme; vous serez bientôt reconnu au style; mais ne vous en tenez pas

là, glissez-y quelque trait qui indique qu'elle est de vous ; profitez de cette occasion pour leur dire un mot de vos sentiments pour eux, dont j'ai rempli tant de mes lettres.

Si cette idée vous rit, si vous m'accordez ma demande, hâtez-vous de la satisfaire, ou bien apprenez-moi votre refus ; évitez-moi le tourment de l'incertitude. Mais, non, vous ne me refuserez pas. Gardez-vous de me renvoyer à vos protégés, ils me détestent ; et puis il ne me faut point de philosophie, il me faut du goût, de la grâce, de la gaîté. Je redoute leurs phrases, leurs exagérations, leurs froideurs, leurs tournures, leurs recherches, etc., etc. ; enfin, il me faut du Voltaire, ou rien du tout.

Il n'est pas besoin de vous parler de ma reconnaissance, elle sera extrême.

D'Argental vous a-t-il dit que c'est moi qui ai valu à votre protégé (1) la protection de

---

(1) M. d'Etallonde de Morival, jeune officier. A l'âge de dix-sept ans il avait été le compagnon et le complice du chevalier de la Barre, âgé de 19 ans, en insultant un crucifix à Amiens, où ils étaient en garnison. Un jugement du tribunal d'Amiens, qui fut confirmé par un arrêt du parlement de Paris, les condamna à être rompus vifs et brûlés ensuite, après avoir préalable-

madame d'Enville ; elle arriva chez moi comme il me parlait de lui ; je trouvai que c'était le Dieu dans la machine. Il y a eu tant d'affaires importantes tous ces temps-ci, qu'il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas encore pu agir ; mais elle agira, j'en suis sûre.

LETTRE LXXXV.

Paris, 7 décembre 1774 (1).

Ah, oui, je vous garderai le secret, vous pouvez en être sûr. Jamais faveur n'a été plus promptement accordée, mais plus différente

---

ment subi la question ordinaire et extraordinaire. Le chevalier de la Barre subit cette horrible sentence que M. de Morival évita par la fuite, en restant néanmoins soumis à la même peine par contumace. C'est de ce jugement que Voltaire cherchait à le faire purger, en obtenant pour lui la permission de retourner, sans danger, dans sa patrie.

Il y a plusieurs lettres de Voltaire sur ce sujet, dont quelques-unes adressées à M. de Morival lui-même, qui était alors au service du roi de Prusse. Voyez t. 42 de ses OEuvres, *Correspondance générale*.

(1) La lettre à laquelle celle-ci sert de réponse, est du 2 décembre, et se trouve dans l'édition des OEuvres de Voltaire, publiée par Beaumarchais, parmi les *Lettres en prose et en vers*, tom. 13, pag. 331 et 333.

de celle qu'on espérait. Vous n'avez point compris ma demande ; il n'était point question de poupon, de bœuf, d'âne, de sainte famille, mais de la joie du retour ; et puis, je ne me fixais point à des couplets. Une petite épître, ou quelque petite pièce de vers m'aurait satisfaite. Je vois que j'ai eu tort; que j'ai fait une demande indiscrète ; que j'ai eu trop de familiarité avec le grand Voltaire, et pour m'apprendre mon devoir, il m'a fait répondre par l'abbé Pellegrin (2).

Vous vous seriez diverti de ma grande joie, et de ma consternation subite. On m'apporte votre lettre : Ouvrez vite ; y a-t-il des vers?— Oui, quatre couplets.—Chantez-les. Ah mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible ! Pourquoi me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire ? un refus valait mieux qu'une telle complaisance. Voilà tout le remercîment que vous aurez. Malgré

---

(2) Auteur inépuisable de pièces de théâtre et de mauvais vers. Il mourut à Paris en 1745. On lui fit l'épitaphe suivante :

Ci-gît le pauvre Pellegrin,
Qui dans le double emploi de poète et de prêtre,
Eprouva mille fois l'embarras que fit naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel, et soupait du théâtre.

mon dépit, je ne vous en aime pas moins, et je n'en serai pas moins empressée à solliciter madame d'Enville, pour qu'elle sollicite ceux qu'il faut solliciter; car il y a, comme vous pouvez juger, bien des bricoles.

Je suis toute consternée: vous ne vous êtes point prêté à ce que je désirais, et à ce que j'attendais de votre amitié; je croyais aussi vous faire plaisir en vous procurant une occasion de marquer votre attachement, en confirmant tout ce que depuis quatre ans vous m'en aviez fait écrire. Vous avez pris de l'humeur mal à propos: le mal n'est pas sans remède; m'entendez-vous, mon cher contemporain?

LETTRE LXXXVI.

(5 *décembre* 1774, *tom.* 15, *pag.* 353.)

9 décembre 1774.

Mon Dieu! quel dommage! que je regrette le temps que vous avez perdu à copier l'abbé Pellegrin, et qu'il ne tenait qu'à vous d'employer bien différemment!

Je vous ai demandé des couplets sur l'air des Noëls, parce que tout le monde peut le chanter; il ne faut ni savoir la musique, ni

avoir de la voix ; mais je ne voulais point qu'il fût question ni de l'ancien ni du nouveau testament. Passe pour l'ancien et nouveau parlement, l'exil, le retour, la joie générale, la mienne en particulier ; enfin tout ce qui vous aurait passé par la tête, excepté l'événement dont il y a 1774 ans ; mais vous n'en sauriez perdre le souvenir, tout vous y ramène. Je ne veux pas plus des trois rois, que de la crèche, du bœuf et de l'âne. Je devais donner à souper au grand-papa, à la grand'maman, le propre jour qu'ils reçurent leur lettre de cachet ; c'est cet anniversaire dont il doit être question. Chanteloup ne doit point rappeler Bethléem. Voltaire peut être le chantre du premier, il ne doit pas empiéter sur le domaine de l'abbé Pellegrin. Cependant je vous remercie ; votre intention a été bonne, et j'ai l'espérance que vous me satisferez ; il y a quinze jours d'ici au 24. Indépendamment de la raison qui me fait choisir l'air des Noëls, j'en ai une autre ; Balbâtre en jouera une suite sur son piano-forté pendant le souper. Mais je vous répète encore que je ne m'étais point fixée à des couplets ; une petite pièce de vers, telle que vous l'auriez voulu, m'aurait contentée. Mais si vous ne voulez pas vous prêter

à ce que je désire, au moins ne m'insultez pas en supposant que Fréron a chez moi les petites entrées; il n'en a d'aucunes sortes, pas même une assez petite pour que ses feuilles puissent s'y glisser; jamais il n'est entré chez moi, et je ne l'ai rencontré de ma vie: mais voilà les préventions que l'on vous donne.

Eh bien, mon cher Voltaire, malgré l'envie et les envieux, vous m'aimerez toujours; et quoique tout le monde vous admire, vous me distinguerez de vos admirateurs, et vous direz: ma contemporaine n'admire que moi, et quoique je lui aie envoyé des couplets de l'abbé Pellegrin, elle ne m'en révère et estime pas moins.

LETTRE LXXXVII.

19 décembre 1774.

VOTRE dernière lettre est étonnante (1), je serais fort tentée de m'en tenir à sa signature et d'adresser ma réponse à l'abbé Pellegrin. Non jamais, mon ancien, mon bon ami Vol-

(1) La lettre dont il est question ici n'a jamais été imprimée, et ne s'est point trouvée parmi les papiers de madame du Deffand.

taire, ne pouvait prendre un tel travers avec moi. Se fâcher de ce que je n'ai pas été contente de recevoir de francs Noëls, au lieu de couplets dont M. et madame de Choiseul fussent l'unique objet! Se vanter qu'ils ont été approuvés par une compagnie nombreuse *et du meilleur ton!* Me prêcher l'indulgence dont vous n'avez eu ni n'aurez jamais besoin, et dont assurément vous n'avez jamais donné l'exemple; je ne saurais vous reconnaître à de semblables traits.

Cependant, si c'est vous, je croirai sans peine que vous voyez très-bonne compagnie, mais que vos correspondances ne sont pas toutes du *bon ton*. Je souligne ces deux mots, parce que vous me paraissez persuadé que j'y attache une grande idée.

Croyez-moi, mon cher Voltaire, vous auriez grand tort de vous brouiller avec moi; personne ne vous considère et ne vous aime davantage que la plus ancienne de vos amis, qui n'a pas cru manquer à la considération qu'on vous doit, en vous donnant une occasion de lui faire plaisir; et à vous, celle de donner quelque marque d'attachement aux personnes qu'elle croit que vous aimez.

LETTRE LXXXVIII.

22 décembre 1774.

Faisons la paix, mon cher Voltaire, je suis pénétrée de reconnaissance; vous êtes bon, complaisant, et moi je suis une sotte impertinente. Vous m'avez lavé la tête, je vous le pardonne, je l'avais mérité. Je veux pourtant vous dire mes raisons. Vos couplets, quelque jolis qu'ils soient, ne remplissaient point mon objet. Si vous aviez lu avec attention ma première, et puis ma seconde lettre, vous auriez vu ce que je désirais. Il n'était question de Noël que pour le chant, et non pour aucune allégorie: l'étable et la sainte famille n'avaient rien à démêler avec mon souper et ma compagnie; mais n'en parlons plus.

Vos Noëls seront chantés samedi, ils seront trouvés très-bons, et je me garderai bien de dire que j'ai osé les critiquer. Mais, dites-moi, Monsieur, si c'est tout de bon que vous êtes fâché. Comment mon mécontentement et mes critiques ne vous ont-ils pas fait rire? Ne devaient-ils pas vous prouver combien je vous croyais au-dessus d'en pouvoir être offensé? Croyez-vous que j'en eusse usé de même avec

les Marmontel, les Dorat, les Collardeau, etc., etc., etc. ? Je m'en serais bien gardée; mais finissons tout cela.

Quelle est donc la cruelle affaire qui vous occupe, vous tourmente ? Est-ce celle de ce jeune homme pour qui nous sollicitons ? Serait-ce quelque autre chose qui vous fût personnelle? Tirez-moi d'inquiétude tout au plus vite. Je vous aime tendrement, je m'intéresse sensiblement à tout ce qui vous regarde. Mandez-moi aussi s'il est vrai que vous reviendrez ici au mois de mars ; ne me laissez point ignorer la chose qui me ferait le plus de plaisir. Adieu, mon cher Voltaire, je voudrais bien que nous pussions nous embrasser encore une fois, avant notre entière séparation.

Je viens de lire une brochure de soixante-trois pages ; si elle n'est pas de vous, ou si vous ne voulez pas qu'on vous en croie l'auteur, je consentirais bien volontiers qu'on pût me soupçonner de l'être.

LETTRE LXXXIX.

(31 *décembre* 1774, *tom.* 62, *pag.* 413.)

Paris, 15 janvier 1775.

J'ai voulu, Monsieur, faire voir votre lettre à madame la duchesse d'Enville avant d'y répondre (je ne pouvais jamais aussi bien plaider que vous); elle en a été charmée, et voici sa réponse : « On est très-occupé de son affaire, » mais il faut bien se garder de parler et d'agir, » jusqu'à ce qu'on ait tous les papiers néces- » saires. »

Je suis très-convaincue qu'elle y apportera toute l'activité et l'intérêt possibles; il faut suivre son conseil, et la laisser faire; elle n'aura pas même besoin qu'on l'en fasse souvenir. Ses dispositions sont semblables aux vôtres, et tous les honnêtes gens ne peuvent que penser de même. Rien n'est si inique, ni si horrible, que la condamnation de ces deux jeunes gens. Vous avez un cœur admirable, et le bien que vous faites rendrait votre réputation immortelle, indépendamment de vos talents; enfin, vous êtes un homme bien rare. Hâtez-vous de vous montrer à une nation qui

n'a plus que vous qui l'honore ; ce n'est point le langage de la flatterie, c'est une vérité dont je suis intimement persuadée. Vous trouverez bien du changement, mais les applaudissements feront tant de bruit autour de vous, que vous ne pourrez pas distinguer ceux qui méritent le plus les vôtres. Pour moi, mon cher Voltaire, je vous déclare que je prétends que vous me distinguerez de la foule, et que vous reconnaîtrez en moi une amie de cinquante ans, dont vous avez formé le goût, et qui ne suit pas vos traces. Vous m'avez reproché que je n'aimais point la musique de Gluck ; venez l'entendre, et ne prononcez ma condamnation qu'après l'avoir entendue. Après tout, il n'en est pas de la musique comme des vers et de la prose ; les organes en décident, nos oreilles peuvent être aussi différentes de celles des autres que notre palais ; les musiciens sont peut-être les seuls bons juges, mais comme la musique est faite pour plaire aux ignorants comme aux savants, il est permis à chacun d'avoir son goût ; mais je crois cependant que ce qui est véritablement beau et bon dans chaque genre, doit être du goût de tout le monde ; en fait d'ouvrages d'esprit, cela n'est pas douteux, et vous en servirez de preuve.

Ordonnez à votre *ange* (1) de m'aimer. Je regrette beaucoup son frère, et je désirerais qu'il me le remplaçât : nous avons des sentiments qui devraient produire notre union, notre même façon de penser pour vous.

LETTRE XC.

(25 *janvier* 1775, *tom.* 63, *pag.* 17.)

Paris, 8 février 1775.

Plusieurs circonstances, Monsieur, m'ont fait différer de vous répondre. Je n'ai pu voir madame d'Enville aussi tôt que je l'aurais voulu, et il fallait que je susse par elle à qui vous pourriez adresser ce que vous voulez bien m'envoyer. M. de Maurepas consent que ce soit à lui, avec une seconde adresse à madame d'Enville, et c'est à condition qu'il y aura trois exemplaires, un pour le ministre, un autre pour madame d'Enville, et l'autre pour moi. Il y a déjà beaucoup de personnes qui ont reçu votre ouvrage, indépendamment de la grand'-maman, à qui vous l'avez envoyé par la poste. J'ignore par quelle voie les autres l'ont reçu ;

(1) Le marquis d'Argental.

mais il est singulier que d'Argental et moi ne l'ayons pas encore. Vos anciens amis ne sont pas les mieux traités; mais pour les nouveaux, s'ils ne sont pas contents, ils sont difficiles à satisfaire. Tous ceux à qui vous prodiguez des louanges ont été vraisemblablement à Ferney vous rendre visite; car s'il suffisait de la réputation, vous n'auriez pas oublié de certaines personnes qui méritent autant vos éloges. M. l'archevèque de Toulouse, M. de Beauvau, ne pouvaient-ils pas y prétendre?

Je n'ai encore lu que votre épître à M. d'Alembert, et, à cette omission près, j'en suis fort contente.

Madame d'Enville me paraît s'occuper très-sérieusement de votre protégé (1); je ne doute pas que ce ne soit efficacement.

J'ai été ravie de voir M. Dupuis; je lui ai fait mille questions, qui partaient toutes de ma tendre amitié pour vous. Je vois que nos santés sont assez semblables, ainsi que nos âges. Il me serait bien doux, je ne saurais dire de vous voir, mais de vous entendre. Quel plaisir j'aurais que vous entrassiez dans ma chambre, sans que l'on vous annonçât, et que je vous

---

(1) M. d'Etallonde de Morival.

reconnusse à votre son de voix ! Je serais étonnée si, dans une conversation particulière, je ne vous reconnaissais pas aussi à votre goût et à vos jugements, j'ajoute, à votre vérité.

Lisez-vous tous les Mémoires dont nous sommes inondés? jugez-vous tous les procès ? J'attends avec impatience votre Dom Pedro, et tout ce qui l'accompagne. On loue extrêmement un petit écrit sur la raison ; la mienne s'accommode bien de la vôtre. Je voudrais toujours vous lire, et c'est le parti que je serai forcée de prendre ; car malgré vos magnifiques éloges, je ne trouve ma félicité particulière que dans ce que vous faites.

LETTRE XCI.

(27 *février* 1775, *t.* 63, *pag.* 27.)

17 mars 1775.

Après avoir attendu bien long-temps, j'ai enfin reçu vos derniers ouvrages. J'espère qu'il n'en sera pas de même à l'avenir, et que vous voudrez bien vous servir de l'adresse que je vous ai indiquée.

Vous vous doutez bien que je suis parfaitement contente de votre prose et de vos vers.

Vous êtes, et vous serez toujours le même. Vous dites que votre corps s'affaiblit : votre âme s'en moque, et elle conserve la même force et la même chaleur qu'elle avait à vingt-cinq ans. Je voudrais, en vérité, mettre sur votre tête les années qui me restent, vous en feriez bon usage, et celui que j'en fais est déplorable. Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis dans sa jeunesse ; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui, et l'on en sent d'autant plus sa misère. Mais que faire à cela, mon cher Voltaire ? Les chagrins et l'ennui qui tourmentent, finiront bientôt ; je sens souvent du regret de n'avoir pas été m'établir à Genève dans le temps que j'étais dans le voisinage ; je me serais trouvée dans le vôtre ; mais il faut chasser toutes ces pensées, et se contenter de brouter le foin au travers duquel on est placé.

Souvenez-vous, quelquefois, de votre ancienne contemporaine ; consolez-la, aidez-lui à traîner les tristes restes de sa vie !

Je ne vous parle point des nouveautés, des Mois de M. Roucher, du Menzikoff de M. de la Harpe, vous les aurez sans doute reçus.

Il se trouve quelquefois chez moi des gens qui se piquent de grammaire ; on agita der-

nièrement cette question. Une personne malade qui veut rendre compte de son état, peut-elle dire : *J'ai été très-mal, je le suis encore !*

On demande s'il y a faute dans cette façon de parler, et en quoi elle consiste ?

LETTRE XCII.

(30 *mars* 1775, *t.* 63, *pag.* 41.)

Paris, 12 avril 1775.

Vous me donnez la permission la plus absolue d'avoir en vous toute confiance, et de m'adresser à vous dans tous mes besoins. J'en ai agi ainsi par le passé, en vous demandant des Noëls, en vous donnant à résoudre un point grammatical. Aujourd'hui, je vais vous demander une ordonnance médicinale.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Voltaire, s'il est vrai que vous prenez tous les jours de la casse ? Si c'est de la cuite ou de la mondée ? quelle en est la dose, et l'heure à laquelle vous la prenez ? J'en fais un grand usage, mais je n'ose pas le rendre journalier ; c'est la seule drogue que je prenne et qui m'est devenue absolument nécessaire, parce que j'ai un estomac très-paresseux, et qui manque de ressort ainsi que mes entrailles.

Je ne vous crois point dans le même cas ; votre esprit, votre mémoire, toutes les facultés de votre âme ne sont point affaiblis ; vous êtes le Voltaire d'il y a cinquante ans. Votre goût ne s'est point perverti, et je ne me trompe point à de certains éloges que vous donnez ; vous les accordez à la reconnaissance : d'ailleurs vos exemples en sont le correctif. Qu'on vous lise avec attention, et que l'on juge après si l'on vous imite assez bien pour mériter vos éloges.

Je n'ai lu de tous les Mémoires dont nous sommes inondés, que ceux du procès de M. de Guignes ; ceux de ses adversaires sont l'ouvrage de diables déchaînés. Mais les siens, qu'en dites-vous ? ne les trouvez-vous pas nobles, modérés, et du style de la vérité ?

Pour le procès de M. de Richelieu, je n'ai lu que l'interrogatoire de madame de Saint-Vincent ; c'est une pièce rare, et qui doit tout d'une voix la faire enfermer à l'Hôpital, ou à Sainte-Pélagie.

On nous annonce un grand et nouveau réglement dans l'administration des finances, vos louanges l'ont prévenu.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu une visite de M. Saint-Aldegonde, et comment

cet original vous a paru, et s'il vous a raconté son aventure avec des capucins?

Vous voulez qu'on vous donne des thêmes pour vous engager à répondre, en voilà de fort beaux. Adieu, mon cher Voltaire; pourquoi articuler que je ne vous verrai jamais? Hélas! hélas! je n'en suis que trop persuadée.

LETTRE XCIII.

(19 *avril* 1775, *t.* 63, *pag.* 53.)

Paris, 9 mai 1775.

Vous avez si exactement répondu à tous les articles de ma dernière lettre, que cela m'encourage, mon cher Voltaire, à vous écrire. On n'aime à parler que quand on est écouté. Vous avez parfaitement satisfait à mes consultations de médecine; je vois que nos principes se ressemblent. Je fais grand cas de la casse; celle dont je prends tous les huit ou dix jours est toujours cuite; ma dose est une demi-once dont je fais deux bols, que j'avale avant souper.

Pour de la rhubarbe, je m'en garde bien; tout ce qui pince les entrailles m'est infiniment contraire. Notre carrière est, en effet, assez longue; mais rien n'est changé sur votre route,

vous y trouvez toujours des fleurs et des fruits, et moi des broussailles et des épines. Quand nous serons à notre dernier moment, nous ne sentirons plus cette différence. La mort met les goujats et les empereurs au même rang. Je suis fort peu sensible à la mémoire qu'on laisse de soi. Feu madame de Staal disait, qu'elle serait fort aise de pouvoir mettre sa réputation, sa considération à fonds perdus; cela est plus philosophe qu'héroïque.

La nouvelle de nos troubles, de nos émeutes apparemment vous est parvenue (1); qu'en pensez-vous? ne trouvez-vous pas que la tolérance, la liberté sont bien difficiles à établir? Il a fallu des armées à votre Catherine, pour introduire la première en Pologne, et M. Turgot aura bien de la peine à procurer la dernière à ce pays-ci. Ce moment-ci est cependant le temps des révolutions; elles ont commencé par le changement de goût dans la musique. Je dois rendre justice à la pénétration de feu M. d'Argenson; il prévit dès-lors qu'il s'en ensuivrait bien d'autres, et il prédit celle dont

---

(1) Les émeutes que les ennemis de M. Turgot excitèrent à Paris et à Versailles, contre ses nouveaux réglements, relatifs au commerce et au transport des grains et de la farine.

vous avez tout l'honneur. Mais laissons tout cela; j'ai bien d'autres choses à vous dire. Je suis furieuse contre M. de la Visclede : il envoie les plus jolies choses du monde à des gens qui n'en sont pas si dignes que moi, parce qu'ils n'estiment peut-être pas autant sa mémoire. N'est-il pas mort, ce M. de la Visclede? Quoi qu'il en soit, rien n'est si charmant, si joli, de si excellent goût, que ses Filles de Minée. Vous êtes son légataire, j'en suis sûre. Faites-moi part de cette partie de votre legs, et incessamment, je vous prie. N'ayez jamais d'humeur avec moi, ni réticences; soyez persuadé que je vous aime plus que personne au monde. Parlez-moi de votre santé et de celle de madame Denis.

LETTRE XCIV.

(17 *mai* 1775, *t.* 63, *pag.* 63.)

Paris, 22 mai 1775.

Votre lettre me met dans la plus grande impatience. Est-il possible, quand je vous demande avec instance vos Filles de Minée, que vous imaginiez de les envoyer à M. de Lisle? vous ne savez donc pas la vie qu'il mène? Vos Filles

auront couru toute l'Allemagne avant qu'elles m'arrivent. Je vous demande en grâce, mon cher Voltaire, de m'envoyer directement tout ce que vous savez qui peut me faire plaisir. Partagez avec moi toutes vos successions. Je désire le petit écrit sur les blés; tout ce qui passe par vos mains me convient infiniment. Pratiquez avec moi l'exportation indéfinie. Vous et la casse m'êtes de première nécessité. Pour la rhubarbe et les discours académiques, trouvez bon que je n'en use pas.

Je suis ravie de voir que vous vous portez à merveille. Mon secrétaire-lecteur prétend que votre dernière lettre est toute de votre main. Rien, non, rien n'est affaibli en vous, j'en suis sûre. Si vous m'avez aimée, vous m'aimez encore. Faites partir sur-le-champ vos trois Filles pour m'en apporter l'assurance; joignez-y le petit écrit sur les blés. Dites à madame Denis combien je suis charmée qu'elle soit hors d'affaire. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XCV.

(29 *novembre* 1775, *t.* 63, *pag.* 123.)

Paris, 2 décembre 1775.

Je suis ravie que vous aimiez Quinault, et que vous lui accordiez la seconde place. La première dans aucun genre ne peut plus être vacante; vous y avez mis bon ordre.

Vous vous trompez, si vous croyez qu'Eglé n'a plus rien à vous dire; elle aurait mille choses à vous raconter, si elle pouvait vous parler; mais par lettres on a trop de confidents. Je suis très-persuadée, mon cher Voltaire, que nous serions souvent d'accord. Je n'ai point ajouté foi à vos nouvelles dignités, j'ai fait semblant de les croire pour vous agacer; cela m'a réussi, j'en suis fort aise.

Je ne crois pas non plus à vos apoplexies; j'ai eu en même temps que vous presque la même indisposition, que j'ai regardée comme la suite de plusieurs mauvaises digestions, quoique j'eusse fait diète, ainsi que vous, la veille et la surveille; il me reste des étourdissements qui pourraient bien avoir un faux air de disposition apoplectique; mais qu'im-

porte ? il faut finir, cette manière n'est peut-être pas la pire.

Vous allez avoir encore, dit-on, un archevêque pour confrère. N'êtes-vous pas charmé que votre Académie se remplisse de personnages aussi édifiants, de nouveaux Bossuets et Fénélons ? Il n'y aura pas de combats entre eux pour de nouvelles hérésies.

Ah! c'est bien moi qui ai des regrets de ne pouvoir espérer de vous revoir ; mais c'est peut-être tant mieux, vous m'auriez trop attachée à la vie. Ecrivez-moi souvent ; je voudrais avoir de vos lettres tous les jours ; elles m'affermissent dans le bon goût que l'on attaque de toutes parts.

Tout Chanteloup arrivera la semaine prochaine ; c'est une grande joie pour moi ; je montrerai votre dernière lettre, et je parlerai beaucoup de vous.

PORTRAITS.

Portrait de madame la duchesse de Bouflers, depuis madame la maréchale de Luxembourg, par madame la marquise du Deffand.

MADAME la duchesse de Bouflers est belle sans avoir l'air de s'en douter; sa physionomie est vive et piquante, son regard exprime tous les mouvements de son âme; il n'est pas besoin qu'elle dise ce qu'elle pense, on le devine aisément, pour peu qu'on l'observe.

Ses gestes ont tant de grâces, ils sont si naturels, et si parfaitement d'accord avec ce qu'elle dit, qu'il est difficile de n'être pas entraîné à penser et à sentir comme elle.

Elle domine partout où elle se trouve, et elle fait toujours la sorte d'impression qu'elle veut faire; elle use de ces avantages presque à la manière de Dieu; elle nous laisse croire que nous avons notre libre arbitre, tandis qu'elle nous détermine, et qu'elle fait ainsi que lui des élus et des réprouvés du haut de sa toute-puissance; aussi, ceux qu'elle punit de ne la point aimer, pourraient lui dire: vous l'auriez été, si vous aviez voulu l'être.

Elle est pénétrante à faire trembler: la plus

petite prétention, la plus légère affectation, un ton, un geste qui ne seront pas exactement naturels, sont sentis et jugés par elle à la dernière rigueur; la finesse de son esprit, la délicatesse de son goût, ne lui laissent rien échapper; ces qualités qui sont si rares, et qui devraient être si agréables, sont cependant bien dangereuses quand elles ne sont pas accompagnées d'un peu d'indulgence, ou de beaucoup de prudence.

Les hommes ne nous aiment point par le mérite qu'ils trouvent en nous, mais par celui que nous leur trouvons.

Madame de Boufiers, en général, est plus crainte qu'aimée; elle le sait, et elle ne daigne pas désarmer ses ennemis par des ménagements, qui seraient trop contraires à la vérité, et à l'impétuosité de son caractère.

Elle se console par la justice que lui rendent ceux qui la connaissent plus particulièrement, et par les sentiments qu'elle leur inspire.

Elle a beaucoup d'esprit et de gaîté; elle est constante dans ses engagements, fidèle à ses amis, vraie, discrète, serviable, généreuse; enfin, si elle était moins clairvoyante, ou si les hommes étaient moins ridicules, ils la trouveraient parfaite.

Portrait de . . . . . par madame du Deffand.

Thémire a beaucoup d'esprit, le cœur sensible, l'humeur douce, la figure intéressante.

Son éducation lui a imprimé dans l'âme une piété si véritable, qu'elle est devenue un sentiment en elle, et qu'elle lui sert à régler tous les autres.

Thémire aime Dieu, et immédiatement après, tout ce qui est aimable; elle sait accorder les choses agréables et les choses solides; elle s'en occupe successivement, et les fait quelquefois aller ensemble.

Ses vertus ont, pour ainsi dire, le germe et la pointe des passions.

Elle joint à une pureté de mœurs admirable, une sensibilité extrême; à la plus grande modestie, un désir de plaire qui suffirait seul pour y réussir.

Son discernement lui fait démêler tous les travers et sentir tous les ridicules; sa bonté, sa charité les lui font supporter sans impatience, et lui permettent rarement d'en rire.

Les agréments ont tant de pouvoir sur Thémire, qu'ils lui font souvent tolérer les plus

grands défauts : elle accorde son estime aux personnes vertueuses, son penchant l'entraîne vers celles qui sont aimables ; cette faiblesse, si c'en est une, est peut-être ce qui rend Thémire charmante.

Quand on a le bonheur de connaître Thémire, on quitterait tout pour elle ; l'espérance de lui plaire ne paraît point une chimère.

Le respect qu'elle inspire tient plus à ses vertus qu'à sa dignité ; il n'interdit, ni ne refroidit point l'âme et les sens ; on a toute la liberté de son esprit avec elle, on le doit à la pénétration et à la délicatesse du sien ; elle entend si promptement et si finement, qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut, sans s'écarter de la circonspection que son rang exige.

On oublie, en voyant Thémire, qu'il puisse y avoir d'autres grandeurs, d'autres élévations que celles des sentiments. On se laisserait presque aller à l'illusion de croire qu'il n'y a d'intervalles d'elle à nous, que la supériorité de son mérite ; mais un fatal réveil nous apprendrait que cette Thémire si parfaite, si aimable, c'est. . . . .

Portrait de madame la marquise du Châtelet, par madame du Deffand.

Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu, voilà la figure de la belle Emilie ; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises, et autres bagatelles.

Elle est née avec assez d'esprit : le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences les plus abstraites, aux connaissances agréables : elle croit, par cette singularité, parvenir à une plus grande réputation, et à une supériorité décidée sur toutes les femmes.

Elle ne s'est pas bornée à cette ambition ; elle a voulu être princesse, elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, ni par celle du roi, mais par la sienne. Ce ridicule lui a passé comme les autres ; on s'est accoutumé à la

regarder comme une princesse de théâtre, et on a presque oublié qu'elle est femme de condition.

Madame travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet; ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels : ils pourraient tenir à ses prétentions; son peu d'égards, à l'état de princesse; sa sécheresse, à celui de savante; et son étourderie, à celui de jolie femme.

Quelque célèbre que soit madame du Châtelet, elle ne serait pas satisfaite si elle n'était pas célébrée, et c'est encore à quoi elle est parvenue, en devenant l'amie déclarée de M. de Voltaire; c'est lui qui donne de l'éclat à sa vie, et c'est à lui qu'elle devra l'immortalité.

Portrait de M. l'archevêque de Toulouse, par madame du Deffand.

Je vous ai promis votre horoscope. Je ne vous demande point l'heure de votre naissance, je n'ai pas besoin de consulter les astres, il me suffit d'observer votre caractère pour vous prédire affirmativement une grande fortune.

Vous avez beaucoup d'esprit, et surtout une

sagacité étonnante qui vous fait tout pénétrer, tout savoir, sans avoir pour ainsi dire besoin d'aucune application ni d'aucune étude. Vous avez le goût et le talent des affaires, une si grande activité et tant de facilité pour le travail, que, quelque surchargé que vous puissiez être, on dirait que vous avez toujours du temps de reste.

Vous avez beaucoup de vivacité jointe à beaucoup de sang-froid; jamais vous n'êtes troublé, jamais vous ne faites un pas en avant que vous n'ayez pensé où il pourra vous conduire. Si par un hasard très-rare vous êtes forcé de reculer, votre dextérité, qui est extrême, vous fera trouver le moyen de réparer ce petit inconvénient.

Vous êtes hardi, sans être téméraire; franc, sans être imprudent. Jamais vous ne faites ni ne dites rien d'inutile; vos paroles ne sont jamais vagues, votre conversation jamais ennuyeuse; quelquefois elle est sèche. Votre esprit est trop occupé pour que vous ne soyez pas souvent distrait.

L'ambition est le seul sentiment qui remplisse votre âme; je dis sentiment, car je ne crois pas que l'ambition soit en vous une passion. L'ambition est née avec vous; c'est pour

ainsi dire un penchant que vous avez reçu de la nature; rien ne vous en détourne, vous suivez le chemin que vous croyez le plus sûr, vous cédez aux obstacles, vous ne cherchez point à les surmonter par la violence, mais rien ne vous rebute; votre âme n'est sujette à aucune secousse, votre humeur à aucune inégalité; votre discernement ne s'exerce que sur ce qui a rapport à vous; vous ne cherchez à connaître que ce qui peut être utile à votre fortune, ou à votre plaisir; vous savez très-bien les allier tous les deux, apprécier les circonstances qui doivent faire donner la préférence à l'une sur l'autre.

Je ne vous crois pas incapable d'amitié, mais elle sera toujours subordonnée à l'ambition et aux plaisirs. Vous cherchez la considération, vous l'avez obtenue; mais votre état, assez contraire à vos goûts, vous en a rendu les moyens difficiles, et c'est en quoi votre dextérité vous est encore fort utile.

Voilà ce que je pense de vous, et qui rend indubitable la fortune que je vous prédis.

Portrait de M. de Walpole, par madame du Deffand, fait au mois de novembre 1766.

Non, non, je ne peux pas faire votre portrait, personne ne vous connaît moins que moi; vous me paraissez tantôt tel que je voudrais que vous fussiez, tel que je crains que vous ne soyez, et peut-être jamais tel que vous êtes.

Je sais bien que vous avez beaucoup d'esprit; vous en avez de tous les genres, de toutes les sortes; tout le monde sait cela aussi bien que moi, et vous devez le savoir mieux que personne.

C'est votre caractère qu'il faudrait peindre, et voilà pourquoi je ne peux pas être bon juge; il faudrait de l'indifférence, ou du moins de l'impartialité; cependant je peux vous dire que vous êtes un fort honnête homme; que vous avez des principes; que vous êtes courageux; que vous vous piquez de fermeté; que lorsque vous avez pris un parti, bon ou mauvais, rien ne vous le fait changer, ce qui fait que votre fermeté ressemble à l'opiniâtreté. Votre cœur est bon, et votre amitié solide; mais elle n'est ni tendre, ni facile; la peur d'être faible

vous rend dur ; vous êtes en garde contre toute sensibilité ; vous ne pouvez pas vous refuser à rendre à vos amis des faveurs essentielles, vous leur sacrifiez vos propres intérêts, mais vous leur refusez les plus petites complaisances; bon et humain pour tout ce qui vous environne, pour tout ce qui vous est indifférent, vous vous mettez peu en peine de plaire à vos amis en les satisfaisant sur des bagatelles.

Votre humeur est très-agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort égale. Toutes vos manières sont nobles, aisées et naturelles ; votre désir de plaire ne vous porte à aucune affectation; la connaissance que vous avez du monde, et votre expérience, vous ont donné un grand mépris pour tous les hommes, et vous ont appris à vivre avec eux ; vous savez que toutes leurs démonstrations ne sont que faussetés, vous leur donnez en échange des égards et de la politesse ; en tout, ceux qui ne se soucient point d'être aimés, sont contents de vous.

Je ne sais pas si vous avez beaucoup de sentiments ; si vous en avez, vous les combattez; ils vous paraissent une faiblesse, vous ne vous permettez que ceux qui ont l'air de la vertu ; vous êtes philosophe; vous n'avez point de vanité, quoique vous ayez beaucoup d'amour-

propre ; mais votre amour-propre ne vous aveugle point, il vous exagère vos défauts plutôt que de vous les cacher ; vous ne faites cas de vous que parce que, pour ainsi dire, vous y êtes forcé, quand vous vous comparez aux autres hommes. Vous avez du discernement, le tact très-fin, le goût très-juste, le ton excellent; vous auriez été de la meilleure compagnie du monde dans les siècles passés ; vous l'êtes dans celui-ci, et vous le seriez dans ceux à venir. Votre caractère tient beaucoup de votre nation; mais pour vos manières, elles conviennent à tout pays également.

Vous avez une faiblesse qui n'est pas pardonnable ; vous y sacrifiez vos sentiments, vous y soumettez votre conduite, c'est la crainte du ridicule ; elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont point à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. Votre tête se trouble aisément, c'est un inconvénient que vous connaissez, et auquel vous remédiez par la fermeté avec laquelle vous suivez vos résolutions ; votre résistance à ne vous en jamais écarter est quelquefois poussée trop loin, et sur des choses qui n'en valent pas la peine.

Vos sentiments sont nobles et généreux, vous faites le bien pour le plaisir de le faire, sans ostentation, sans prétendre à la reconnaissance; enfin votre âme est belle et bonne.

Portrait de madame la duchesse de Choiseul, par madame la marquise du Deffand, fait au mois de novembre 1766.

Vous me demandez votre portrait, vous n'en connaissez pas la difficulté; tout le monde le prendra pour le portrait d'un être imaginaire; les hommes ne sont point accoutumés à croire aux mérites qu'ils n'ont pas, mais il faut vous obéir; le voici.

Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertus, mais ils vous ont surpassée par leurs intentions et leurs motifs.

Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable, aussi humble qu'ils ont pu l'être; si vous devenez aussi bonne chrétienne, vous deviendrez tout de suite une aussi grande sainte; en attendant, contentez-vous d'être ici-bas l'exemple et le modèle des femmes.

Vous avez infiniment d'esprit, surtout de la pénétration, de la profondeur et de la justesse;

vous observez tous les mouvements de votre âme.

Vous voulez en connaître tous les replis ; cette idée n'apporte aucune contrainte à vos manières, et ne vous rend que plus facile et plus indulgente pour les autres.

La nature vous a fait naître avec tant de chaleur et de passion, qu'on juge que si elle ne vous avait pas aussi donné infiniment de raison, et que vous ne l'eussiez pas fortifiée par de continuelles et solides réflexions, vous auriez eu bien de la peine à devenir aussi parfaite, et c'est peut-être ce qui fait qu'on vous pardonne de l'être. L'habitude où vous êtes de réfléchir vous a rendu maîtresse de vous-même ; vous tenez pour ainsi dire tous les ressorts de votre âme dans vos mains ; et sans rien perdre de l'agrément du naturel, vous résistez, et vous surmontez toutes les impressions qui pourraient nuire à la sagesse et à l'égalité de votre conduite.

Vous avez de la force et du courage sans avoir l'air de faire jamais aucun effort. Vous êtes parvenue, suivant toute apparence, à être heureuse ; ce n'est point votre élévation ni votre éclat qui fait votre bonheur, c'est la paix de la bonne conscience, c'est de n'avoir point

à vous reprocher d'avoir offensé, ni désobligé personne ; vous recueillez le fruit de vos bonnes qualités par l'approbation et l'estime générales ; vous avez désarmé l'envie, personne n'oserait dire et même penser qu'il mérite autant que vous la réputation et la fortune dont vous jouissez.

Il n'est pas besoin de parler de la bonté de votre cœur ; on doit conclure, par tout ce qui précède, combien il est rempli de sentiments.

Tant de vertus et tant d'excellentes qualités inspirent du respect et de l'admiration, mais ce n'est pas ce que vous voulez ; votre modestie qui est extrême, vous fait désirer de n'être jamais distinguée, et vous faites tout ce qui dépend de vous pour que chacun se croye votre égal.

Comment se peut-il qu'avec tant de vertus et de charmantes qualités, vous n'excitiez pas un empressement général ? c'est qu'on se voit arrêté par une sorte de crainte et d'embarras ; vous êtes, pour ainsi dire, la pierre de touche qui fait connaître aux autres leur juste valeur, par la différence qu'ils ne peuvent s'empêcher de trouver qu'il y a de vous à eux.

Portrait de madame la marquise du Deffand fait par elle-même en 1728.

MADAME la marquise du Deffand paraît difficile à définir. Le grand naturel qui fait le fond de son caractère la laisse voir si différente d'elle-même d'un jour à l'autre, que quand on croit l'avoir attrapée telle qu'elle est, on la trouve, l'instant d'après, sous une forme différente. Tous les hommes ne seraient-ils pas de même, s'ils se montraient tels qu'ils sont? mais pour acquérir de la considération, ils entreprennent, pour ainsi dire, de jouer de certains rôles auxquels ils sacrifient souvent leurs plaisirs, leurs opinions, et qu'ils soutiennent toujours au-dessus de la vérité.

Madame la marquise du Deffand est ennemie de toute fausseté et affectation; ses discours et son visage sont toujours les interprètes fidèles des sentiments de son âme; sa figure n'est ni bien ni mal; sa contenance est simple et unie; elle a de l'esprit; il aurait eu plus d'étendue et plus de solidité, si elle se fût trouvée avec gens capables de la former et de l'instruire; elle est raisonnable, elle a le goût juste; et si quelquefois la vivacité l'égare, bientôt la vérité la

ramène ; son imagination est vive, mais elle a besoin d'être réveillée. Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toutes les lumières de son esprit ; cet état lui est si insupportable, et la rend si malheureuse, qu'elle embrasse aveuglément tout ce qui se présente sans délibérer ; de là vient la légèreté dans ses discours, et l'imprudence dans sa conduite, que l'on a peine à concilier avec l'idée qu'elle donne de son jugement quand elle est dans une situation plus douce. Son cœur est généreux, tendre et compatissant ; elle est d'une sincérité qui passe les bornes de la prudence ; une faute lui coûte plus à faire qu'à avouer ; elle est très-éclairée sur ses propres défauts, et découvre très-promptement ceux des autres ; et la sévérité avec laquelle elle se juge, lui laisse peu d'indulgence pour les ridicules qu'elle aperçoit ; de là vient la réputation qu'elle a d'être méchante ; vice dont elle est trés-éloignée, n'ayant nulle malignité ni jalousie, ni aucun des sentiments bas que produit ce défaut.

Portrait de madame la marquise du Deffand fait par elle-même en 1774.

On croit plus d'esprit à madame du Deffand qu'elle n'en a ; on la loue, on la craint, elle ne mérite ni l'un ni l'autre ; elle est, en fait d'esprit, ce qu'elle a été en fait de figure, et ce qu'elle est en fait de naissance et de fortune, rien d'extraordinaire, rien de distingué ; elle n'a pour ainsi dire point eu d'éducation, et n'a rien acquis que par l'expérience ; cette expérience a été tardive, et a été le fruit de bien des malheurs.

Ce que je dirai de son caractère, c'est que la justice et la vérité, qui lui sont naturelles, sont les vertus dont elle fait le plus de cas.

Elle est d'une complexion faible, toutes ses qualités en reçoivent l'empreinte.

Née sans talent, incapable d'une forte application, elle est très-susceptible d'ennui, et ne trouvant point de ressource en elle-même, elle en cherche dans ce qui l'environne, et cette recherche est souvent sans succès ; cette même faiblesse fait que les impressions qu'elle reçoit, quoique très-vives, sont rarement profondes ; celles qu'elle fait y sont assez semblables ; elle

peut plaire, mais elle inspire peu de sentiments.

C'est à tort qu'on la soupçonne d'être jalouse, elle ne l'est jamais du mérite et des préférences qu'on donne à ceux qui en sont dignes ; mais elle supporte impatiemment que le charlatanisme et les prétentions injustes en imposent ; elle est toujours tentée d'arracher les masques qu'elle rencontre, et c'est, comme je l'ai dit, ce qui la fait craindre des uns, et louer des autres.

Esquisse du portrait de M. de Pontdeveyle par madame du Deffand ; 1774.

L'esprit et les talents de M. de Pontdeveyle méritaient toutes les distinctions qui font l'ambition des gens de lettres ; mais sa modestie et son amour pour l'indépendance lui firent préférer les agréments de la société aux honneurs et à la célébrité. Il évitait tout ce qui pouvait exciter l'ennui.

Ce fut malgré lui qu'on découvrit qu'il était l'auteur de trois comédies qui eurent un grand succès. La crainte de déplaire le rendait fort circonspect dans la conversation.

Ceux qui ne le connaissaient pas, pouvaient

penser qu'il n'était pas frappé des ridicules, et il les démêlait plus finement que personne. On pouvait penser aussi qu'il n'était pas bon juge des ouvrages de goût et d'esprit; il avait l'air de tout approuver, il ne se permettait aucune critique, et personne n'était plus en état que lui d'en faire de bonnes, puisque tous les ouvrages qu'on a de lui sont du meilleur ton et du meilleur goût.

Son extérieur était froid, ses manières peu empressées : on aurait pu le soupçonner d'une grande indifférence, et l'on se serait bien trompé; il était capable de l'attachement le plus sincère et le plus constant. Jamais aucun de ses amis n'a eu le moindre sujet de se plaindre de lui. Aucune raison, aucun prétexte ne le refroidissait pour eux. Il connaissait leurs défauts, il cherchait à les en corriger, en leur en faisant sentir les inconvénients; il n'acquiesçait jamais au mal qu'on pouvait dire d'eux. Enfin, l'on peut dire de M. de Pontdeveyle, qu'il était aimable par son esprit, par ses talents, par ses vertus, et par l'extrême bonté de son cœur.

Portrait de madame la comtesse de Rochefort par M. le président Hénault.

Madame la comtesse de Rochefort est jeune, et dans l'âge où le goût ne se déclare encore que par les premiers mouvements; où l'âme n'a que de l'instinct; où enfin on sent, en attendant que l'on réfléchisse. Cet âge est à la vie ce que le printemps est à la nature; les fleurs font le seul ornement de cette saison, tout n'y est que pour le plaisir, tout le respire, tout l'annonce.

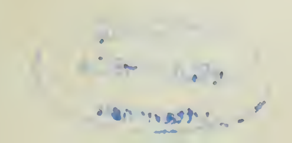
Pour commencer par la figure de madame la comtesse de Rochefort, elle n'a rien de frappant, ni qui surprenne; mais elle acquiert à être regardée; c'est l'image du matin, où le soleil ne se lève point encore, et où l'on aperçoit confusément mille objets agréables. Quand elle parle, son visage s'éclaire; quand elle s'anime, sa physionomie se déclare; quand elle rit, tout devient vivant en elle; et on finit par aimer à la regarder, comme on se plaît à parcourir un paysage où rien n'attache séparément, mais dont la composition entière est le charme des yeux.

On ne comprend pas comment, en arrivant dans le monde, madame la comtesse de Ro-

chefort a pu connaître si tôt et ses usages et les hommes qui l'habitent; tout a l'air en elle de la réminiscence ; elle n'apprend point, elle se souvient ; et tout ce qui la rend, malgré cela, si agréable aux autres, c'est que sa jeunesse est toujours à côté de sa raison. Elle n'a l'air sensé que par ce qu'elle dit, et jamais par le ton qu'elle y donne ; elle juge comme une autre personne de son âge danse ou chante ; elle ne met pas plus de façon à raisonner qu'à se coiffer : aussi est-elle aussi naturelle dans ses expressions que dans sa parure. La coquetterie est un défaut qu'elle n'aura pas de mérite à vaincre ; elle ne la connaît pas plus que la recherche des pensées, et le tour maniéré des expressions.

Quelqu'indiscrétion qu'il y ait à oser prononcer sur le caractère des jeunes femmes, on peut quasi promettre à madame la comtesse de Rochefort de n'être jamais malheureuse par les passions folles et inconsidérées; si jamais un homme parvenait à lui plaire, j'ose l'assurer qu'il n'aura à craindre ni orages, ni écueils ; son âme est aussi constante que décidée.

Ce qui doit le plus surprendre en elle, c'est la fermeté de son caractère. Ses résolutions sont promptes et justes; l'expérience, en fait



d'esprit, c'est ordinairement la comparaison qui prépare et qui assure nos jugements. Elle a su se passer de tous ces secours présentés aux âmes ordinaires ; elle jugera sûrement du premier ouvrage, tout comme elle a pris des partis sensés dans des affaires où, toute jeune qu'elle est, elle s'est trouvée obligée de se décider par son seul conseil.

Si jamais elle jetait les yeux sur ce portrait, je lui apprendrais des nouvelles d'elle-même; car elle ignore tout ce qu'elle vaut, et c'est ce qui le fait si bien sentir aux autres. Je ne dirai plus qu'un mot, c'est que son cœur est sensible à l'amitié comme si elle n'avait que cela à faire. La vivacité dont elle aime ses amis, n'a rien de ces saillies impétueuses qui font craindre que les sentiments ne soient pas durables; les siens ont un air posé, sans en être moins vifs, qui, joint aux charmes de la jeunesse, donne à ce que l'on sent pour elle un degré de chaleur que l'on peut appeler comme on voudra.

FIN.






ARDEO
PERS
SPERO